N° 311 — Tome LXXXV 1er Juin 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÈLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
GEORGES EEKHOUD, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GABRIEL DE LAUTREC,
ÉMILE MAGNE, JEAN MARNOLD, MASSON-FORESTIER,
FRANÇOIS MAURIAC, HENRI MAZEL, CHARLES MORICE, LOUIS PERGAUD,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, LÉON SÉCHÉ, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 311 — 1er JUIN 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

TROIS POÈTES

Trois poètes : trois poètes très différents des autres assembleurs de strophes, de rimes et d'assonnances ; ils ne paraissent guères traditionnels, en ce sens qu'ils n'imitent ni Ronsard, ni Racine, ni André de Chénier, non plus, au reste, qu'ils ne s'inspirent de M. Henri de Régnier, ni de Mme de Noailles, ni de M. Francis Jammes. C'est par là seulement qu'il existe entre eux des traits communs. Qu'on n'entende pas cependant qu'ils ont poussé et qu'ils se sont développés au hasard et qu'ils n'ont d'affinité avec personne : ils ont surtout essayé d'être eux-mêmes et c'est pour qui se mêle d'écrire l'une des capitales et des plus rares vertus.

§

ALFRED MORTIER

Dans la manière d'intermède, *Pantomimes* et *Estampes*, qui sépare les deux parties principales de son livre, à quelques pages de distance, M. Alfred Mortier ressuscite les personnages de la Comédie de la foire, dédie à la Nuit une élégie mélancolique, fait parmi l'éclat des verreries, des fleurs et des torches se dérouler le faste d'une fête sensuelle et, non loin, esquisse sans mansuétude, mais avec un peu d'attendrissement, la silhouette héroïque et ridicule de l'alpiniste. Il ne faut point se laisser tromper par les apparences contradictoires, ni prendre pour un virtuose qui s'amuse à des variations décon-

certantes celui qui résuma en peu de mots son art poétique :

Je hais le triste savoir faire.

C'est dans *le Livre des Amants* et dans *le Songe de vivre* qu'il le faut chercher, si on le veut bien connaître. En des vers d'une langue sobre et ferme, qui serait assez bien du dix-septième siècle commençant, il nous avertit de ne pas nous laisser tromper par l'irrévérence de quelques-uns de ses propos ; il ne met rien à un plus haut prix :

Qu'une simple chanson que traverse un vrai cri
Ou même que la plainte à jamais monotone
D'un jeune cœur tremblant qui se cherche et s'étonne.

Il sait que le temple est vide; il n'est plus dupe du mensonge ; mais d'un cœur toujours fervent il honore le dieu invisible et la femme qui en est la prêtresse souvent infidèle. En vain, parce qu'ils n'ont pas prononcé le mot fatidique d'amour, les amants se persuaderaient qu'ils s'en sont affranchis ; il est sur eux ; il les tient et ne les lâchera plus. Ce qu'il requerra d'eux, c'est qu'ils ne lui mentent pas et qu'ils ne le masquent pas sous la figure de la vanité; contre cette destructrice de toute noblesse, il sied de n'épargner aucune injure et d'emprunter au besoin l'âpre vocabulaire de Régnier ou de d'Aubigné.

Si tu veux figurer l'image de ton temps,
Taille-moi dans le bloc les traits inquiétants
De la Cypris du jour, sans char ni tourterelle,
La Vanité, cette moderne maquerelle.

Mais la Vanité n'est pas la coquetterie qui est licite et louable; il ne faudrait pas beaucoup presser le poète pour lui faire avouer comme à Thomas Graindorge : « Il y a là un extrême atteint comme dans le génie ; une vraie toilette vaut un poème » ; c'est parce que la parure prépare l'amour que les femmes donnent tant d'importance à la forme de leurs jupes et de leurs chapeaux.

Et c'est pourquoi, philosophe,
Accorde un profond respect
A ces histoires d'étoffes
Dont leur babil se repaît.

Car pour être véridique
Toute ta métaphysique
Fait bien moins pour l'Univers
Qu'un ruban, bleu, rose ou vert.

Il ne sera pas toujours aussi galant ; il commentera de la façon la plus impertinente le proverbe arabe : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis », en l'appliquant à la femme, qui ne varie si souvent que selon sa position :

Quand elle s'étend, c'est un ange,
Lequel en un démon se change
Dès qu'elle se met sur ses pieds.

Cependant, il ne confond pas l'amour et la mécanique érotique, et la possession ne le satisfait pas pleinement ; à une courtisane soucieuse de sa seule beauté, qui ne soigne que son corps alors que son esprit « est aussi sublime que sa forme », il reproche de n'avoir pour cette merveille des merveilles que des regards inconstants ; et dans un poème d'une extrême délicatesse, il a esquissé l'image d'un amour presque immatériel ; devant la liseuse attentive, il a ressenti un émoi nouveau pour lui ; il a compris

. . . Pourquoi les poètes disent « Ma sœur ».

Puis brusquement l'image tendre a été détruite :

Alors tu levas les yeux par hasard
Et j'y vis une langueur étrangère
A ma ferveur spirituelle et pour répondre à ce regard
Je cédai, je ne sais pourquoi,
Au geste de tendresse coutumière
Et voici qu'en prenant tes lèvres
Je sentis (ô mystère !)
Que cette mimique usuelle m'écartait de toi.

Erreur de l'enfant de vingt ans qui prononce aux hasards des paroles plus pressantes que son désir ; erreur de l'homme qui construit des systèmes :

Dépasserai-je un jour l'enchantement charnel
Si parfaitement beau d'harmonieux délire
Et qui contient déjà tant de sens éternel
Que nul chant ne l'égale aux cordes de la lyre ?
Il se peut. Oui je rêve parfois d'un amour,
D'une foi qui serait plus vive que la flamme
Des sens et brûlerait dans l'abside de l'âme
Ainsi qu'un feu divin allumé nuit et jour :
Non l'idéal lien de Dante et Béatrice,
Mais une ardeur vivante, humaine et créatrice,
Et mystique pourtant, fruit immatériel
Cueilli dans les jardins d'Orfa par Ariel,

O coupe d'allégresse, ô précieux ciboire,
Empli d'un vin que seule une âme pourrait boire !
Je n'ose plus chercher... Oseras-tu venir ?

Si elle venait, ne serait-elle pas l'adversaire, celle qui s'épouvanterait d'une passion trop forte et qui, ne voulant pas être dominée, passerait de l'amour à la haine si elle se sentait vaincue et asservie et se vengerait par la trahison? Mais la trahison même la transfigurerait; dans ses yeux, après un an d'absence, elle se révélerait par un éclat inusité :

Pourtant on dirait... quelque chose
En toi s'est changé, mais je n'ose;
C'est quelque chose de profond
Et de plus beau qui brille au fond
De tes héroïques prunelles.

. . . .

Non, ne me dis rien, je devine...
Pourquoi fis-tu cela, pourquoi ?

. . . .

Oh, cet affreux geste rebelle,
Voilà ce qui te fait plus belle,
Voilà donc ce qui dans tes yeux
Mit cet éclat miraculeux.

N'importe, le risque vaut éternellement d'être couru ; le mensonge seul est irréparable ; la trahison même est vénielle; car il est une communion plus haute que celle des corps :

Celle de deux esprits plus que l'autre charnelle,
Car c'est l'esprit qui seul fermente au fond des cœurs
Et seul donne du prix à ces basses langueurs.

. . . .

En n'aimant que ton corps je ne t'aimerais pas.

Les amants héroïques seront ceux qui ne se leurreront pas par des promesses d'éternité et qui, connaissant la mobilité, les caprices et la rage du dieu, ne seront fidèles qu'à leur désir, sans se dégrader par l'effort de l'hypocrisie et qui resteront

.....liés uniquement par ce qui plaît
Inconstants et rivés, libres et tyranniques.

Ainsi M. Alfred Mortier ne juge pas que le lyrisme soit incompatible avec l'analyse psychologique, voire avec la métaphysique et il n'a pas toujours été ennemi de l'hermétisme et de ses arcanes; parfois même les mots du jargon technique

s'accumulent en trop grand nombre sous sa plume et altèrent l'harmonie de ses plus beaux poèmes :

> Le trouble orgasme d'une ivresse passagère
> . . . .
> Dans un miraculeux élan dont la hardiesse
> Du coutumier concept change le postulat.

Non seulement, dans *les Estampes*, il a reproduit le tableau du sabbat classique et ailleurs évoqué l'*Alchimiste*, grossièrement attaché à la transmutation des métaux et incapable de comprendre que seul un cœur pur peut opérer

> Le miracle de l'or en ascèse vers Dieu,

mais, mieux qu'à ces exercices de style, il est expert aux jeux d'une casuistique transcendante; il s'y fût peut-être attardé plus qu'il n'était expédient, si « le Sachant » ne l'eût délivré du scrupule; il lui confessa que tout pour lui se muait finalement en plaisir, dans le miroir d'un cœur réfléchissant toutes les scènes de la vie, lamentables ou joyeuses, sans que son émotion pût durer plus longtemps que le spectacle immédiat :

> ..... Mon âme à moi se meurt
> De la douleur d'ignorer ce qu'est la douleur.

Le sage vieillard le détourna du remords et lui donna l'absolution :

> Ton cœur ne déplaît point à l'Arbitre suprême,
> Va donc en paix et bénis ta frivolité.

La frivolité de M. Alfred Mortier serait austère pour la plupart des hommes; ce qu'il nomme ainsi, c'est bien plutôt le désir jamais satisfait d'une curiosité toujours anxieuse et *le Songe de Vivre* n'est pendant assez longtemps pour lui hanté que de spectres douloureux ; il a exploré tout le domaine de l'amour; mais il voudrait aborder à l'autre rive, « plonger sa prunelle ardente »

> Au fond des abîmes maudits
> Devant lesquels recula Dante.

Quel pire enfer y eût-il découvert que le sombre pays où l'entraîna, un soir, l'interlocuteur inconnu près de la tombe où dormait une morte très chère, l'une de celles dont l'âme ne fut obscurcie par aucun trouble vil? L'impitoyable passant lui

enviait sa peine comme une joie de quoi il lui fallait, trois fois par journée, rendre grâces au Dieu :

D'autres ceux-là, maudits vraiment
Sentent un goût de fiel et de gangrène
Dans leur bouche,
Car leurs sens véhéments
Condamnés à gémir sur un être haï
Sacrent de leurs sanglots une qui les trahit.

Il chassera en vain le mauvais compagnon, ainsi qu'il avait tué l'*Intrus*, qui, naguères, surgissant de l'ombre à l'heure où il voulait vivre, escomptait son effroi et marquait d'un signe sur la page noir raturée

Les mots, les mots vivants qu'il écrasait du doigt.

Désormais, il accepte la vie telle qu'elle s'offre et sans chercher l'aventure ; il ignore l'espoir qui est le frère jumeau du regret ; il se contente de l'instant :

Mon œil ne cherche plus au détour de la berge
L'esquif où la princesse attend son chevalier
Et je comprends la grâce qui peut s'allier
A la rusticité d'une fille d'auberge.
Déchirant l'avenir, grimoire saugrenu,
Que le démon jadis mit dans mon escarcelle,
Je m'enivre aujourd'hui du présent méconnu
Et je n'espère plus, car la vie est trop belle.

Pourquoi faut-il qu'il soit parvenu, pour s'en dégoûter peut-être assez vite, à la béatitude après avoir passé par tous les cercles de la passion et de la douleur ? La sagesse et la sérénité qu'il a si péniblement acquises sont aussi amères que celles de l'Ecclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem, alors que trop tard il connut qu'il n'est rien de meilleur que de se réjouir et de bien faire pendant sa vie.

§

FRANÇOIS PORCHÉ

Par trois fois, à des heures très diverses de sa vie, M. François Porché entendit monter vers le ciel clair la voix de l'alouette qui était sans doute l'écho de sa propre voix. Quand il avait vingt ans, ce fut au-dessus des champs d'Ile-de-France, alors qu'au jeune homme de province, d'abord craintif, Paris avait donné

Le premier sentiment qu'il eut de la Beauté.

Ce fut un jour où, fort et libre, il s'était échappé vers les collines d'argent et l'oiseau tout rose dans l'air lavé par l'orage jetait un cri fou d'espoir. Puis il apprit ce que c'est que souffrir :

Souffrir, c'est lentement perdre les yeux du corps,
C'est bientôt ne plus voir les choses du dehors
Et le ciel qu'à travers un déluge de cendre.
. . . . découvrir
Tout un monde nouveau ; c'est lorqu'à la surface
Les prés sont verts, l'azur serein, l'homme rieur
Distinguer au-dessous d'une étrange prunelle
Le feu, le sombre feu, qui couve, intérieur,
La Douleur primitive, actuelle — éternelle.

Quand la souffrance lui laisse quelque répit, celui qu'elle a mordu au cœur vacille comme une taupe en plein jour ; et cependant, dans sa grande détresse, il entendit en lui-même chanter encore l'oiseau vaillant qui criait de vivre à sa jeunesse émerveillée ; mais la voix avait changé ; elle ne chantait plus l'espoir ingénu des vingt ans, et du sang se figeait sur son aile passionnée ; l'hymne maintenant était mêlé de rires et de pleurs ; c'était un sombre réconfort et, pendant la lutte douteuse, un cri de foi en quelque aurore future. L'alouette a chanté une troisième fois en un pays très lointain et le poète a reconnu vraiment sa propre voix, bien au-dessus du sillon où elle rampait naguères, plus haut que l'aigle :

C'est au zénith un peu
De bleu dans le ciel bleu
Qui brasille et qui brille,
Mieux qu'un chant, mieux qu'un trille
Sur le vieux thème : j'aime,
C'est la lumière même.

Mais long et pénible et presque désespéré fut ce pèlerinage vers la lumière ; seul l'indomptable désir de vivre soutenait l'homme seul ; il avait dès longtemps appris des plus pauvres et des plus misérables.

. . . . qu'à côté de la mort
Il n'est peine qui ne soit douce.

Maintenant même qu'il s'est réconcilié avec le bonheur, ce n'est pas avec le calme parfait du sage antique qu'il dit :

Je vis. Le reste m'importe peu.

C'est dans sa bouche une affirmation véhémente, comme s'il se voulait assurer contre une revanche du destin, tant la route fut dure et les étapes mauvaises.

Dans la solitude, au loin, l'exil emportait toutes les souffrances anciennes et il ajoutait au fardeau déjà lourd les souffrances des autres qu'il ressentait par sympathie, par le don funeste et magnifique de la compassion qui lui avait été accordé dès sa naissance par une fée; maligne ou bienfaisante, qui le dira?

Eh oui! hors de France, à la frontière de Pologne, il a rencontré des cosaques, jeunes, presque des enfants; ils chantaient dans la nuit, ayant tué peut-être, innocents et purs du meurtre dans leur inconscience puérile, mais gardant la nostalgie de la chaumière natale :

Ils chantent et leur chant dit qu'ils sont malheureux.

Aux portes de Varsovie, il a vu camper Israël, qui n'abdiquait rien de ses rêves et de son orgueil et qui s'obstine à ne pas mourir et il a entendu la leçon que lui dictait le nomade et l'errant, apportant au monde vieilli

Sa peine et le tourment de son cœur ancien.

. . . .

Varsovie en des jours où, loin de mon pays,
Seul, prêt à défaillir au milieu de ma route,
Je ne voyais autour de moi qu'espoirs trahis
Et là-bas, où j'allais, qu'inquiétude et doute,
J'ai respiré dans l'air brûlant, sous ton ciel lourd,
Cette foi, cette ardeur, que nul revers ne dompte
Et ce calme où sans cesse on entend le bruit sourd
D'un orage nouveau qui monte.

Il n'avait pas mué d'âme au contact d'hommes différents, ou trop semblables à lui ; la seule certitude qui lui demeurât, fondamentale, c'était celle de la « chère vieille souffrance ». Il y eut alors des moments où il souhaita d'hiverner comme le grain de blé qui se tient coi sous la neige; mais sa torpeur n'allait point jusqu'à ne pas entendre encore un chant pur d'enfant dans la paix de l'hiver et sur une terre d'épouvante les sons d'une cloche de Pâques :

Pâques sur les prisons,
Sur les potences ! Pâques
Sur tous les pauvres Jacques,
A tous les horizons.

Bientôt il aura pour le paysan russe la même amitié fraternelle que Tolstoï et Kropotkine et pourtant le paysan est si loin de lui ; son rêve d'aujourd'hui est encore très voisin de ses ancêtres contemporains du mammouth ; la hutte où il s'abrite est la même contre la terre ingrate et les sauvages intempéries ; il n'a d'ami et de compagnon que son maigre cheval et il le bat lorsqu'il est ivre et qu'une fureur monte en lui du fond des âges ; mais il suffit d'une musique d'accordéon pour l'arracher à sa misère :

Tu jouais, et brisant les murs de ta prison,
Dans ton rêve absorbant l'automne, l'horizon,
La terre et tous ses maux, l'homme et toute la vie,
Le passé, l'avenir de ta race asservie,
Tu berçais dans ton cœur, devenu libre et grand,
Cet immense pays souffrant.

Cependant le moujik en sait long sur tous les maux humains et quand il est bien vieux et qu'il est las, il s'en va au hasard vers là-bas, vers la Jérusalem inconnue.

Le vagabond volontaire marche aussi, à travers la forêt, les villages et la steppe vers des horizons qu'il imagine meilleurs ; les bouleaux bercent son cœur et rafraîchissent ses yeux ; l'eau du lac est pure ; mais dans le premier village qu'il traverse vivent des proscrits et les bois ne lui sont plus que des prisons un peu plus larges et le lac s'obscurcit :

O lac, si beau, si pur,
Comment te croire ?
Que parles-tu d'azur !
La vie est noire.

La souffrance n'a pas libéré sa victime ; non qu'il répugne à accepter la joie qui s'offre ; il la goûte avec une hâte presque brutale, quand tourne au soleil la danse des filles en caracos rouges et le rythme des vers halète comme leur ronde :

O mon âme, vire,
Lève tes pieds lourds
De boue et de glace,
Que l'amour t'enlace :
Les soleils sont courts.

Derrière la forêt, des souffles plus forts viennent d'étendues plus profondes :

On devine, non loin, quelque élément qui souffre.

Et c'est la mer; par delà le fleuve, sur l'autre rive, il semble que les choses soient plus belles; ici le rêve est par delà la mer. Par delà la mer, après la tempête qui fait douter du rêve, une ville s'étage, remparts, clochers et dômes; et dans l'église bariolée de couleurs violentes, le troupeau docile s'en va vers le grand Berger; le vagabond, qui croit avoir mésusé de la raison humaine, lui reproche de ne lui offrir à chaque évasion apparente aucun espoir ni aucune consolation; il se fait un crime du plaisir qu'il ressent à regarder l'enlumineuse ingénue et brutale :

Et quand je m'extasie en face du décor
Des flots gris, des créneaux rouges, des dômes d'or,
Je sens au fond de moi, comme un plaisir d'artiste
Est chose solitaire et laisse le cœur triste.

L'art qu'il aime cependant aujourd'hui et « dans le vieux temps » ne serait-il aussi qu'une décevante fantasmagorie?

O nuit laiteuse, ô brume, ô mes pas sur la grève!
Etre ce corps errant, dissous dans la pâleur!
N'être qu'une ombre! Et l'art, quoi? le rêve d'un rêve!
Un visage de plus qu'emprunte la Douleur.

Quand il a atteint ainsi le fond de la détresse, M. François Porché ne garde pas rancune au destin et, un peu dans le même sens où l'emploie M. Stuart Merrill, il pressent dans l'esprit mécontent de l'homme un Dieu en devenir qui prépare sur les ruines du monde qui s'écroule l'avènement des jours meilleurs.

Vienne la fiancée longtemps attendue, il ne l'écartera plus ainsi qu'autrefois par des paroles agressives :

Si tu n'étais que moi dédoublé dans la glace,
Que moi meilleur étreignant l'autre face à face,
Si tu n'étais, si tu n'étais qu'un lieu commun
De poète, une métaphore sans parfum.

(A CHAQUE JOUR, *Paroles à la fiancée.*)

Il l'accueillera en libératrice et il lui offrira d'abord l'hommage de tout un passé douloureux :

Et toi, prends les devants, ô ma triste pensée,
Entre dans sa maison dire à ma fiancée
Que mon armée est là qui l'attend dans la nuit.

Il lui sacrifiera cette ostentation de souffrance qui n'était peut-être que de l'orgueil, sans que se diminue sa compassion

pour la souffrance d'autrui et sa volonté de justice : les rêves clos, les cœurs fermés, les précieux sanglots sont d'inutiles joyaux et des perles derrière des vitrines : il faut briser les vitres.

Le cœur s'attriste parfois simplement parce que les angles des pierres et les lignes droites des rues ont blessé les paupières : quand donc luira la belle aurore où la Nature changeante et souple détruira l'œuvre du rêve humain :

O toi, forte et flexible,
Toujours ployée aux brises,
Nature, est-ce possible
Qu'un jour enfin tu brises
Nos pierres et nos marbres
Pour faire place aux arbres ?

Par trois fois, à des heures diverses de sa vie, M. François Porché entendit monter vers le ciel clair la voix de l'alouette qui était sans doute l'écho de sa propre voix...

§

JULES ROMAINS

Nul plus que M. Jules Romains n'est volontairement étranger au passé ; son langage est expurgé avec le plus grand soin de tout mot qui n'évoque pas une idée, une image, un objet du temps présent ; il ne fait appel à aucune ressouvenance historique ou mythologique et Zeus, Jahveh et Jésus-Christ semblent pour lui n'avoir jamais existé dans la pensée des hommes ; dans le présent même, il se limite volontairement à des moments très courts de la durée et les héros de ses poèmes, groupes ou individus, ne vivent guères plus que l'espace d'une journée ou d'un après-midi ; mais n'aurait-il représenté qu'une minute de leur existence, il prétendrait sans peine y avoir inclus tout leur passé et tout leur avenir pour qui serait capable de les induire du présent, selon les nécessités d'une saine logique. Et lui-même, qui paraît d'abord le plus moderne des poètes, appartient, quoi qu'il en ait, par éducation première et par native tournure d'esprit, à une lignée de fort lointains ancêtres ; pour concilier l'irréductible antinomie de l'un et du multiple, il cache sous le voile d'une très riche et très ingénieuse imagination toute la subtilité dialectique d'un sophiste grec ou d'un théologien scholastique ; sa pensée sinueuse et

complexe se pourrait réduire, quand on l'a saisie, en lignes sévères et en constructions presque géométriques; et en même temps, il est un des plus abondants créateurs de métaphores qu'il y ait eus; quand il a trouvé une relation, une correspondance entre des êtres ou des choses qui n'auraient aux yeux du vulgaire aucune communauté, il épuise les aspects nouveaux de la forme inattendue qu'il a inventée; il la considère en elle-même; il a l'air d'oublier les circonstances du poème et telle de ses images constitue dans l'ensemble une sorte de petit poème : c'est le procédé antique de l'Iliade; autour d'un mot, *lion*, ou *guerrier*, l'aède ordonnait tout un tableau sans rapport apparent avec ce qui précède et ce qui suit par une méthode exactement contraire de celle de Baudelaire et de Mallarmé resserrant en un nombre de syllabes aussi minime qu'il se peut toute correspondance et toute relation.

Il est impossible sans doute de goûter tout le plaisir que ses œuvres doivent donner à un lecteur intelligent, si l'on n'a d'abord pris la peine de concéder à M. Jules Romains qu'en réalité le spectacle du vaste monde se résume dans la naissance et dans la mort presque simultanée de groupes et d'individus qui dépendent étroitement les uns des autres, de qui la vie, pour employer ses termes mêmes, est une « vie unanime » ; ils s'opposent les uns aux autres, groupes contre groupes et contre individus, individus contre groupes et contre individus : quand un couple se forme, des deux êtres qui le composent, il provient, tant qu'il dure, un nouvel être qui n'est ni celui-ci ni celui-là et qui est tous les deux à la fois, si bien qu'on le peut invoquer comme un dieu très puissant, quoique provisoire :

> L'âme ne songe pas à toi ; rien ne résiste ;
> On murmure : « Nous sommes seuls, bien seuls ici. »
> Et voilà qu'on se sent ta poigne sur le cou.
>
> (PREMIER LIVRE DE PRIÈRES. *Prière au couple.*)

Mais chaque seconde qui s'écoule modifie le groupe ou l'individu; et c'est l'histoire épique ou lyrique de deux de ces entités qui sont pour lui des personnes véritables que M. Jules Romains a transcrites dans ce recueil le plus parfait, c'est-à-dire le plus conforme à sa volonté, qu'il ait écrit jusqu'ici; l'affabulation du livre épique serait aussi vide que celle d'un roman naturaliste de l'observance orthodoxe et l'enthousiasme du

livre lyrique bien médiocre, si l'on s'en rapportait à une analyse toute sèche et précise; mais l'armature dialectique disparaît sous la végétation luxuriante des images et, parallèlement au texte critique, il importera de citer souvent l'original afin d'en mieux faire saisir la beauté qui ne se livre pas toujours du premier coup et sans résistance.

Le livre épique ne s'inspire d'aucune légende célèbre; Achille, ni Roland, ni Lohengrin, ni Eviradnus ne s'y dressent casqués d'or dans l'apparat des batailles et l'épouvante des déroutes : un pensionnat de petites filles, par un beau jeudi d'été, s'en va promener dans des bois proches de la grande ville, assez probablement dans le bois de Meudon ou de Viroflay, près Paris. Les petites filles caquètent entre elles; leurs menus propos sont notés; mais elles ne sont pas seulement elles-mêmes; c'est un groupe en marche et qui vit d'une existence propre et, dès les premiers pas sur le pavé, les choses qu'il faut bien supposer douées de perceptions, puisque nous ne les pouvons concevoir, comme les dieux, qu'à notre image les choses ne s'y méprennent pas :

Les plus petites marchent en avant
    Pour attendrir l'espace;
La pension caresse avec leurs pieds d'enfants
    La rue où elle passe.

Elle grandit d'un rang à l'autre sans surprise
    Comme une rive en fleurs ;
Elle est comme un théâtre où se seraient assises
    Des couleurs.

Elle est pareille aux toits qui rapprochent du ciel
    Leurs tuiles alignées
Et qui aiment mêler des ailes d'hirondelles
    Au vol de leurs fumées.

Les bras aux poignets nus qui tiennent des ombrelles
    Et rament en cadence,
Font rêver aux maisons que de l'eau coule entre elles
    Et qu'une barque s'y avance.

La rue parmi ses passants isolés accueille avec joie cette descente d'enfants; les vieillards les regardent passer et pour les petites filles cachées solitairement derrière les vitres des boutiques, l'apparition de la troupe allègre suscite l'image des fêtes d'hier et de demain. Puis un autre groupe vient à l'encontre et, entre les deux, il se produira un échange, ainsi

qu'entre deux cheminots qui se croiseraient sur la route ; lourd, chargé de fusils et de sacs, un bataillon défile; chacun des numéros qui le compose tend à se séparer de la masse et à se joindre à l'autre troupe vers laquelle il se dilate; s'il le pouvait :

Il pétrirait de toutes ses mains
La pension lumineuse et mince
Et la fondrait dans son énergie.

Des corps il en prendrait de quoi faire un village
Ayant des murs épais qui collent au sol gras,
Des étables, des puits aux grincements de fer,
Une église agitant sa cloche à bout de bras,
Des champs avec leurs dents jaunes mordant les bois,
Et, dans le creux, des pâturages.

Au contraire, l'effort pesant du bataillon amuse les fillettes, puis elles reconnaissent que leur marche n'est pas ordonnée; avant d'en recevoir l'ordre, elles se rangent presque militairement.

La gare, puis le train s'emparent du groupe ; maintenant, il est moins maître de lui; il est incorporé à une force plus puissante; il est presque annihilé et les unités reprennent à peu près leur autonomie pour songer à la tristesse des maisons basses où il serait navrant d'être obligé d'habiter ; puis il s'abandonne à sa destinée de l'instant :

Et son âme docile imite peu à peu
La ville qui s'épuise et se meurt en banlieues.

Il danse et trépide avec les bielles et les roues et d'un même rythme vibrent alors les cloisons de bois, les pièces de fer et la chair où bout le sang, confondus en un seul tumulte élémentaire.

Maintenant dans la campagne, le groupe se conçoit obscurément comme une émanation de la ville, comme l'un de ces printemps sacrés que les cités surpeuplées des âges primitifs lançaient à la conquête du monde. D'abord il s'épanouit, s'étend, se disperse dans un immense désir jusqu'aux limites de la terre, parce qu'il a pris contact avec les herbes, les ronces, les arbres et l'odeur des glèbes. Cependant,

Sur un amas gris des crochets oscillent,
C'est comme une herse aux dents allongées
Ou comme un marron avec ses piquants :
C'est un troupeau d'oies, d'oies qui se dandinent.

Devant les bêtes plus libres, et qui pourraient s'envoler, la pension est presque honteuse d'être en bande, tandis que les oies, pressentant un danger, se resserrent et se rapprochent.

Les cœurs battent plus fort et tapent sur l'enclume
Et forgent au troupeau de l'unité plus dure.

L'échange cette fois se produit en sens inverse; les filles agissent sur les oies comme le bataillon avait agi sur elles, et réciproquement.

Maintenant sur le plateau, à l'orée des bois, c'est un grand silence fait de mille rumeurs; on ne peut plus même entendre la ville; vainement le groupe s'arrête et cherche à percevoir le roulement des roues sur le dur pavé :

Rien n'accourt. Le silence est plus grand que la ville.

A une lieue d'elle, rien ne subsiste de ses bruits et de ses clameurs, ni des bruits ni des clameurs des autres villes et des ports où sifflent les sirènes :

Le silence est plus grand que le monde.

Mais tout à coup un grillon crépite sous l'herbe :

Tout tremble à cause d'une bête entre les pierres ;
Son rêve saccadé cadence la matière :
L'insecte est devenu plus grand que le silence.

Dans la forêt, la pension prend les arbres comme aux mailles d'un filet, puis elle dévale par une pente de bruyères qui rompt l'unité; un aboiement sort d'une maison au fond de la vallée ; le groupe se contracte derechef ; et par le chemin qui devient ruelle, il pénètre dans le village; le village ne l'effraie pas : la pension est la ville quand même ou sa représentation :

Le train n'a pas brisé les remparts; rien n'est mort
Depuis les carrefours jusqu'aux petites filles.
Une tige les tient et s'allonge toujours ;
Elle traîne par derrière sur le chemin,
Sur le plateau penchant où poussent les bruyères,
Sur le gazon, sur le ballast, au ras des haies
Comme un rail qui serait plus mince et qui vivrait.

Après le canal où l'eau coule lentement, c'est la route « plus rapide » ; par ce don de transformation qui lui est particulier, M. Jules Romains voit la route plus rapide, parce qu'elle

participe à la vitesse des automobiles et des cyclistes pressés de rejoindre entre elles les deux villes où elle aboutit. Enfin sous le porche qu'ouvre l'arche immense d'un viaduc, à l'horizon :

La ville ressuscite au bout de la vallée.

Au crépuscule, pendant la dernière halte, les petites filles dansent et avec elles la ville danse :

Parce que la ville
Est forte là-bas
Une ronde tourne
Sur l'herbe des soirs;
La masse immobile
A cause des murs
S'assouvit dans la
Ronde qui remue.
La ville en allant
De son âme au monde
A fait une ronde
Au flanc du vallon.

Elle résorbe en elle le groupe qu'elle avait essaimé; lorsque la nuit tombe, elle l'a déjà ressaisi avant qu'il n'ait passé les murs et quand les fillettes seront couchées dans le dortoir, tout ce qui fut cette après-midi s'abîmera englouti par l'universel sommeil et les sifflets des trains dans la nuit ne seront même plus entendus d'elles.

Dans le poème lyrique, tous les épisodes sont les phases d'un seul fait primordial : la lutte d'un individu contre les forces de la ville et, au cours de cette lutte, sa communion momentanée avec telle ou telle de ces forces, depuis le matin où il secoue l'état de torpeur où ce qui est lui et ce qui est le monde se confondait dans une brume confuse, jusqu'à la nuit où de son lit, enrichi de tout le butin qu'il a conquis au cours de la journée, il continue à lutter et à communier avec les forces du dehors et rythme sa respiration aux sifflements des trains. A l'aube, dit-il,

Ce qui pense dans moi ressemble au chevrier
Qui est sur les plateaux un matin de printemps ;
La brume emplit tous les vallons jusqu'à ses pieds
Tandis que le soleil lui dilate les tempes.

Tant qu'il n'a pas quitté sa maison où il est captif des ha-

bitudes, il n'a pas pleine conscience de lui; la porte fermée, le seuil passé, il est lui et d'abord il croit, par une illusion d'avant Galilée, qu'autour du centre immobile qu'il est la ville va graviter; point, il faut bouger.

La ville patiente attend que je gravite !

Que faire pour se délivrer d'elle? monter par la pente rude jusqu'au terre plein d'où on la domine toute ; mais après tant d'effort, quand il se trouve seul sur le haut plateau, il lui faudrait un banc, un arbre, les quatre murs de planche d'un cabaret pour pouvoir s'abstraire d'elle :

Je ne songerais plus que j'ai monté la pente
Et foulé le sommet,
Qu'un dieu jeune a voulu me dégaîner, pour mieux
atteindre la lumière ;
Je ne songerais plus que la ville est là-bas,
Que la ville m'attend,
Comme deux mille chiens qui seraient sur mon seuil
Accroupis et grognant.
Les innombrables yeux que ma peau écarquille,
Je les clorais alors,
Et ce qui n'est pas moi, ce qui est le dehors.
Deviendrait de la nuit ;
L'univers finirait à l'ombre de mon cœur,
Et cette ville toute
Mourrait, comme une chair débile meurt autour
Du couteau qui la saigne.

Dans la descente au contraire, ne se montrant plus que par fragments, il semble que la ville se dissolve ; elle n'est plus qu'une rue, un carrefour, un square : l'individu résiste à son emprise; il ne veut pas perdre son élan ni se laisser surprendre par la sortie des enfants joyeux rués vers le square ; il ira devant lui, guidé par un murmure qui approche,

Comme si quelque toupie au loin chantait.

Et c'est le port, l'un des moments les plus pathétiques du poème qui, dans un mode tout divers, rappelle étrangement un morceau illustre de la poésie mystique orientale ; lorsque l'amant frappe à la porte de l'aimé, à l'interrogation qui lui est faite, il répond d'abord : « C'est moi » et la porte reste close; il heurte à nouveau et répond : « C'est toi » et la porte s'ouvre ; ainsi pour parler du port et de lui, M. Jules Romains

dira « Nous » ; il n'est plus le prisonnier de la rue ; les crics le soulèvent ; les grues le jettent aux chalands :

Nous avons dormi
Au creux des péniches,
Dormi jusqu'à l'aube
Pendant que les eaux
Cessaient de trembler
Et que les fanaux
Faisaient clair de lune
Sur les sacs de blé :
Par l'eau des bassins
Notre multitude
Est toute lavée.

La ville s'est détachée d'eux comme une escarre qui tombe ; ici, sur le quai,

C'est le commencement du monde.

Mais, le port quitté, contre sa volonté, il entrera dans une rue hostile, dans une rue tyrannique et les voitures et les maisons exerceront là sur lui toutes leurs énergies adverses :

Trop de voitures agissent à ma gauche.
Et trop de boutiques peuvent à ma droite ;
Je suis pareil au grain de froment que broient
La meule qui tourne et la meule qui tient.

Il s'évade ; mais il est las, indifférent aux groupes de hasard, vite dissociés, qui attendent mollement le passage des tramways ; le crépuscule descend doucement sur les longs boulevard et il n'est plus maintenant, hélas !

.... Qu'un homme un peu courbé
Qui songe à son enfance.

Une odeur d'amour coule des hauts marronniers ; ah ! s'il pouvait se débarrasser de tout ce qui l'environne, vaincre la rue anéantie, « s'avoir tout entier » et qu'alors une femme se mît à rire

Et rien de ce qui est le monde cette nuit,
Ni les troupeaux ni les villages des vallons,
Ni cette armée au coin qui campe sous le ciel,
Ni l'homme de vingt ans qui est près de sa lampe,
Ni le groupe qui mange au centre du navire,
Rien ne vaudrait mieux qu'elle.

Il est seul ; des couples passent, comme si chacun d'eux

était celui qu'il vient de rêver et voici que, par eux, la ville revient vers lui, mais pacifiée et clémente; il n'essaie plus d'écarter les forces extérieures :

Je tâche que mes yeux soient doux dans mes paupières
Pour ne pas effrayer la ville qui revient.

Elle revient ; elle ne l'opprime plus ; voici sa rue et sa maison qui sont comme des prolongements de sa personne et à mesure qu'il se rapproche il retrouve peu à peu la vigueur qu'il avait dépensée ; mais quand rentrera dans sa chambre, il ne sera plus le même que le matin, quand il la voulut abandonner; dans sa marche, il a renversé les éléments qui s'opposaient à lui; il leur a laissé l'empreinte de ses pas et la marque de ses poings et il emporte en lui le poids énorme de la ville.

Immobile devant ma lampe qui tressaille,
Touchant à pleines mains comme un manche de rame
Mon passé d'aujourd'hui qui tombe dans la ville,
J'entends à l'autre bout se heurter et bondir
Les âmes qui tantôt déferlaient contre moi
Et tandis que le port, le rond-point, l'avenue,
Depuis que j'ai connu leur corps autour du mien,
Tendent à moi comme à leur suprême devoir,
Je me détends vers eux comme vers mon bonheur.

Telle est dans ses lignes générales l'ordonnance de l'œuvre dernière de M. Jules Romains; elle n'est pas d'un accès facile et demande d'abord une patiente attention, parce qu'on n'y rencontre pas de clichés et de formules conventionnelles ; cependant parfois l'esprit se doit tendre presque jusqu'à la fatigue et certains détails encore demeurent déplaisants ou obscurs, par exemple :

Maintenant il lui faut ouvrir
Avec ses pieds et ses poitrines
Le halo velouté d'un être
Qui fait semblant de lui céder,
Mais se referme par derrière
En lui mangeant son infini.

La discipline
Calcaire isole
Sa chair du monde.

Mais aussi quelle abondance d'images neuves :

Ils dardent contre l'étendue
Les vingt ventouses des clairons

. . . .
Ton passé monte autour de chaque âme
Comme tournoie et monte une fumée autour
Du berger à genoux qui fait un feu d'automne.

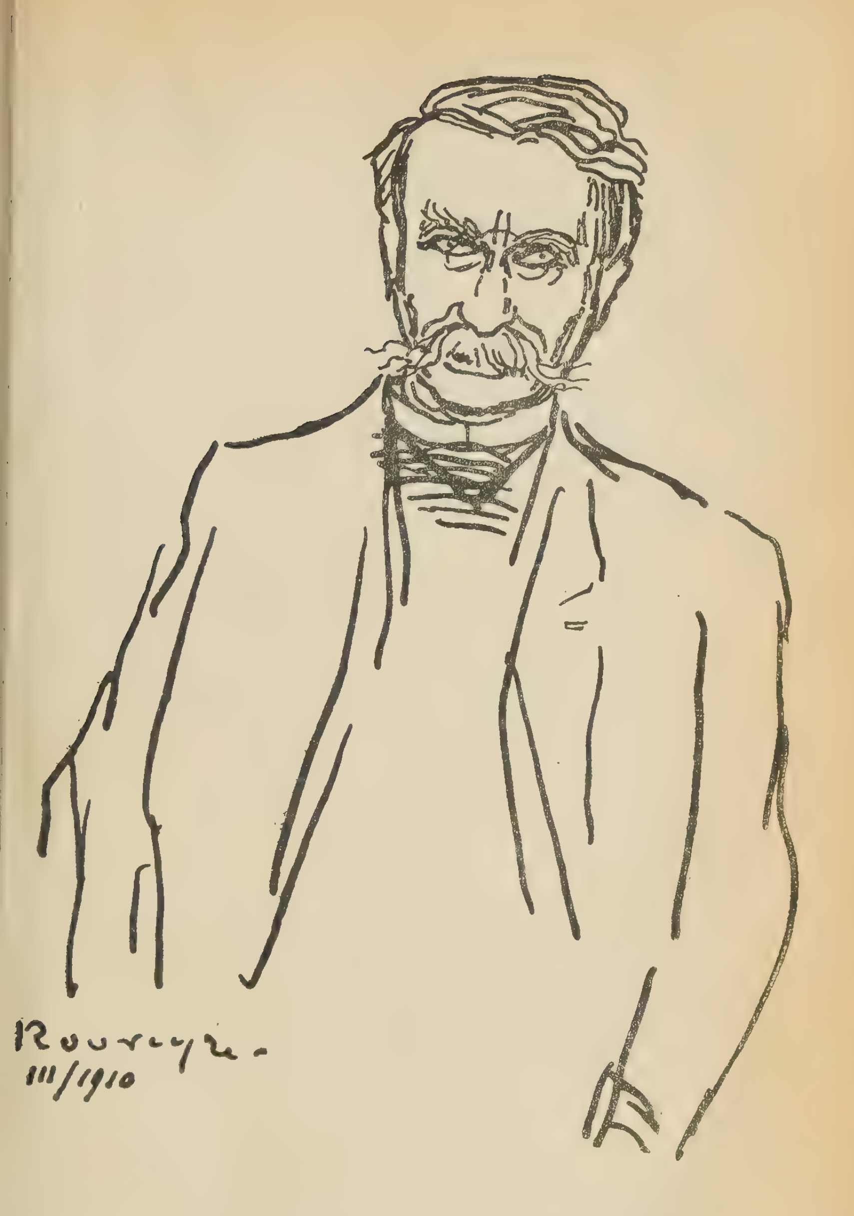
. . . .
Comme des poings de bronze vert qui se tendraient
Pour attraper les murs et les broyer à terre
Les choux sortent en rangs brandis par les champs noirs.

. . . .
. . . son clocher d'ardoise est plus haut que les toits ;
C'est un pieu biseauté qui perce le village
Et le cloue au vallon pour qu'il ne glisse pas.

. . . .
Je nais de la maison comme d'un ventre noir.

Il y a en M. Jules Romains, visionnaire exact et lyrique, du Victor Hugo, du Saint-Pol-Roux, du Paul Claudel, du Jules Renard et de même qu'il a concilié l'un et le multiple, les images chez lui ne sont pas des prétextes ornementaux ; elles font corps avec l'idée et se confondent avec sa substance même.

PIERRE QUILLARD.



SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

JEUNES FILLES DU XVIIe SIÈCLE

ISABELLE-ANGÉLIQUE DE MONTMORENCY ET SES COMPAGNES

—

I

LES POUPÉES

Toute mince, toute frêle, un peu mélancolique déjà, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, duchesse d'Enghien, ayant chiffonné en rose un ruban orfévré d'or, le présente à ses amies. Ensemble, transportées d'admiration, celles-ci louent la grâce du chef-d'œuvre. Puis, quittant les carreaux de chêne sculpté où elles cousaient gravement, elles s'avancent vers le lit à colonnes, tendu de velours armorié où repose, simulant la lassitude d'un accouchement récent, la poupée de cire colorée.

C'est l'époque des relevailles. Au mitan de la salle de jeux, la maison des poupées dresse sa façade de bois peint dont les fenêtres ouvertes laissent entrevoir, de l'office au grenier, quelques personnages vaguant parmi le mobilier fastueux, le bébé, sous la double surveillance d'une grand'mère attentive et d'une nourrice rustaude, la garde, la sage-femme.

Claire-Clémence, précautionneusement, extrait de ses draps la mère minuscule vêtue d'une chemise aux entre-deux de points d'Angleterre. Et tandis qu'Anne-Geneviève de Bourbon, ses grands cils battant sur ses yeux de turquoise, attache d'une aiguille mal habile un dernier galon à la robe passementée d'argent, la duchesse s'écrie :

— Vite, Saint-Maigrin, donnez-nous le busc! Elle pourrait prendre froid!...

Le jeune homme s'empresse. Mais l'objet demeure introuvable. Si bien qu'impatientées Louise de Crussol et Marie de Brienne, se précipitant, heurtent la bercelonnette en dentelle où sommeille le nouveau-né. Anne et Marthe du Vigean vitupèrent cette turbulence. Elles veulent, méthodiquement, conduire la recherche, cependant que, babillant avec volubilité, Marie-Louise et Isabelle-Angélique de Montmorency (1) fouil-

(1) Isabelle-Angélique de Montmorency, plus tard duchesse de Châtillon et princesse

lent la maison des poupées. En un instant elles ont exploré les cuisines, la salle à manger, les chambres, le salon, semant le désordre parmi les meubles et les bibelots. Et c'est Marguerite de Rohan, nimbée comme d'une auréole de sa chevelure dorée, qui découvre, caché entre les cuves du cellier, le busc mignard, peint de fleurs, ornementé de pierreries.

Dès lors fusent les rires aigus et dix mains procèdent à la toilette de la patiente accouchée. Et comme Saint-Maigrin, gêné, reste sans emploi :

— Préparez la collation ! lui crie-t-on.

Docilement, accroupi devant la maison des poupées, il manie avec délicatesse les vaisselles d'argent, les pots de faïence, les bassins, distribuant les confitures, découpant les citrons doux, les poires de bon chrétien, les pommes d'api, les oranges de la Chine. Bientôt, et comme l'on achève de vêtir la jeune mère, la table en miniature attend ses hôtes. Les éloges pleuvent sur le maître d'hôtel improvisé. Jamais, au dire des adolescentes, et même chez monseigneur le cardinal de Richelieu, les guirlandes de fleurs ne furent disposées avec une telle galanterie.

— Ah! conclut la duchesse d'Enghien, que Saint-Maigrin est bon garçon ! Qu'il joue bien avec les poupées !...

Cependant, on assied la marionnette de cire en un fauteuil et les plats circulent. Mais on remarque avec émotion qu'elle manque d'appétit. On s'accuse de l'avoir trop tôt levée. On juge, à considérer sa pâleur, que son busc l'indispose ou encore ses vertugales. Saint-Maigrin apporte, laide de ses habillements de drapeaux et de son visage en blanc d'Espagne, la sage-femme. Elle diagnostique des vapeurs et prescrit médecine. Ce sont alors des cris aigus et Saint-Maigrin doit s'évertuer à découvrir du séné. Le grand garçon part en courant. Et lorsqu'il revient, on abandonne la malade et les rires recommencent. Car, vêtu d'une longue robe noire, il s'est, en un instant, travesti en apothicaire.

La nuit, peu à peu, flue au travers des vastes fenêtres, noyant

de Mecklembourg, compta parmi les femmes les plus turbulentes et les plus célèbres du XVIIe siècle. Maîtresse du grand Condé, elle fut une heroïne de la Fronde, allant jusqu'à comploter l'assassinat de Mazarin. Assagie, dans la suite, elle fut envoyée, comme ambassadrice officieuse, en Allemagne, par Louis XIV. Elle réussit à conclure, avec la maison de Brunswick, d'importants traités dont bénéficia la France.

d'ombre la maison des poupées et ses hôtes lilliputiens. En tumulte les sept jeunes filles et leur chevalier rangent les objets épars et replacent, en leurs appartements réciproques, les figurines offertes à sa nièce Claire-Clémence par le cardinal de Richelieu pour lui apprendre les gestes de la maternité.

Et comme elles achèvent joyeusement leur tâche, non sans écraser, dans leur pétulance, maintes bagatelles graciles, une porte s'ouvre et des serviteurs, levant leurs flambeaux, apparaissent. Blonde et pâle, souriant de ses yeux céruléens et de sa bouche menue, la princesse de Condé entre, suivie de sa cousine, Mme de Montmorency-Bouteville. Des révérences silencieuses les accueillent. Et tandis que Mme la princesse, assise sur un carreau, distribue des câlineries, Mme de Bouteville, grave et douce, invite ses filles au départ.

Avec une moue d'ennui, Marie-Louise et Isabelle-Angélique saluent la compagnie. Toujours elles quittent, chagrinées, l'hôtel somptueux où le cardinal-ministre vient d'installer sa nièce récemment mariée au duc d'Enghien. A la vérité, elles trouvent singulièrement morose cette enfant sacrifiée à des ambitions de famille. Elles la sentent souvent absente, jouant à la poupée par amertume de ne jouer point à la femme. Car, cela n'est un secret pour personne, M. le duc ne montre cette ardeur de combattre, aux frontières, les ennemis de la France que pour échapper à la sujétion conjugale.

Marie-Louise et Isabelle-Angélique entrevirent à peine, au lendemain de ses épousailles, Louis de Bourbon, duc d'Enghien, visage d'énergie sans beauté, couronné d'une longue chevelure aux nuances indécises. Ses yeux fulgurants et désorbités, son nez en bec d'aigle, sa bouche imberbe et légèrement lippue les impressionnèrent et aussi son corps musclé, fait, semblait-il, pour épouser la cuirasse rigide. Elles ne soupçonnèrent nullement en lui le badin goûtant la poésie, le coureur de bague, le souple danseur.

Elles ne le rencontrèrent, en effet, que par hasard, M. le Prince ayant, jusqu'à cette heure, claustré son fils dans les collèges et les académies. D'ailleurs, depuis quelques mois à peine, elles arrivent du château de Précy-sur-Oise où passèrent les mornes années de leur enfance. Graduellement elles se débarrassent de leur rusticité et gagnent en coquetterie. Car si le domaine familial, planté au flanc d'une colline environnée

d'un parc restreint, leur permit de s'ébattre au sein de la libre nature, il ne leur offrit point le divertissement des brillantes assemblées.

Mme de Montmorency-Bouteville s'y réfugia toute endolorie, lorsque la justice du roi eut procédé à la décapitation de son mari coupable d'avoir bravé l'édit contre les duels. Appauvrie par de barbares confiscations, elle présida, d'un visage attristé, à l'éducation de ses deux filles en bas âge et du rejeton contrefait que lui laissait, en disparaissant, le fol uni à son existence. Ses soins particuliers allèrent à cet héritier ridicule qui devait perpétuer, bossu comme Pulcinella, le nom et la race des Montmorency. Énergique et résignée, elle se décida, à vingt ans, aux renoncements héroïques. Et c'est pourquoi, préoccupée de cette existence falote, toujours prête à s'éteindre, elle laissa grandir dans l'indépendance Marie-Louise et Isabelle-Angélique.

Toutes deux, robustes, colorées, sémillantes, s'instruisirent des choses indispensables à la vie, sans jamais penser à alimenter leurs cerveaux. Elles apprirent à lire dans la Bible et se contentèrent d'une orthographe phonétique. La beauté leur advint comme elle advient aux fleurs par la vertu de l'air sain et la grâce du soleil. Mais, pour avoir parfois, aux périodes estivales, traversé la compagnie fastueuse que Mme la princesse hébergeait au château de Chantilly, proche de Précy-sur-Oise, elles gémirent de leur exil solitaire. Dès le moment où elles comprirent qu'ailleurs des jeunes filles s'épanouissaient dans la splendeur des appartements et la délicatesse des propos, le manoir leur apparut mesquin, sans gaieté, pareil à un antique sépulcre. Elles frémirent à l'entrée de ses mystérieux souterrains. Les voûtes sombres des couloirs, et même la majesté des chênes séculaires pesèrent sur leurs épaules. Et, avec mépris, elles se détournèrent des horizons familiers où, traversant le village aggloméré autour de son église gothique, la lente rivière diluait de la monotonie.

Bienheureusement la nécessité de parfaire l'éducation de son fils François inclina Mme de Bouteville à quitter son obscure retraite. Mme la Princesse l'y invitait avec insistance. Une affection ardente liait les deux femmes, qui s'agenouillèrent en larmes devant les mêmes échafauds dressés par la vindicte de Richelieu. De telle sorte que Marie-Louise, Isabelle-Angé-

lique et leur frère cadet trouvèrent immédiatement, dans la famille Condé, un milieu sympathique. Graduellement le souvenir s'effaça de leur longue réclusion. Une soudaine lumière pénétra leurs âmes. Ils ne songèrent plus qu'à savourer éperdument les joies offertes à leurs natures passionnées.

Assises aux côtés de leur mère dans le carrosse qui les ramène, près Saint-Eustache, à l'hôtel de Montmorency, les deux jeunes filles rêvent à ces choses tour à tour pénibles et douces. Sans doute est-ce la dernière fois qu'en compagnie de la duchesse d'Enghien elles s'ébaudiront à prêter une illusion d'existence aux poupées. Monseigneur le cardinal prescrit à sa nièce d'attendre, dès le lendemain, en la pieuse tristesse du Carmel, le retour de son époux. Il craint, comme la peste, l'influence de Mme la Princesse sur cette âme malléable qu'elle imprégnerait de sa frivolité.

Mais Mme de Bouteville n'éprouve point cette méfiance. L'aveuglement de son amitié l'en défend. Et les deux jeunes filles sourient à l'idée que là-bas, non loin du Luxembourg, l'hôtel de Condé, érigé parmi ses verdures comme le temple même de la galanterie, leur ouvrira, sans entraves, ses portes enchantées...

II

L'HÔTEL DE CONDÉ

Secouée d'un rire continu, Mlle de Bourbon écoute le poète Sarasin qui, pour lui plaire, prêche en grotesque, à la manière des capucins, dont le quartier du Marais goûte l'éloquence boursouflée. Monté sur une vaste chaire, il se désarticule, développant, avec maints quolibets, un passage de l'Evangile. Il ne lui manque, pour la vérité complète, que la bedaine, les joues couperosées, les mains malpropres. L'auditoire des jeunes filles qu'il s'essaie, en d'autres heures, à capter par la musique de ses madrigaux, l'excite à métamorphoser jusqu'à la laideur sa personnalité d'ordinaire élégante, fine, maniérée.

Mais Mme la Princesse arrête bientôt le sermonnaire, dont la voix éclatante emplit de son tonnerre le berceau à claire-voies où la compagnie s'égaie avant la promenade. Mme du Vigean l'y engage. C'est, en apparence, une prude qui craint pour ses filles le fâcheux exemple de cette gouaillerie. Tandis que,

tournée vers Mme de Bouteville, indulgente, elle manifeste son émotion par un flux de paroles et des gestes indignés, le sieur des Barrières, qu'une impiété non plus qu'une friponnerie ne saurait troubler, chante, en sourdine, à l'oreille du chevalier de Baradat, quelques vaudevilles où la bonne dame n'est point ménagée. On la dit, en effet, attachée par des liens de volupté à la duchesse d'Aiguillon et écrasant de sa colère perpétuelle le marquis du Vigean qui, appuyé contre une porte, avec un air de mouton bêlant, entretient de futilités le sieur de la Clavière.

Cependant Mlle de Bourbon, privée de son prêche burlesque, arrache à Julie d'Angennes, qu'il enivre d'un murmure d'amour, le subtil Voiture. Ce faiseur de versiculets séduit son âme languissante. Elle le préfère à Corneille, gauche et balbutiant, que le duc d'Enghien, son frère, a fait asseoir là-bas, à ses côtés. Voiture écrit ce qu'elle rêve d'entendre chuchoté par une lèvre avide de sa lèvre. Il est le verbe de la société puérile qui l'environne. Mlle de Bourbon le voudrait, pour qu'il ne se gâtât point et la grisât jusqu'aux limites extrêmes de sa vie, conserver comme un fruit très savoureux dans le sucre. Elle ne le cache point. Il le sait.

Et c'est pourquoi, lorsqu'elle lui demande de chanter quelques-unes de ses dernières stances, il sourit, s'incline et détache de la muraille le luth dont il accompagne ses vocalises. Il n'ambitionne point, en vérité, l'illustration, et la pensée de l'avenir sur son œuvre l'inquiète médiocrement. La vie au jour le jour l'inspire, et c'est une aventure survenue à Mlle de Chémerault, fille de la reine, que commentent les strophes actuelles *sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse à la campagne.*

Philis, je suis dessous vos loix,
Et sans remède cette fois
Mon âme est votre prisonnière ;
Mais, sans justice et sans raison,
Vous m'avez pris par le derrière,
N'est-ce pas une trahison ?

En découvrant tant de beautez,
Les Sylvains furent enchantez
Et Zéphyre, voyant encore
D'autres appas que vous avez,

Même en la présence de Flore
Vous baisa ce que vous sçavez.

La Rose, la reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs ;
De crainte, l'œillet devint blême
Et Narcisse alors convaincu
Oublia l'amour de soi-même
Pour se mirer en votre cu.

Personne ne songe à se formaliser de ces choses dites avec finesse. C'est le temps où Scarron célèbre avec non moins d'éloquence la croupe attirante de Mlle de Hautefort. On rit. On applaudit. Mme la Princesse elle-même congratule le poète d'avoir si aimablement raillé une pécore dont on jalouse la beauté. Car Mme la Princesse se garde comme d'un crime de toute pruderie. Si, à la vérité, elle s'assagit à cette heure, enveloppant d'une sollicitude constante les carmélites de la rue Saint-Jacques, possédant, parmi les bâtiments de leur monastère, un appartement où elle consolide sa piété défaillante, c'est la tradition qui lui inspire cette attitude, ou la crainte de n'occuper point, à la droite de Dieu, la place d'une sainte, ou encore le repentir d'avoir, pour sa douceur incomparable, trop prolongé le péché d'adultère. Pourtant, nul regret ne la tourmente que M. le Prince, son mari, la tienne en suspicion et comme en disgrâce. Elle n'épousa que par raison cet homme dont le bel air ne lui fit pas oublier la couardise et la bassesse. Elle ne l'envisage maintenant qu'avec répulsion, négligé et sordide au point que le roi lui prescrit une tenue pour lui donner audience. Au fond d'elle-même elle cherche à se justifier d'avoir entretenu jadis le désir sénile d'Henri IV. Elle y arrive peu à peu. Mais son argumentation demeure confondue lorsque lui apparaît l'ombre joviale du cardinal de la Valette. Aucun être au monde ne lui fut plus cher, en effet, que ce prélat badin dont elle assécha la bourse. Leurs deux étourderies s'accordèrent et seuls les satiriques trouvèrent l'accent qui convenait pour chanter leur liaison de bagatelle :

Prenez garde à la princesse
Qui court d'une grand'vitesse
Pour prendre le bilboquet
De son cardinal le coquet.

Mais Mme la Princesse évite d'évoquer les ombres. Les poètes, contre-balançant les satiriques, s'ingénient, en encensant

sa vertu, à la divertir des imaginations fâcheuses. Les épistoliers inventent de nouvelles hyperboles pour la pénétrer de son honnêteté. Elle accueille leurs hommages. Elle se sait très belle encore, d'une beauté persistante que les années n'ont point atténuée. Elle dédaigne les artifices de toilette. Grande et noble, elle sent encore qu'autour d'elle de hauts seigneurs rendraient grâces au ciel si elle permettait à sa bouche de prononcer les mots ineffables, à ses yeux d'outre-mer de se voiler, à sa chevelure blonde de s'épandre, à ses bras aux lignes pures d'étreindre.

Mais tout se tait qui était passion en elle. Elle se dévoue à la félicité d'autrui. Elle favorise l'intrigue multiforme qui l'environne. Renonçant à la souveraineté de l'amour, elle en devient la déesse tutélaire.

Voici que, levée de son siège, accompagnée du cortège des mères, elle donne le signal de la promenade. Lentement les groupes descendent les marches qui, du berceau aux dômes multipliés, conduisent aux allées sablées divisant les parterres en broderies. Au loin, sur les fonds de verdures, de clairs jets d'eau s'infléchissent en gerbes. L'arome des orangers alignés, en leurs caisses, embaume l'atmosphère où circule, déclinant, un tendre soleil de renouveau.

Tout d'abord compacts, les groupes se disjoignent selon les sympathies. Discourant sur les vertus galantes du rondeau redoublé,les poètes Montreuil, Sarasin, Voiture oublient, pour une fois, que l'heure sonne de papillonner autour des dames. Balzac, extrait de sa coquille provinciale, pédant et grave, récite des stances latines à Boisrobert, ennuagé de dentelles, à demi-chanoine, à demi-courtisan,et qui contemple en souriant le visage bourru de son ami. La Calprenède, avec de grands éclats de voix, conte à l'abbé Bourdelot, sceptique, comment, de son épée vigoureuse comme sa plume, il pourfendit cinq braves jaloux de son génie et qui l'attendaient cachés derrière le cheval de bronze. Corneille, les mains embarrassées, cherche un interlocuteur. Mais nul ne songe, à cette heure, à secourir le triomphateur du Marais.

Un à un des couples se forment. Le duc d'Enghien entraîne Marthe du Vigean troublée et rougissante. Le marquis de Valençay complimente sur le choix de ses points de Raguze Marie-Louise de Bouteville. Henry de Chabot, qu'on vante

pour sa grâce de danseur, couve de ses yeux singuliers Marguerite de Rohan, dont il a goûté la chair généreuse. Au milieu d'un cercle où le sire de Pons s'évertue à dépasser en esprit Roussillon, Rochefort, Pisani et le duc de Nemours, Anne du Vigean, à peine jolie, mais « libérale de douceurs », minaude, prodiguant « les mots à longue queue ». Le sieur de Cérisantes et le marquis de Saint-Maigrin boudent ensemble de se sentir dédaignés, l'un pour sa misère, l'autre pour son obscurité. Ils regardent, avec tristesse, s'éloigner Anne-Geneviève de Bourbon qui, flanquée de Mlle de Brienne, souple et joyeuse, et de Louise de Crussol, altière et méchante, sourit au verbiage doucereux de Maurice de Coligny.

Insensiblement Mme la Princesse et son cortège s'évanouissent à l'horizon. Tous les bosquets, tous les cabinets, tous les recoins solitaires sont maintenant habités. Un murmure s'élève du jardin immense. Parfois, et vite étouffés, de légers cris, des rires. Un instant on entend la voix grêle de Nicolas Perrot d'Ablancourt singeant l'illustre farceur Gaultier-Garguille. Effilant leurs notes ténues, des violons, des hautbois et des flûtes soupirent un air de Boesset.

Or, comme elles débouchent au carrefour des allées médianes, Madeleine et Catherine de Clermont, Anne Chabot, Françoise de Vertus, dévotes que guette le couvent, brusquement arrêtent le bourdonnement de leurs phrases monotones comme des patenôtres. Elles demeurent figées d'admiration. Car, enveloppés dans le rayonnement ultime du soleil, Gaspard de Coligny conduisant par la main Isabelle-Angélique de Montmorency descend les marches du berceau.

Cambré dans son justaucorps de brocart aux crevés de soie blanche, dressant orgueilleusement, sur le col de dentelles, sa tête poupine aux cheveux bruns ondés, Gaspard s'offre comme la personnification de l'énergie et de la bravoure. Il perpétue la race de ces mécréants superbes qui coururent au combat et à l'amour avec la même folie enthousiaste. Pourtant la brutalité ancestrale s'adoucit en lui. De toute leur lumière, de toute leur loyauté, les yeux grands et rieurs pallient la rudesse du nez busqué et de la bouche sensuelle.

On ne sait quoi l'émeut et l'agite. Il resplendit d'une exultation intérieure. Et sa compagne semble pareillement transfigurée. Elle émerge, dirait-on, d'un vitrail du moyen-âge, avec

la grâce des madones. L'ovale très pur de son visage s'encadre dans la fraise empesée. Divisés sur le front haut par l'apprétador de pierreries, les cheveux coulent vers les épaules des boucles sombres. Parmi les nuances incarnadines des joues, du nez aminci et du menton mignard, éclate la pulpe sanglante de la bouche. Mais les yeux ont perdu l'immobile sérénité par quoi les béates indiquent leur imprégnation divine.

Car Sathan triomphe de la madone. Sathan, par la douceur, la séduction, la violence, par l'expression multiple de ces prunelles ignées, signale sa présence. C'est lui qui, pour la coquetterie et la volupté, pétrit ce corps aux lignes indicibles, ces mains aux doigts fuselés, cette gorge ferme, cette taille menue, ces hanches souples et tout ce que l'on soupçonne de modelés exquis sous la robe de satin blanc aux campanelles bordées de perles.

Gaspard et Isabelle-Angélique majestueusement parcourent l'allée centrale où stationnent les dévotes. Ils ont la jeunesse, la force, l'intelligence, la beauté. Ils ne s'aiment point encore. Une allégresse les anime de s'être rencontrés et comme reconnus. Ils sourient à leur prochaine apothéose...

Car l'hôtel de Condé leur ménage cette prochaine apothéose. Ils sont les hôtes privilégiés de cette demeure où le plaisir commande en maître. Etrange demeure, en vérité. On y coudoie quelquefois, mais fort rarement, la vertu, et c'est le lieu du monde où l'on peut le plus sûrement « se gaster ». Parmi les hommes, Louis de Bourbon, duc d'Enghien, donne le ton et prêche d'exemple. A la débauche de même qu'à la guerre, il mène, avec impertinence, la « cabale garçaillère » des petits maîtres. Pour les femmes, elles sont, écrit Madame, légères et effrontées pire que dans les maisons publiques. Elles se départagent en trois catégories. Elles vivent, très modestes, cachant leur luxure, comme Gilberte d'Estaing et Mlle Aubery; ou bien, comme Mlle d'Attichy, lunatiques, romanesques, brouillonnes, elles tripotent, entre deux clystères utiles à leur teint, la désorganisation du royaume; ou bien encore, semblables à Mme de Saint-Loup, désordonnées, gaspilleuses, ayant couché avec toute la terre, elles choient, brèche-dents et fourbues, dans l'exacte dévotion.

Hôtel de Condé, hôtel de Rambouillet, même société, mœurs

équivalentes. L'un se déverse dans l'autre. Au dire des vaudevillistes, Rambouillet est « la retraite »

De la plupart des coquettes.

Si bien que, dans l'un comme dans l'autre, chaque seigneur ne saurait subsister sans sa dame et chaque dame sans son sigisbée. Voiture, fort documenté sur la matière, en témoigne de cette sorte :

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amans ;
On dit qu'il n'en manque à personne :
L'année est bonne !...

Or c'est en ces deux maisons que vivent d'une existence fiévreuse, agitée, puérile, Marie-Louise, Isabelle-Angélique et François de Montmorency-Bouteville. François, trop jeune, passe encore inaperçu. Marie-Louise laisse peu de traces dans l'histoire. Un contemporain, suspect d'optimisme, la dit belle, douce, généreuse, d'esprit vif et juste,incline à la poésie et aux arts. Ce sont beaucoup de qualités unies en sa personne falote. Néanmoins, plus tard, un gazetier les confirme. Elle épouse, l'ayant circonvenu par maintes agaceries, le marquis de Valençay. Mariage piètre. Sans fortune, le couple séjourne quelque temps à Paris pour tenter de vaincre le mauvais sort. Mais bientôt le mari s'aperçoit qu'à prolonger ce séjour il risque singulièrement le cocuage. Peu à peu, en effet, corrompue par la société environnante, Marie-Louise rêve de ravir leur prestige à ses compagnes délurées. Elle se contente tout d'abord du comte des Chapelles. Puis, rendue audacieuse par l'impunité, elle conduit tant d'intrigues simultanées que les railleurs peuvent, avec raison, s'écrier :

Il n'est cœur qui ne soit lancé
Par la levrette Valencé.

On imaginerait Isabelle-Angélique indignée des procédés de sa sœur. Ce serait la mal connaître. Elle ne la désapprouve que sur un point, celui d'avoir, craignant de demeurer fille, accepté un obscur godelureau. Pour son compte, elle ne la suivra point sur cette voie. Souffrant de sa pauvreté, elle s'enrégimente parmi les coquettes qui calculent leurs élans et sélectionnent les hommes en posture d'épouser. Agrégée à ce que l'on appelle communément la « troupe » d'Anne de Bourbon,

duchesse de Longueville, elle s'en montre, de suite, la composante la plus avisée. Point de pruderie en cette « troupe ». Le langage des yeux et des lèvres remplace le langage du cœur. Du fard partout, sur le visage et dans les phrases. Le plaisir pour guide, l'intérêt pour but. On passe des demi-journées à s'attifer et d'autres à réparer la fatigue des veilles. Les miroirs servent à l'éducation du sourire et des gestes. L'emplacement d'une mouche s'offre comme une chose plus grave que la perte d'une province. On s'agace jusqu'à pleurer devant la disgrâce d'un cheveu rebelle ou le manque de fraîcheur d'un ruban. On préfère polir ses ongles à parcourir les proses sorties de l'officine académique. On professe une religion spéciale consistant à se « dépoitrailler » pour concentrer les regards à l'église et à continuer, sous le ruissellement des prêches, les conversations plaisantes de la veille. On ne sort jamais que « sous les armes ». On fréquente les bals du Louvre, la promenade du Cours la Reine, les foires, tous les endroits où les séductions dont on regorge sont susceptibles de se déployer.

Si bien qu'à la fin, passée maîtresse en son métier de coquette, Isabelle-Angélique moissonne les admirations. Le duc de Longueville la déclare « plus belle que le jour ». La Mesnardière, poète essoufflé, la classe parmi ces pucelles assassines qui provoquent, chaque jour, cent homicides. Nicolas Charpy, regrattier de lettres qui voile sous la gentillesse des manières l'âme d'un escroc, comparant l'adolescente à son père, le duelliste, trace ces rimes adulatrices :

Des rivières de sang coulèrent par ses armes,
Vos rigueurs font couler des rivières de larmes.
Partout, comme vos yeux, il vainquit sans effort;

Votre gloire, pourtant, est moindre que sa gloire !
Il savait, mieux que vous, user de la victoire,
Car il donnait la vie et vous donnez la mort.

Voiture, rassasié de M[me] de Saintot, pour tenter de s'acquérir cette belle dont il perçoit l'illustration future au déduit, fredonne, tourbillonnant dans son parfum :

En grâce, en beautés, en attraits,
Nulle n'égalera jamais
Landrirette
La divine Montmorency
Landriri.

Et Boisrobert, la surprenant, un jour, en causerie avec la duchesse d'Enghien, par hasard, sortie des Carmélites, oublie tout d'un coup que les conciles n'autorisent point les chanoines à glorifier les femmes, messagères du diable.

Isabelle goûte ces hommages et les provoque. Ils donnent du prix à la marchandise de chair qu'elle étale déjà avec outrecuidance. Et les chalands se présentent avec empressement. J'aime, dit Sarasin,

> Boutteville aussy
> Et ne suis pas le seul qui l'aime,
> Maintes gens d'honneur font de même.

Mais si le suffrage rimé d'un poète la ravit, sa recherche ne lui cause pas un sentiment équivalent. Elle garde les distances. Le sang de Montmorency ne doit pas se fourvoyer dans la roture. Elle en a pleinement et superbement conscience. Elle permet donc seulement de lui en conter à quiconque lui paraît doté de suffisants quartiers de noblesse, de terres abondantes et de lourds sacs d'écus.

Elle attend impatiemment son heure de triomphe. Or, durant cette attente, elle connaît, de même que ses compagnes, des mois de cruelle mélancolie. Car, périodiquement, la guerre leur enlève les galants et les occupe, devers les Flandres et les Allemagnes, à frotter l'échine des hidalgos ou des teutons. En un instant les cœurs prisonniers se libèrent. Le longanime travail d'enveloppement est détruit. L'hiver suivant, les Pénélopes de l'amour devront retisser, autour de leurs proies, leurs toiles ténues.

On se distrait, dès lors, comme on peut. On adresse aux combattants lointains des lettres collectives, en vers ou en prose pareilles à des bouquets de louanges. On leur tient la gazette de menus faits et de minces divertissements. Puis, en bandes, pressées en des carrosses, on part pour la Barre, propriété de Mme du Vigean. On y chemine en des salles spacieuses et dorées, jonchées de roses et de fleurs d'orange. On y savoure des mets exquis. On y danse des courantes et des sarabandes. On y admire des feux d'artifices. On se tue à s'égayer. Et l'on revient, à la mi-nuit, chantant des Petits-doigts, des Bonsoirs et des Ponts-bretons.

Mais tout cela ne satisfait point. Et c'est pis encore, lorsque, pour de longues semaines, on séjourne à Chantilly. Le château

est confortable, certes, joli, tout ciselé de dentelles, chargé de tours mignardes et de ponts-levis, penché sur ses canaux, dominant un horizon de jardins merveilleusement alignés. On se fatigue pourtant bientôt de cette beauté glacée. Les danses, les chants, les chevauchées parmi les verdures tondues, la comédie, la chasse ne parviennent pas à dissiper le souvenir de moments qui furent délicieux en compagnie des guerriers disparus. Le murmure des jets d'eau accouplés, le crépitement des cascades en amphithéâtre rappellent les embarquements joyeux, sur le canal, dans les vaisseaux minuscules qui, aux sons des violons, cinglaient vers l'île mystérieuse du dragon. Là, c'était de la douceur partout, un mélange de clapotis d'eau, de musiques et de paroles troublantes.

Cette tristesse, ces regrets, on ne les manifeste pas dans les lettres. On s'efforce, au contraire, d'y traduire une félicité débordante, d'exciter la jalousie des exilés, de perpétuer le pouvoir des philtres que versèrent les bouches heureuses et les yeux émerveillés. Mais les guerriers jugent les choses du haut de leur fatuité. Délivrés de leurs chaînes, ils se moquent un tantinet des demoiselles « aux nez chauds comme braise ». Nous savons, leur disent-ils, « les embarras où vous estes, faute d'adorateurs ». Ils s'en félicitent et, sans pitié, décrivent les réjouissances qu'ils se donnent avec les filles flamandes ignorantes des complications sentimentales.

Néanmoins, quand ils reviennent, nulle ne songe à leur garder rancune. Ils sont hâves, défigurés, amaigris plus encore par les sièges et les batailles que par la débauche. Leurs rangs se sont éclaircis de quelques bons compagnons. Beaucoup, gravement blessés, mal soignés, achèvent de mourir, dorlotés par des tendresses attentives. Les autres se retrempent dans la joie et le bien-être.

C'est l'hiver. La cour et la ville renaissent. Les carrosses et les chaises à nouveau circulent dans les rues qu'empuantit une boue immonde. Les troupes de comédiens rentrent de leurs tournées en province. Les vastes hôtels du Marais et du faubourg Saint-Germain s'empourprent aux lueurs clignotantes des flambeaux. Les cabarets et les tripots s'engorgent de biberons et de joueurs. Les foires ouvrent leurs boutiques. Le faubourg Saint-Antoine prépare ses mascarades populaires. Paris, en fête, bouillonne d'une immense allégresse...

ÉMILE MAGNE.

POÈMES

—

LE CRÉPUSCULE LENT...

I

Le crépuscule lent touche vos yeux tranquilles,
Ils songent aux baisers qu'ils n'ont jamais connus...
Qu'importent ces baisers? Et que sont devenus
Ceux qui jadis s'aimaient dans cette même ville,
Et dont les pauvres os sont on ne sait plus où?

Ah! Redis avec moi les pures litanies,
Le « Pater » et l'« Ave » et le « Souvenez-vous »
— Et que nos âmes soient dans la prière unies
Pour que Celui qui fut leur lien ici-bas
A l'heure de la mort ne les sépare pas.

II

Tu ne distingues plus le dessin des estampes,
Je ne comprends plus rien aux lignes que je lis.
Laissons venir la nuit sans demander la lampe,
Laisse vieillir mon cœur sans redouter l'oubli...

Vois, la chambre a reçu tout le soir calme en elle
Avec l'humilité d'une femme à genoux.
Pleurons de joie, ô mon enfant, d'avoir en nous
Une pure amitié qui se sent éternelle.

MA MÈRE ME SOURIT...

I

Ma mère me sourit dans la photographie,
D'un sourire qui dit tout ce que fut ma vie
Jusques au soir où tu entras dans cette chambre,
Un crépuscule pâle et doré de septembre.
La lente nuit envahissait le ciel limpide,
Un ciel lavé, strié par des vols d'hirondelles.
Maintenant c'est l'hiver, et la vitre est livide
Comme une face ayant déjà la mort sur elle.

Mais mon cœur n'a pas froid. Il est resté le même ;
Comme il t'aimait, il t'aime encor dans ce soir blême,
Il ne se souvient plus des larmes anciennes
Et songe que c'est l'heure et qu'il faut que tu viennes...

II

Mon ami, mon ami, qui seras là bientôt,
La chambre qui le sait, s'apaise et se recueille...
De son feu, de sa lampe douce elle t'accueille.
Vois, comme elle, mon cœur à tout le reste est clos,
Sachant qu'un rien émeut ta tendresse inquiète...
O toi qui me souris en entrant et qui jettes
Négligemment sur une chaise, ton manteau...

III

Il faut lire, mais je devine le sourire
Et le regard posé sur moi d'une âme chère,
Celle qui dit : « Je pense à vous dans ma prière »,
Celle qui sait rester tranquille et ne rien dire,
Enveloppant de son silence lourd d'amour
Le paisible travail et la lente veillée...

O rires qui sonniez dans mes anciens jours,
Vacances d'autrefois, routes ensoleillées,
Cache-cache à travers les greniers et le foin,
Tous mes plaisirs d'enfant que j'ai laissés si loin
Dans la nuit des salons et des chambres fermées...
Jours de congés, dimanches trop longs, clairs jeudis,
Puis-je vous regretter, ce soir calme, où j'écris
Des vers sous le regard d'une âme bien-aimée...?

LE SALON DE FAMILLE...

Le salon de famille est tiède, et l'on a mis
Dans le vase un bouquet vieux rose de bruyères.
Le piano dont jouait ma sœur a dû se taire
Pour ne pas réveiller les enfants endormis,
Et mon frère l'abbé, le nez dans son bréviaire,
Inquiet de ne pas confondre les prières,
Cherche le Saint du jour, en disant du latin...
Et l'on entend l'averse au gravier du jardin,
Sur la fougère, à l'infini des landes rousses...

Et dans l'ombre — loin de la lampe aux lueurs douces, —
Je revois mon ami sur son livre — je vois
Son front et ses cheveux tout baignés de lumière
Et ce regard plein de sommeil levé vers moi...
Je resonge en mon cœur où le souvenir pleure
A ne pas l'oublier, ce soir, dans la prière
Que je vais dire aux pieds de mon lit.... et c'est l'heure.

19 octobre 1909.

LES GRANDS VENTS D'ÉQUINOXE...

I

Les grands vents d'équinoxe ont pleuré dans les bois,
Vents amers, parfumés aux lointaines contrées,
Qui disaient la fin des vacances, autrefois.
O souvenir, ô brumes douces des rentrées...

Je songeais en quittant le parc déjà humide,
A l'enfant que j'allais retrouver, à l'ami
Dont le regard pensif caressant et soumis,
Illuminait pour moi les vieilles classes vides...

Il est mort. Sa pensée est en moi... sa pensée...
Dans le rêve de cet automne pluvieux.
— Inconsolable deuil dont mon âme est blessée,
O mon adolescence, à qui je dis adieu...!

II

Grave petit ami des vacances passées
Qui devais préparer toujours quelque examen,
Voici l'allée où tu chassas — et le chemin
Où sur moi s'appuyait ta jeunesse lassée.

O pauvre mort, ô pauvre mort, le soir descend
Comme ceux d'autrefois où s'éveillaient nos rêves,
Et n'est-ce pas encor ton cœur adolescent
Qui près de moi vers l'infini pleure et s'élève?

O mon enfant, tu m'es plus qu'autrefois fidèle,
Tu me suis pas à pas — je me sens mieux aimé,
Car depuis l'aube morne où tes yeux sont fermés
La présence est en moi de ton âme immortelle.

NOUS NOUS SOMMES ENCORE....

Nous nous sommes encore enveloppés des brumes
Dont se voile éternellement le port désert,
Et comme au temps de notre enfance, nous voulûmes
Pendant toute la nuit rester les yeux ouverts....

Ah! que ce soit la même angoisse qui nous prenne
En écoutant pleurer dans les brumes du port
Les appels prolongés et tristes des sirènes
Qui nous faisaient jadis rêver d'étranges morts,
D'océans refermés sur d'immenses naufrages....

Demain parmi les tas de caisses, les ballots,
Nous irons sur le port rêver de grands voyages
Et mêler notre songe à ceux des matelots,
Comme aux après-midi gris et froids de dimanche
Où nous allions en promenade, deux à deux...
On avait déserté le port silencieux,
Et les hommes avaient cargué les voiles blanches,
Quittant le fleuve lourd et les quais embrumés
Pour la ville, où les magasins étaient fermés....

Et nous seuls sur le port allions en longue file,
Collégiens pensifs, aux songes imprécis,
Et le jour se mourait sur l'ennui de la ville
Dont l'immense lueur faisait le ciel roussi...

En les mornes retours d'anciennes promenades
Un départ éternel endeuillait cette rade,
Des musiques jouaient, aux soirs pesants de fête....
Je vous rends grâce, ô port tranquille, ô fleuve jaune,
O ma ville immuable et douce — pour l'aumône
De souvenirs, de visions que vous me faites,
Pour l'écho revivant de mes pas attardés,
Pour mes songes d'enfant que vous avez gardés.....

Bordeaux, 3 janvier 1910.

FRANÇOIS MAURIAC.

MARK TWAIN

On éprouve une certaine difficulté à parler d'un humoriste qui vient de mourir. Comment s'exprimer en phrases de condoléance émue, quand on a, précisément, dans la mémoire, les histoires amusantes qui rendent cette mort illustre ? La difficulté, semble-t-il, existe moins pour Mark Twain. Il disparaît à un âge fort avancé, ayant accompli son œuvre entière probablement, et ayant eu, comme consolation suprême, et légitime, la pensée qu'il survivrait dans l'admiration de ses compatriotes et de beaucoup d'autres. Surtout, lui-même a vu venir la mort avec tant de sérénité qu'il est permis de ne plus songer qu'à la belle humeur élégante avec laquelle il l'accueillit. L'humour, le vrai, est-il autre chose qu'une forme discrète et charmante du courage dans la vie comme dans la mort ?

— « Je crains bien, disait Mark Twain à son secrétaire, au cours de son dernier voyage, de ne pas avoir le temps de retourner à la maison. Le Vieux Maître semble décidé à me réclamer tant que je suis encore sur l'océan. » Il put toutefois arriver au port, et mourir dans sa résidence de Redding. Quelques moments avant le suprême, ne pouvant plus parler, il demanda par écrit ses lunettes, et lut quelques pages de son livre favori : *la Révolution Française* de Carlyle. Puis il s'affaissa sur l'oreiller et rendit le dernier soupir.

Il laisse une œuvre considérable, romans, nouvelles, dont les titres sont dans toutes les mémoires, et qui ont obtenu en France un succès fort remarquable pour des œuvres de l'étranger. En Amérique, il était depuis longtemps le plus célèbre des écrivains contemporains, et ce n'est pas le trait le moins curieux du caractère des Américains, que le nom le plus marquant de leur littérature actuelle soit celui d'un humoriste, de ce que nous appelons en France : un auteur gai. On pourrait en donner pour raison que l'histoire littéraire des Etats-Unis n'est pas assez vieille pour que l'admiration ait beaucoup de choix. Pendant la première moitié de cette histoire, avant et après l'indépendance, on ne trouve guère à citer que des mora-

listes et des prêcheurs. Les sermons, les satires politiques et sociales, sont l'Iliade et l'Odyssée de la littérature des Etats-Unis. Il faut avancer assez loin, et jusqu'au siècle dernier, pour voir apparaître des romanciers, des poètes, dont l'inspiration, d'ailleurs, dérive souvent, et assez servilement, de l'imitation des modèles anglais. Les poètes américains ont été longtemps personnels comme Horatius Flaccus, dont l'originalité consistait à traduire ou à adapter plus ou moins heureusement les œuvres des lyriques grecs. Le roman lui-même se dégage lentement des formes lourdes et prêcheuses. Ce n'est qu'avec Edgar Poe, Hawthorne, et quelques autres, qu'enfin apparaît une réelle originalité, exprimée par un style vraiment littéraire. Mais la liste des noms est vite épuisée. La grande majorité des Français, qui ignorent la géographie, mais aiment la littérature, surtout romanesque, ne connaissent guère que ces deux noms, Edgar Poe ; Mark Twain. C'est qu'en réalité, après ceux-là, et même pour des connaisseurs, la liste est vite épuisée, si nous passons sous silence les auteurs tout à fait actuels, sur lesquels la postérité n'a pas eu le temps de porter son jugement. Aussi comprend-on facilement l'enthousiasme suscité par l'apparition d'un écrivain qui, de l'avis même des critiques et des lecteurs étrangers, laissera un nom marquant dans l'histoire littéraire de son pays.

Ce qui ajoute à la chance, si le mot n'est pas injuste, de Mark Twain, c'est que ses œuvres ne sont pas de celles qui sollicitent uniquement un public spécial. Les grandes personnes lisent avec joie ces histoires amusantes, dont le thème est toujours emprunté à quelque réalité de la vie et des mœurs nationales. Et les enfants, sans chercher si loin, se peuvent plaire à la gaieté folle du récit, sans qu'aucune préoccupation de moralité puisse faire hésiter un seul instant à leur permettre la lecture de ces contes et de ces romans, dont quelques-uns ont vraiment été écrits pour eux . Mais, puisqu'on parle de moralité, ne pourrait-on pas, en prenant ce mot dans un sens plus large et psychologique, donner la vraie raison du succès durable, indiquer pour quelles causes les ouvrages de l'humoriste méritent une autre estime que celle que l'on accorde nonchalamment au simple amuseur ?

Il est toujours dangereux de faire des comparaisons, et le nom de Molière, par exemple, prononcé ici, ferait bondir de

fureur certains critiques français, peu nombreux heureusement, de ceux qui, laborieusement, ont dressé leur catalogue, et refusent, par paresse, d'y inscrire de nouveaux noms. Et même pour certains lecteurs, le nom d'humoriste emporte avec lui une certaine défaveur, celle sans doute qui s'attachait autrefois à la personne des comédiens, et défendait de les enterrer religieusement. Nous voulons bien être amusés, mais comme nous n'avons pas d'esprit, nous en voulons aux gens spirituels, même et surtout quand ils nous amusent, puisqu'ils nous forcent à reconnaître par l'éclat de rire, aveu éclatant, leur supériorité sur nous. Puis, enfin, ayant de l'esprit, on ne peut pas les prendre au sérieux. Tel rat de bibliothèque, ayant publié, à coups de recopiages mal ajustés, des histoires volumineuses autant qu'indigestes, méprise profondément celui dont la pensée s'exprime en trouvailles soudaines, en résumés imprévus, en étincelles qui nous éblouissent délicieusement. En vérité, avoir de l'esprit, cela est à la portée de tout le monde. Essayez donc.

Avoir de l'esprit, non pas l'esprit vain qui n'est qu'un cliquetis de sons, et qui ressemble au véritable comme un sabre de parade, en bois, ressemble à la belle épée nue. Exprimer par une soudaine trouvaille de mots le raccourci d'une idée, et l'exprimer de manière plus complète que par tous les développements. Mark Twain avait cet esprit-là. A côté des pages folles où sa fantaisie se donne libre carrière pour son amusement et le nôtre, que de notations vigoureuses, que d'expressions où se concrète une observation psychologique ! Il traverse une ville d'Ecosse. Il s'agit de résumer dans un mot le caractère industrieux, l'habileté commerciale, l'âpreté au gain des gens du pays. « Dans toute la ville, dit Mark Twain, il n'y a que deux juifs. Ils sont au workhouse. »

On devrait en avoir fini depuis longtemps avec la légende qu'un homme d'esprit ne peut pas être un penseur, légende accréditée par tous ceux qui, n'ayant aucune sorte d'esprit, en tirent la conclusion consolante qu'ils sont des penseurs profonds. La fantaisie délicieuse et amusante de Mark Twain n'est le plus souvent que le couvert d'une observation juste et rigoureuse. Il est pareil à ces figures de plâtre dont parle Socrate, ou, peut-être, Alcibiade à propos de lui, et qui représentent un Silène jovial, aux traits bouffons. Si l'on brise le

plâtre, à l'intérieur on trouve cachée une statue de Minerve. La vision des choses, chez Mark Twain, est en réalité sérieuse. La plaisanterie n'est le plus souvent qu'un moyen d'attirer notre attention. Il sait, par des exemples illustres, qu'il faut étonner les hommes pour que leurs yeux daignent voir et leurs oreilles entendre, et que le raisonnement par l'absurde est encore le meilleur des raisonnements. Lorsque Swift veut nous apitoyer sur le sort des malheureux irlandais, il propose gravement, comme remède à la misère générale, l'engraissement des petits enfants, qui aura le double avantage, en supprimant les bouches inutiles, de fournir aux autres une nourriture saine, aisée à se procurer. Il disserte longuement sur la quantité de viande que peut fournir un enfant de six à huit mois ; il pousse son raisonnement, avec rigueur. C'est une ironie féroce. Mais qui ne voit la grande pitié cachée sous cet humour macabre ?

Mark Twain, lui aussi, ne craint pas de mettre l'exagération au service d'une idée juste. Il n'a pas la férocité de Swift, ni l'attendrissement de Dickens, mais sa sensibilité, pour être d'une autre sorte, et pour s'exprimer différemment, n'en est pas moins profonde et sincère. Dickens, l'humoriste anglais, le peintre exaspéré du foyer, prête une vie étrange et parfois hallucinée aux choses. Mark Twain exaspère la personnalité des gens. C'est la physionomie humaine qui l'intéresse, avec ses déformations qui ne sont que les traits réels plus accusés. Swift et Dickens stigmatisaient, en formules différentes, les vices et les cruautés d'une société vieillie. Ces satiriques, — car les humoristes, les vrais, représentent des satiriques moins naïfs, plus littéraires, et plus avertis, comme aussi plus intelligents, — sont des malheureux qui ont ce don, peu enviable, de voir les absurdités de la vie réelle, et qui partent en campagne, avec un beau courage vraiment, non pas pour détruire ces absurdités, — prétention folle, — mais pour témoigner du moins qu'ils n'en sont dupes. Mark Twain, lui, s'est attaqué aux défauts risibles d'une société neuve, dont la première ambition, comme il sied, fut de faire vivre chez elle, le plus tôt possible, les errements et les conventions des peuples anciens. Le meilleur modèle de cette satire, c'est la nouvelle de lui qui a pour titre « la Grande révolution de Pitcairn » et dont la portée est tout autre que celle d'une simple fantaisie. On y voit

comment un peuple de quatre-vingt-dix personnes, habitant une île perdue, vit dans une insouciance heureuse jusqu'au jour où les hasards d'un naufrage jettent sur la côte un homme venu d'un pays moderne et libre, qui entreprend de civiliser ces ignorants. Il leur apprend qu'ils ont été fort malheureux jusqu'à ce jour, ce dont ils ne se doutaient pas, et leur révèle le besoin impérieux qu'ils ont d'une constitution. On connaît ou l'on devine les suites de cette fantaisie, une des plus spirituelles critiques des conventions sociales que l'on ait écrites jamais.

C'est avec la même verve qu'il raille la manie bureaucratique dont les Etats-Unis ne tardèrent pas à être victimes, comme si la complication administrative et la folie des paperasses étaient la consécration officielle de toute civilisation. Lisez : « Le grand contrat pour la fourniture des conserves de bœuf », ou « Les faits concernant ma dernière démission ». On y trouve, en d'autres thèmes, une raillerie impitoyable des formes et des formules grotesques et solennelles. Mark Twain ne respecte rien de ce qui lui paraît absurde et conventionnel. C'est avec une égale liberté qu'il s'attaque même aux idées les plus respectables, quand il lui paraît que leur expression, déformée n'est que le prétexte à de ridicules hypocrisies. Il n'épargne pas sa critique aux gloires les plus consacrées, celle de Franklin, par exemple, dont le nom, croit-il, servit de prête-nom à bien des abus. Il s'élève contre la manie sermoneuse et le pédantisme qui s'autorisent des modèles les plus illustres pour accabler de sentences édifiantes, souvent peu sincères, les grands comme les petits, et détruire leur spontanéité. Il y a certainement, dans les pays d'éducation anglaise, un abus de ces ouvrages dit moraux, qui n'ont jamais moralisé personne. Nous avons des publications semblables chez nous. C'est, en général, une pauvre littérature. Mark Twain déteste ces livres qui content l'histoire du bon petit garçon et celle du méchant petit garçon. Il les a écrites, ces histoires, lui aussi. Seulement, dans cette rédaction nouvelle, et plus vraisemblable, le bon garçon. malgré sa sagesse exemplaire, sa docilité édifiante, voit tous les événements tourner contre lui, et le méchant petit garçon, malgré ses fredaines, fait son chemin dans le monde et arrive à une brillante situation.

En dehors de l'amusement du style, des trouvailles de dé-

tail, on comprend que ces histoires aient plu aux Américains, par la peinture vivante, le ton frondeur et satirique, mais, au fond, tout à fait enthousiaste des institutions et des mœurs nationales. Mark Twain, avec ses allures folâtres, a joué, dans la jeune civilisation, un peu le rôle des censeurs que l'ancienne Rome nommait pour surveiller la vie intime et publique des citoyens. Ses contemporains ont accepté ses critiques, à cause d'abord de leur forme amusante, et, ensuite, parce qu'ils sentaient combien l'humoriste était profondément et cordialement en sympathie avec eux.

Ce sentiment profond de la vie américaine pousse parfois Mark Twain à traiter avec quelque sévérité superficielle tout ce qui lui paraît trop étranger. A côté d'excellentes remarques où ses qualités d'observateur ne furent gâtées par aucune préoccupation, on trouve des réflexions bizarres, et même injustes, sur des traits de mœurs vus d'un œil rapide. On connaît les plaisanteries sur l'Italie et ses chefs-d'œuvre, plaisanteries qui ne sont sans doute que l'expression d'une sorte de jalousie, et qui ressemblent aux paroles irrespectueuses qu'un enfant mal élevé adresse aux vieillards. En France, le voyageur américain, Mark Twain, en la circonstance, s'étonne de ne pas trouver de savon sur la table à toilette de toutes les chambres d'hôtel. — « Eh quoi, dit-il au garçon, ignorez-vous que le savon est une chose indispensable à un Américain, et que les Français seuls peuvent s'en passer? » Le garçon aurait pu lui répondre que beaucoup de patrons d'hôtel comptent sur l'habitude qu'ont les Français, quand ils voyagent, d'avoir leur savon avec eux, et qu'il est permis de considérer cet objet comme aussi personnel, par exemple, qu'une brosse à dents. Ce qui n'empêche pas Mark Twain de trouver fort superficielles les notes que M. Bourget a rapportées de son voyage en Amérique et publiées dans son volume *Outre-Mer*.

Cette sévérité n'aurait d'excuse que si l'écrivain humoristique était lui-même sans reproche, et sa documentation impeccable. On peut en douter. « M. Bourget, dit-il, aurait dû, avant de venir aux Etats-Unis, lire un plus grand nombre de nos romans. C'est la meilleure manière de se renseigner. Quand je fus décidé à venir à Paris, je commençai par lire *la Terre*, d'Emile Zola. »

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les mérites et la valeur

d'information des ouvrages de Zola, en particulier de *la Terre*. On aurait pu faire remarquer timidement à Mark Twain, que *la Terre* n'est peut-être pas le roman le plus parfait de Zola, et qu'au surplus l'œuvre tout entière de cet écrivain, si elle est représentative de l'esprit et des mœurs françaises, l'est à un point de vue très particulier et très spécial. Il est permis d'appréhender que Mark Twain n'ait obéi à cette suggestion bizarre de beaucoup d'Anglais ou d'Américains qui jugent la littérature française uniquement d'après les sottises pornographiques, imprimées d'ailleurs en Belgique ou en Hollande, à l'usage exclusif des Anglais ou des Américains. Il ne pouvait pas ignorer, d'autre part, que Zola était un grand romancier, à que ceux-là même qui ne l'aiment pas reconnaissent un puissant talent, en faisant certaines réserves sur son parti-pris de vision spéciale. Mais peu importe. Un ouvrage où se trouvent des expressions grossières et des descriptions d'un réalisme outrancier, c'est tout le roman français. Si on a la chance que cet ouvrage soit signé d'un grand nom littéraire, on est sûr d'avoir le type représentatif, la synthèse de notre littérature. Ne soyons pas trop sévères. Nous avons peut-être des idées de raccourci aussi absolu à propos de certaines littératures étrangères. Mais il est peu probable qu'avec notre bon sens naturel nous portions jamais des jugements aussi rigoureux, et aussi prétentieux : « Qu'est-ce que la France peut nous enseigner ? s'écrie Mark Twain. La morale ? Nous n'avons pas besoin de voler les pauvres pour nous enrichir. » — Passons sur cette absurdité spirituelle. Il est probable qu'au point de vue moral nous n'avons rien à apprendre des Américains. Mais nous avons tout, ou presque tout à leur enseigner en ce qui concerne le sens littéraire, le sens artistique, la compréhension délicate de la vie. Nous pouvons leur enseigner ce que c'est qu'un tableau, une statue, ce que c'est que la poésie ou la musique, s'ils veulent bien, ce qui n'est pas sûr, écouter, et s'ils peuvent ensuite comprendre et réaliser. Ce n'est pas se montrer injuste envers un peuple jeune, actif, dont on admire les réelles qualités, que de dire que la culture artistique ne s'improvise pas et demande l'effort du temps. Il y a quelques années, une troupe de musiciens célèbres, venue de New-York, donna quelques concerts à Paris. L'auteur de ces lignes se rappelle avec quel enthou-

siasme religieux les vieilles dames de la colonie lui annoncèrent cet événement.

C'était toute la musique, tout l'art national, qui venait vers ces exilées, chassées de la douce patrie par la nécessité cruelle de venir commander de nouveaux chapeaux. Et les éloges furent si dithyrambiques qu'on alla écouter les musiciens. La critique dut être unanime à reconnaître que nulle part en Europe on n'avait vu jusqu'alors d'instruments en cuivre plus volumineux (il n'y avait que des cuivres et des grosses caisses) et tous les Parisiens, même ceux qui n'étaient pas venus au théâtre, et qui dormaient paisiblement au fond des paisibles banlieues, réveillés en sursaut, durent avouer, si l'on veut bien excuser ce terme d'argot, que la musique américaine était un peu là. Non. Chaque peuple a ses qualités, qui correspondent à son âge. Et les Américains sont encore de grands enfants, ce dont ils ne doivent pas se plaindre. Quel artiste, si délicat et si raffiné soit-il, se plaindrait de revenir à cet âge où le bruit incohérent de son tambour ou de sa trompette de bébé avait pour ses oreilles un son délicieux ?

Et c'est la caractéristique de l'âme des Américains, cette fraîcheur d'impression, cette ingénuité, cette indulgence en ce qui concerne toutes les choses de l'esprit. Au sortir de leurs préoccupations d'affaires, la moindre plaisanterie les fait rire aux éclats enfantinement. Plus elle est simple et outrée, plus elle les ravit. Ils ne sont pas plus difficiles sur le choix de leurs amusements, de leurs plaisanteries en action. Les journaux nous rabattent incessamment les oreilles d'histoires réelles ou fausses, mais dont quelques-unes doivent être vraies, et qui nous étonnent par leur candeur et leur manque d'originalité. Quel plaisir peut-on éprouver à donner un dîner de chiens, ou à célébrer un mariage à bicyclette ou sur une cheminée d'usine ? Le même sans doute qu'à écouter la musique dont nous parlions tout à l'heure. Et l'on n'est pas sûr que les histoires les plus simples et les plus naïves de Mark Twain ne soient pas celles que ses lecteurs de l'autre côté de l'Atlantique apprécient le plus. Les journaux ont raconté la mystification célèbre dont lui-même fut un jour victime. Un de ses admirateurs lui écrivit pour lui annoncer l'envoi d'un éléphant dont il prétendait lui faire cadeau. Grand émoi de Mark Twain qui, n'osant refuser, dispose tout pour la réception du pachyderme,

fait démolir des murailles, achète de multiples bottes de foin. L'animal arrive. C'est un éléphant de grandeur naturelle, mais en carton-pâte. L'histoire n'est intéressante que parce qu'elle est, précisément, symbolique. C'est bien la plaisanterie américaine, ingénue, énorme.

Dans tout cela, aucune trace d'imagination ni de fantaisie créatrice. Mark Twain est un Américain. Son esprit est aussi peu romanesque que possible. La théorie de l'art pour l'art lui est complètement inconnue. Ses concitoyens et lui sont pareils à l'Antée mythologique, et ne retrouvent leur force que lorsqu'ils sont en contact avec les réalités. Ils sont inventifs, mais seulement dans le domaine pratique. La vie actuelle suffit à épuiser leur faculté de curiosité et d'enthousiasme. Mark Twain est vraiment représentatif de sa race et de son temps. Il a vécu dans cette Amérique du siècle dernier qui présente un exemple unique au monde et, dans les âges historiques, d'activité dévorante et de développement prodigieux. Il a vu des villes passer de quelques centaines d'habitants à plusieurs centaines de mille. Il a assisté à l'évolution économique et sociale la plus rapide et la plus grandiose qui fut jamais. Lui-même a suivi le mouvement et peut être donné comme le type de cette extraordinaire évolution. A treize ans, on le trouve apprenti chez un imprimeur. A vingt ans, il est pilote sur un steamer du Mississipi. Il n'y reste pas longtemps. Son besoin d'activité lui fait chercher de nouveaux horizons. C'est le moment où l'on vient de découvrir des gisements d'or en Californie. L'adolescent se décide à aller tenter la fortune, et, poussé par sa vocation naissante, c'est en plein pays minier qu'il va faire ses débuts comme journaliste. De ces premières années nous ne trouvons dans ses ouvrages que des impressions fugitives. Le souvenir le plus intéressant est sans doute celui qui se rapporte à la circonstance qui lui fit adopter son pseudonyme de Mark Twain. Le jeune Samuel Clemens entendit un jour le capitaine du steamer donner en brasses, comme d'habitude, le relevé de la profondeur. « Mark Twain. » — « Marquez deux. » La sonorité de ce cri le frappa, et il lui parut que c'était là une indication précieuse de pseudonyme. Comme toutes les histoires authentiques, il est possible que celle-là soit une invention ingénieuse. Mais peu importe. Des souvenirs plus importants au point de vue littéraire se rattachent au séjour que Mark Twain fit

dans les pays miniers. C'est une des caractéristiques de la vie américaine à ses débuts que ce besoin d'information qui se manifestait par la création d'un journal dans les centres les plus modestes et les plus rapides agglomérations. Que pouvait être l'existence d'un rédacteur dans ces villes qui n'étaient encore que des camps d'exploitation, où les soucis intellectuels se bornaient à l'indispensable? Un M. Hingston, qui rendit visite à Mark Twain en 1863, nous donne des détails intéressants. Avec des fatigues inouïes, après un interminable voyage en diligence à travers les neiges de la Sierra Nevada, il arriva à Virginia City, sur les pentes du mont Davidson, et s'informa du domicile de Samuel Clemens, plus connu sous le pseudonyme de Mark Twain. On lui indiqua les bureaux du journal : « l'Entreprise territoriale ». C'était une feuille quotidienne de grandes dimensions et bien informée, qui avait commencé à paraître au moment même où disparaissaient, chassées par la ville naissante, les tentes indiennes. Au rez-de-chaussée, M. Hingston vit un salon, meublé d'un piano, et où l'on buvait.

Derrière le salon, deux presses d'imprimerie, à vapeur. Au premier étage, les bureaux des courtiers d'actions minières, et un entrepôt d'eau-de-vie. Au second étage, des hommes de loi. Au troisième, les bureaux de rédaction et d'administration du journal. Des fenêtres de ces bureaux, on découvrait le désert, où les Indiens campaient encore à dix milles de là. Quant à la ville, elle était peuplée de mineurs, d'aventuriers, de brocanteurs juifs, de joueurs, de marchands de toutes sortes. Un rédacteur de journal dans un milieu semblable devait être lui-même un homme alerte et hardi, sans rien de bureaucratique et de pédant. Il fallait évidemment qu'il fît preuve de qualités physiques autant que morales, et on pouvait lui pardonner de n'être pas toujours également compétent sur tous les sujets qui s'offraient à son activité variée. C'est sans doute à cette époque, et dans des circonstances analogues, que Mark Twain devint directeur du journal d'agriculture dont nous trouvons l'histoire contée dans une de ses plus délicieuses fantaisies. Nous ne devons pas nous étonner que « l'Infortuné fiancé d'Aurélie » ait été scalpé par les Indiens. Et c'est sûrement quelque chercheur d'or, sorte de commis-voyageur aventureux et jovial, qui narra à notre hu-

moriste les exploits de « la Grenouille sauteuse » dont il devait tirer un si bon parti. Rien de ce qu'on lui raconte ou de ce qu'il voit n'échappe à son œil observateur ou à son oreille toujours attentive. Il semble qu'il soit à l'affût de ce qui pourra exercer sa verve et provoquer sa fantaisie pittoresque. Au sortir des pays miniers, il continue son métier de journaliste dans plusieurs villes, plus importantes, des Etats-Unis. A la recherche de sujets nouveaux, il part, quelques années plus tard, pour les îles Hawaï, inaugurant la série de ses voyages à l'étranger. Il a visité l'Australie, les Indes, l'Afrique du Sud, sans parler des pays européens, d'où il a rapporté les observations étranges et fausses dont on a parlé tout à l'heure. De ses voyages en Europe il a tiré deux volumes : *The Innocents abroad* et *The new pilgrim's progress*, où, à côté de choses charmantes, se trouvent ces bizarreries incompréhensives. Mais c'est la marque d'un tempérament, et l'influence d'un milieu. La Bruyère, avant Mark Twain, méprisait comme barbare l'architecture gothique, avec moins d'excuse que ce dernier. Il ne faut point s'étonner. Il faut comprendre. L'humoriste américain devait se montrer sensible aux beautés naturelles de l'Europe, admirer également les chemins de fer, les entrepôts, l'appareil commercial. Devant les chefs-d'œuvre artistiques de la Grèce ou de l'Italie, il était tout naturel qu'il se montrât simplement absurde. Au contraire, toutes les fois que la netteté de l'observation, chez lui, n'est pas obscurcie par quelque idée préconçue ou par quelque patriotique vanité, ses jugements et ses souvenirs sont d'une vivacité instructive et amusante. S'il avait compris l'âme de la vieille Europe grecque et latine, il ne serait pas si profondément et exclusivement Américain, et ne nous aurait pas tracé la peinture si réelle, avec son grossissement humoristique, de la société de son temps. Ceux qui lui reprochent son exclusivisme sont pareils aux moralistes qui se lamentent sur l'intempérance d'Alfred de Musset.

Mais dès que l'observation de Mark Twain est libre de toute préoccupation, elle devient d'une justesse et d'une vivacité remarquables. Ses récits de voyage abondent en détails pittoresques et en réflexions marquées au coin du bon sens. Il nous a laissé des considérations fort exactes sur les diverses colonies anglaises qu'il a visitées, considérations qui sont au-

tant d'un philosophe que d'un humoriste. N'y a-t-il pas plus de vérité que de fantaisie, dans la constatation qu'il fait, à propos des colonies anglaises, de l'absence régulière du gouverneur :

— « Je demandai à être reçu par le gouverneur. Mais il était en Angleterre. Il y est toujours. Dès qu'un gouverneur est nommé, il quitte Londres, arrive dans sa colonie, et donne un grand bal d'inauguration. Puis il reprend le bateau, et repart pour l'Angleterre, et on ne le revoit jamais. »

Dans la traduction française, ces lignes n'ont-elles pas une particulière saveur? Cette façon de s'exprimer, simplement, par petites phrases qui ne sont qu'une série de constatations, c'est tout le style de Mark Twain. Ceux qui le regardent comme un écrivain compliqué, peu naturel, cherchant péniblement l'esprit, se sont bien trompés. Il n'y a personne qui soit moins littéraire que lui, dans le mauvais sens du mot. Il n'avait pas eu d'ailleurs l'occasion de faire de longues études. Jeté de bonne heure dans la vie, c'est la vie qui fut son maître. Sa sensibilité toujours en éveil s'exprima spontanément en formules précises et pittoresques. Son style est un amusement auquel lui-même s'abandonne. Parfois ce n'est qu'un jeu pour le jeu. Il en résulte ces absurdités voulues qui nous ahurissent délicieusement, l'histoire des frères jumeaux, par exemple. D'autres fois, une légère déformation, un mot simplement pris pour un autre nous ouvrent des horizons imprévus : « Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez aussi bien faire après-demain, » dit-il gravement, en croyant citer Franklin. Mais, la plupart du temps, ces trouvailles d'expression évoquent une pensée vigoureuse, même quand elle est bouffonne, et elle ne l'est pas toujours.

— « L'homme, dit-il quelque part, est le seul animal qui rougisse, — et qui en ait l'occasion. »

Et encore :

— « Le bruit ne prouve rien. Une poule qui vient de pondre son œuf crie aussi fort que si elle venait d'accoucher d'un astéroïde. »

M. Matthew Arnold, au sortir d'une conversation avec Mark Twain, se demandait si cet humoriste avait jamais été sérieux. Il serait permis de se demander si, sous sa forme plaisante,

Mark Twain n'est pas plus sérieux et plus profond que M. Matthew Arnold.

Le grand mérite de cet humour, quelle que soit sa portée, c'est qu'il est aisément compréhensible. Mark Twain est Américain avant tout, et beaucoup de ses fantaisies n'ont toute leur saveur que pour les gens de son pays. Mais la plupart peuvent plaire, transportées en d'autres langues et présentées à d'autres publics, alors que les plaisanteries d'Arthemus Ward, par exemple, sont tout à fait intraduisibles. La sensibilité de Mark Twain, railleuse et puissante, peut être perçue par l'âme universelle. Malgré la méfiance instinctive à l'égard d'anciens colons affranchis, les Anglais ont adopté ce représentant lointain de l'humour anglo-saxon, modifié et transformé, gardant cependant une parenté avec l'esprit de la vieille race. M. Archibald Marshall fait une comparaison intéressante entre Mark Twain et Dickens. « Par certains côtés, Mark Twain se rapproche de Dickens ; par d'autres, il s'en éloigne beaucoup. Dickens attaquait la sottise avec un enthousiasme chaleureux. Mark Twain est tellement maître de lui-même qu'il n'est jamais plus paisible et plus tranquillement mordant que lorsqu'il s'attaque à quelque phénomène de cruauté ou d'hypocrisie. Tous deux sont d'une exquise sensibilité : mais cette sensibilité, chez l'un, tombe dans la sensiblerie ; tandis que Mark Twain, dont le cœur pourtant était aussi tendre qu'un cœur de femme, n'a jamais écrit une ligne sentimentale. Dickens, dans ses moments d'expansion, était le plus joyeux compagnon. Mark Twain se montrait invariablement sérieux et même mélancolique. »

L'humoriste américain avait d'ailleurs des raisons extérieures de n'être pas toujours gai. Ses débuts dans la vie avaient été difficiles. Des deuils de famille l'avaient attristé profondément. Aventuré dans des affaires commerciales, il avait, à l'âge de soixante ans, perdu toute sa fortune, et s'était même trouvé en face de dettes considérables, qu'il paya jusqu'au dernier sou, grâce à un travail acharné, à un âge où l'homme commence à avoir le droit de se reposer. Mais ces raisons extérieures ne sont pas vraiment probantes. Les duretés de la vie n'ont qu'une influence très relative sur le caractère. Avant Mark Twain, d'autres écrivains, ayant voulu faire du commerce, se sont trouvés aux prises avec les difficultés. On peut citer Wal-

ter Scott, Balzac, et beaucoup d'autres. Les deuils de famille ne sont pas, non plus, une exception. La vérité est que cet humoriste, qui amusa plusieurs générations, et dont le nom survivra parmi les maîtres du rire, n'était fort probablement pas gai de tempérament. Humoriste ou non, celui qui veut laisser une vision profonde et vraie des scènes auxquelles il s'est trouvé mêlé doit être un observateur, et l'observation sincère fournit plus de sujets d'être triste que d'être gai. On ne peut être un artiste que dans la mesure de sa sensibilité ; que cette sensibilité se manifeste d'une façon ou d'une autre, peu importe. Il faut qu'elle existe. Les uns s'apitoient sur la vie. Les autres la prennent en raillerie émue. Ce ne sont pas toujours les derniers qui sont les moins attendris et qui ont jeté sur les choses le regard le moins pénétrant.

Ceux qui paraissent les plus gais et qui font rire les autres ne sont pas nécessairement joyeux. Il est infiniment probable qu'il est nécessaire qu'ils ne le soient pas. On se rappelle l'histoire, qui a la valeur d'un exemple, du fameux acteur Dominique, dont, au dix-septième siècle, les bouffonneries et les lazzis déridèrent les plus hypocondriaques. Un jour, un malade se présente chez un médecin, qui reconnaît chez lui les marques de la plus noire mélancolie. « Vous n'avez plus qu'une ressource, dit le docteur. Il faut à tout prix vous égayer. Allez donc voir jouer Dominique. » — « Hélas! docteur, répond-il, c'est moi qui suis Dominique. »

Il ne faut rien exagérer, et l'on aurait tort d'affirmer, comme une vérité absolue, que les humoristes sont nécessairement des gens lugubres. Mark Twain, par l'exemple de sa vie, nous a donné la meilleure leçon de beau courage alerte et d'énergie. Il est impossible que lui-même ne se soit pas amusé aux histoires délicieuses qu'il nous a contées avec humour, et avec une exquise conviction. Mais peut-être sous le masque folâtre, la vraie figure était différente. Chaque homme a deux hommes en soi. Le rire n'est souvent qu'une apparence. Quel philosophe mélancolique a dit quelque part :

— « Comment rire, et être joyeux, sur cette terre semée de tombeaux? Nous rions de temps en temps, furtivement, comme des enfants à l'église, pendant l'office, avec la crainte d'être surpris. »

Mais à l'expression pittoresque, on a déjà reconnu que cette phrase était de Mark Twain.

Et pour terminer par une autre citation, qui montre bien quelle est au fond la vision de l'existence aux yeux d'un véritable humoriste, d'un auteur gai, comme on dit avec un admirable à-propos, voici une réflexion qui résume toutes les folâtreries :

— « Quiconque a vécu assez longtemps pour savoir ce qu'est la vie se rend compte de la reconnaissance que nous devons à notre premier père Adam. C'est lui qui a introduit la mort dans le monde. »

Ce ne serait pas un paradoxe de prétendre qu'il ne faut pas fréquenter les humoristes, les vrais, de trop près, si l'on veut conserver quelques illusions. Ce sont, au fond, des sentimentaux timides, qui cachent leur désolation sous des allures folâtres dont nous ne sommes point dupes. Après s'être amusé, prudemment, de leurs clowneries charmantes, la vérité consiste à savoir ce qu'il en est en réalité, et à constater que Mark Twain, le prince des humoristes, est mort d'une maladie de cœur.

GABRIEL DE LAUTREC.

LA MORALE
ET L'ENSEIGNEMENT DE LA MORALE

—

C'est un fait que désormais l'enseignement officiel de la morale ne se fonde plus sur un impératif strictement théologique. Ce fait n'est pas aussi récent qu'on le pourrait croire. Il ne s'est pas manifesté à l'époque encore contemporaine où, selon le cri d'alarme des traditionalistes, Dieu a été chassé de l'école. Non, dès longtemps, et par quelque pressentiment secret d'une faillite possible de l'idée divine, l'enseignement officiel, même profondément imbu de la croyance à l'utilité du principe théologique, s'est appliqué à découvrir pour la morale une raison d'être autonome, une justification propre et qui ne fût pas solidaire des arguments par lesquels on démontre l'existence de Dieu. La philosophie spiritualiste proprement dite s'est employée à produire cette justification et même aussi cette théologie rationaliste d'origine protestante, mais dont l'esprit a depuis longtemps pénétré les doctrines orthodoxes et qui limite le jeu du pouvoir divin par l'absolu des idées morales, idées de bien, de justice, de perfection, qui n'atteint Dieu qu'à travers la Raison. De toutes ces doctrines morales, la plus typique fut toutefois sans contredit le criticisme kantien de la raison pratique qui, de la façon la plus catégorique, à la méthode selon laquelle, à l'origine de toutes les sociétés, la morale est déduite de l'ordre divin, substitua une méthode absolument inverse. Découvrant le centre de la vie morale dans l'idée même du devoir, le criticisme de la Raison pratique fit postuler, comme on sait, par cette idée une fois intronisée, ainsi qu'une dépendance nécessaire et comme une émanation d'elle-même, le Dieu ancien dissimulé tout d'abord comme un personnage compromettant tandis que se développaient les prémisses de l'argumentation.

Ces diverses tentatives toutefois n'ont bénéficié que d'un crédit passager. Elles ne persuadent plus les intelligences que lorsque les volontés gagnées par avance suscitent l'aveuglement

nécessaire pour masquer les défaillances logiques de la preuve. Aussi, en l'absence de base solide et indiscutable sur laquelle fonder la morale, le désarroi ne laisse-t-il pas que d'être grand parmi tous ceux qui sont chargés d'enseigner cependant la morale et de justifier théoriquement sa valeur. C'est pourquoi, sans doute, ces dernières années ont été marquées par une aussi rare fécondité en tentatives ayant pour but de systématiser le phénomène moral et c'est pourquoi la plupart de ces tentatives, pour ne pas dire toutes, sont dues à des universitaires que leurs fonctions mettent aux prises avec le problème ardu de l'enseignement moral.

Un problème, c'en est un certes, et ce n'est pas sans raison que M. Parodi a pu intituler son récent ouvrage, *le Problème moral et la pensée contemporaine* (1). Cet ouvrage est à double fin : il est un exposé de quelques-unes des doctrines qui ont eu précisément pour objet de résoudre la question en fondant la morale sur un principe où elle pût s'affermir et c'est ainsi que M. Parodi traite de la morale biologique à propos des *Etudes sur la nature humaine du docteur Metchnikoff,* de la morale sociologique à propos de l'œuvre de M. Durkheim, de la morale à tendances rationalistes à propos de l'ouvrage de M. Belot : *En quête d'une morale positive*, c'est ainsi enfin que, commentant le dernier ouvrage de M. Fouillée, *la Morale des Idées forces*, il met en lumière l'effort de ce philosophe en vue de concilier les postulats de la morale traditionnelle à laquelle il demeure attaché avec les conditions du raisonnement scientifique. Mais l'ouvrage de M. Parodi comporte, a-t-on dit, un autre objet : il n'est pas seulement cette suite d'analyses critiques ; l'auteur y a pris aussi position dans le débat, et ses vues personnelles, qui s'expriment plus directement dans le dernier chapitre, *les Données du problème moral*, ne laissent pas que de se manifester également à l'occasion de chacun des systèmes qu'il expose.

L'ouvrage de M. Parodi présente cet intérêt qu'il fait saisir sur le vif de quatre tentatives récentes, y compris la sienne, la grande habileté dialectique et l'incontestable ingéniosité que savent mettre en œuvre nos philosophes moralistes au cours de leurs essais de construction, en même temps que l'écueil auquel est condamné à se briser leur effort en raison de la

(1) Alcan.

tâche contradictoire qui leur est imposée, l'enseignement de ce « velle » qui est toute la morale et qui ne s'enseigne pas, qui « non discitur ». Il ne s'agit pour eux de rien moins que de donner pour objectif ce qui est subjectif, que de classer sous la catégorie logique un ordre de faits qui échappe par essence à cette catégorie, qui relève, ainsi que je me suis appliqué à le démontrer, de la catégorie du conflit. Ce qu'il n'est pas non plus sans intérêt de constater aussi, au cours de cette revue, c'est l'abandon progressif par les défenseurs de la morale théorique de toutes les situations occupées antérieurement par ceux qui avaient assumé la même tâche. Que l'on compare les systèmes de morale d'il y a cinquante ans, ceux qu'inspirait le spiritualisme traditionnel ou ceux qu'inspirait le criticisme kantien avec les conceptions de MM. Belot, Durkheim, Fouillée ou Parodi, et l'on constatera que l'écart est, entre ceux-ci et ceux-là, considérable et que bien des positions reconnues pour intenables ont été abandonnées. Pourtant tous concluent, si l'on excepte M. Fouillée, dont la doctrine se ramène, en fin de compte, à l'expression d'un vœu, et s'avère, dans ces limites, entièrement légitime, à un rationalisme objectif qui permettrait en effet de fonder un enseignement s'il n'était en contradiction avec certaines propositions dont la plupart de ces philosophes accordent l'exactitude.

M. Belot fait à juste titre de la finalité un caractère essentiel de l'acte moral, et il reconnaît d'autre part que la notion d'une science des fins n'a pas de sens en sorte que le devoir ultime de l'homme ne pourra être que son vouloir le plus fondamental. Si l'on demandait à M. Belot : la raison a-t-elle une valeur ontologique, est-elle créatrice de buts et de fins ? sa réponse serait à n'en pas douter négative et M. Parodi, vraisemblablement, s'associerait à cette dénégation. L'un et l'autre se refuseraient, j'imagine, à tenir la raison, dans son rapport avec les mœurs, pour autre chose que la somme des moyens propres à faire atteindre une fin donnée par ailleurs. Il semble donc qu'il faudrait demander à toute autre faculté qu'à la raison le soin de fournir la matière même de la morale qui implique en son essence finalité.

C'est pourtant la raison que l'on voit apparaître, d'une façon inattendue, dans les conclusions de M. Belot ou dans celles de M. Parodi comme l'une des conditions de l'acte de moralité

et il apparaît bien que la raison n'a plus ici le sens d'une pure technique, ce sens précis qu'il faut bien lui attribuer quand on la définit isolément pour elle-même et sans souci de son rapport avec les mœurs, à moins d'en faire le substitut du Θεος, à moins de lui attribuer une valeur ontologique, ce que l'on n'ose plus faire. Le rationnel pourtant ne peut être invoqué utilement et comme facteur caractéristique du fait moral qu'avec cette signification de substitut théologique, car ce n'est pas définir un fait, le distinguer de tous les autres que de faire valoir le caractère qu'il a en commun avec tous les autres : or, toutes les fois qu'une fin est donnée, toutes les fois qu'un but est proposé à l'action, il est bien évident qu'il faut se servir de la raison pour réaliser cette fin, pour atteindre ce but, il est bien évident qu'il faut mettre en œuvre un ensemble de moyens approuvés par la raison et il en est également ainsi soit qu'il s'agisse d'accomplir un acte moral, soit qu'il s'agisse de construire une maison, de tailler le patron d'une robe ou d'un habit ou de faire une barbe. Nos coiffeurs n'exécutent-ils pas maintenant des coupes de barbes qu'ils proclament rationnelles? Cela fait sourire, mais le même sourire n'est-il pas permis s'il est question d'une morale rationnelle? Définir l'acte moral par son caractère rationnel, c'est ne rien dire du tout si l'on n'attribue pas à la raison une vertu théologique et créatrice.

Il reste qu'il faut s'en tenir, pour apprécier la quiddité de l'acte moral, aux autres caractères par lesquels MM. Belot et Parodi complètent leur identification. Selon M. Belot, c'est la société qui fournit à la moralité la considération de finalité en vue de laquelle elle s'organise. La vie sociale, dit-il, est la condition commune de toute activité humaine, de toute activité individuelle. « La société devient ainsi fin suprême parce qu'elle est moyen universel et elle nous fournit par là un équivalent pratique du Bien en soi des morales métaphysiques. » En effet, mais il pourra sembler que cet équivalent soit précisément un équivalent, c'est-à-dire qu'il ne soit pas plus solide que ce qu'il remplace. La solution de M. Belot peut être séduisante par son élégance. Elle est en réalité beaucoup trop générale et soulève par là la même objection que soulevait la définition de la moralité par son caractère rationnel. Un moyen, quelque général soit-il, et précisément parce qu'il est général,

ne devient pas une fin. Oui, l'individu est inséparable de la société, mais cette relation assigne à la société la fonction d'un milieu et non d'une fin, elle exprime d'ailleurs beaucoup plus encore la dépendance de la société par rapport à l'individu que celle de l'individu à l'égard de la société. « Dès qu'il veut quelque chose, formule M. Belot, l'individu veut la société. » Mais précisément parce que, quoi qu'il veuille, il veut toujours, il aboutit toujours à vouloir la société, précisément à cause de cela, la société ne peut fixer à sa volonté aucune fin. C'est, au contraire, la volonté de l'individu qui tend à fixer à la société sa fin. Et, en effet, l'individu ne veut pas seulement la société, mais il veut une certaine société, façonnée d'après la forme subjective de son désir, si élevé, si préoccupé de l'universel que soit ce désir, car pas plus dans l'action que dans la connaissance, ainsi que M. Parodi en tombe d'accord, nous ne pouvons « sauter hors de notre ombre, hors de nos appétits, de nos désirs, de nos aspirations ». C'est en voulant une certaine société que l'individu, par les interférences innombrables de son désir avec les désirs de tous les autres, et avec les circonstances du milieu, réalise la société. La société *in abstracto* est si peu une fin, pour lui, que l'idéal social ne coïncide jamais avec celui que son désir eût voulu réaliser et que la moralité consiste précisément à opposer à la société de fait, la société voulue par le désir. C'est donc ce désir seul, ce désir fondé sur le parti pris, sur un irrationnel, sur une spontanéité en dernier ressort physiologique, c'est ce désir subjectif qui engendre la finalité en fonction de laquelle l'acte moral reçoit une signification. Lui seul fait naître, au lieu d'une contrainte imposée du dehors, la véritable obligation morale. La morale sociale est quelque chose d'autre que la morale pure — j'aurai là-dessus, j'imagine, l'assentiment de M. Parodi. Quant à l'autorité de la morale sociale, à sa légitimité, à la part de respectabilité qu'elle implique, elles viennent de ce qu'elle est un compromis entre les morales infiniment diverses qui s'expriment dans la subjectivité des désirs individuels. C'est dans le cœur, dans l'assentiment des individus qu'elle rencontre la réalité concrète sur laquelle elle s'affermit et touche un sol résistant.

Abstraction faite de la rationalité, dont je crois avoir fait justice, M. Parodi fait tenir la moralité dans un instinct, dans

un instinct qui vient en contact avec tous les autres instincts, soit pour les combattre, soit pour s'en faire des alliés, dans un instinct qu'il nomme encore rationnel, parce que c'est là actuellement en quelque sorte une clause de style, mais auquel il assigne une personnalité moins falote en l'identifiant avec un désir d'organisation, avec un besoin de coordination qui est à vrai dire une forme de cet intérêt pris à l'universel donné par M. Fouillée comme le principe de la moralité. Identifiée avec l'intérêt pris à l'universel que je suis tenté de nommer l'instinct synthétique, la morale prend du moins une signification sur laquelle on peut s'entendre. Elle devient quelque chose de saisissable. Le souci des destins de l'univers intervenant dans le débat et dans la résolution qui précèdent et déterminent l'action constitue, semble-t-il, un trait assez caractéristique pour que l'on puisse fonder sur sa considération une catégorie spéciale de l'activité. Rien n'empêche que l'on n'y fasse tenir, avec la culture et le raffinement de la sensibilité qu'il suppose, avec le besoin intense d'expansion du moi qu'il implique, l'instinct moral. Il faut le reconnaître d'ailleurs, un tel instinct exprime une des conditions d'existence de l'univers. Il y représente cette part d'ordre, de régularité, de répétition sans laquelle l'univers n'existerait pas comme fait saisissable pour l'esprit. Mais quand on a fait cette constatation, il n'en résulte pas qu'une telle conception du fait moral permette un enseignement de la morale. Cette constatation nous donne la morale pour ce qu'elle est, pour une catégorie de l'acte et sous sa forme la plus consciente, pour un conflit et une compétition entre des sensibilités soucieuses de façonner à leur image la face de l'univers et d'assurer sa pérennité. Une attitude de cette nature peut se propager peut-être par contagion. Elle ne fournit pas la base et le moyen d'un enseignement. Entre les diverses conceptions que peuvent se former les diverses sensibilités morales quant aux directions à imprimer à la vie il n'est pas de principe duquel déduire scientifiquement laquelle devra prévaloir, laquelle devra être enseignée. Avec la concession qu'il fait à la nature, à l'instinct, pour fonder la morale, M. Parodi, qu'il le veuille ou non, ouvre la porte à cette indépendance des mœurs qu'il déclare d'autre part se refuser à admettre. Il fonde la morale sur l'instinct, sur le physiologique. Que cet instinct soit un ins-

tinct d'ordre et d'organisation, un instinct impliquant un désir de synthèse, ce n'en est pas moins un instinct parmi d'autres, un produit aléatoire, fortuit, de cet immense processus, arbitraire en sa genèse, qu'est la vie. Visant le général, il n'existe cependant que comme instinct et comme passion individuels, il n'atteint l'universel qu'à travers des représentations strictement individuelles. Il n'est encore, sur une scène agrandie, que l'un des épisodes de la lutte entre instincts, il apporte sur cette scène, en même temps que le désir d'un accord universel, des éléments nouveaux de lutte et de compétition par la diversité des aspects sous lesquels les termes de cet accord et le but qu'il assignerait à l'existence peuvent, avec une égale légitimité, être imaginés ou conçus.

Ainsi s'il est possible de s'entendre sur ce qu'est la morale, il arrive précisément ceci que cette entente ne permet pas d'enseigner une morale de préférence à une autre.

L'embarras de l'école reste le même. Il trahit chez les professeurs une préoccupation très respectable. Imbu de l'idéal moderne, soucieux de donner un enseignement strictement scientifique, de n'être le truchement d'aucun préjugé, le porte-parole et le serviteur d'aucun arbitraire, de n'être pas, fût-ce au sens le plus noble, un instrument de règne, le professeur de philosophie chargé d'enseigner la morale se heurte à ce fait brutal que la morale n'est pas une science, qu'elle est un acte, une création en perpétuel devenir, en sorte qu'elle ne peut être déduite. Pris entre ses susceptibilités et le fait, le professeur de philosophie jusqu'ici a fait du bovarysme. Afin de ménager sa susceptibilité, afin de se concevoir tel qu'il lui plaisait de se concevoir, il lui a fallu s'insurger contre le fait, il lui a fallu le persuader que le fait est autre qu'il n'est, il lui a fallu démontrer que la morale est objet de déduction comme la mathématique; il lui a fallu inventer une causalité fausse. Ne pouvant préciser le déterminisme du phénomène moral, il lui compose un bovarysme, une généalogie fictive. C'est à ce souci que nous devons l'extraordinaire éclosion de systèmes de morale proposés depuis quelque vingt ans par les philosophes universitaires, systèmes où les meilleurs esprits parfois et les plus ingénieux se mettent à la torture pour masquer à leur propre vue par des chefs-d'œuvre de dialectique le plus incroyable des paradoxes.

Non la morale ne se déduit pas. Mais, comme l'a bien vu M. Lévy-Bruhl, il existe à tout moment un état de fait qui peut faire l'objet d'un constat, être enregistré en une science des mœurs. Comme l'a bien vu M. Durkheim, il existe à tout moment, dans toute civilisation, un état de mœurs prépondérant, d'origine irrationnelle, donné dans la coutume, dans le fait. et qui s'impose par la seule et suffisante autorité de la contrainte, de l'hypnotisme social. La croyance théologique comptait autrefois parmi les moyens de cette contrainte sociale. Elle en était un effet et s'en donnait pour une cause. L'état critique de l'esprit humain rend actuellement ce moyen inefficace et fait qu'il ne se formule plus. Or, l'erreur capitale des philosophes consiste à croire que la fiction théologique pourra être remplacée par le fait de raison. La raison, on le répète, est créatrice de moyens, c'est déjà trop dire, et non de fins. La prendre au sens ontologique, c'est formuler une fiction en réalité plus paradoxale que la fiction théologique et qui ne résiste pas plus que celle-ci à l'examen critique d'un esprit cultivé, non prévenu, non directement intéressé à croire. Ce qui est scientifique, ce qui peut permettre aux éducateurs d'enseigner la morale avec une bonne conscience, c'est de tenir la morale, comme le veut M. Durkheim, dans la partie la moins contestable de sa doctrine, pour un état de fait et de l'enseigner comme telle. Mais ce qu'il faut dire aussi bien haut, c'est qu'aucun autre enseignement, en fait, n'est possible en ce qui touche au contenu de la croyance morale. La société a pour organe l'Etat. L'Etat se trouve donc détenteur de la moralité sociale sous la forme où elle est prédominante comme c'est l'Etat aussi qui enseigne la morale, il ne peut enseigner une autre morale que celle qui est consacrée par la prépondérance de l'état de fait. Quand il invoque la religion ou la raison pour légitimer cet état de fait, la religion et la raison ne sont que des moyens, des ruses conscientes ou non dans l'esprit de ceux qui représentent la société ou l'Etat, afin de faire accepter ou d'imposer toujours le même état de fait. Or, l'honnêteté et l'esprit scientifiques consistent actuellement, il faudrait enfin s'en rendre compte, à supprimer ces artifices, ces petits moyens, d'une efficacité douteuse, mais qui compromettent certainement la morale en ce qu'elle a de légitime, et la ravalent en donnant à penser que sa véritable physionomie

doit être dissimulée. Que, se formulant dans le point d'honneur, dans la coutume et dans la loi, l'état de mœurs qui s'impose au sein de chaque groupe humain, à chaque génération, soit le legs de toutes les générations antérieures appartenant au même groupe, que ce legs représente une somme considérable d'expériences accumulées, l'effort d'un nombre prodigieux d'individus soucieux à travers l'infinie complexité des circonstances, des aventures et des événements de l'histoire d'établir entre eux les manières d'être les plus conformes à leurs intérêts et aux modes de leur sensibilité, que l'état de mœurs proposé comme règle de conduite à de jeunes hommes soit ce magnifique héritage, n'est-ce pas un titre à la méditation et au respect et tout cet admirable empirisme n'est-il pas supérieur aux mensonges de la Raison ?

Pourtant la valeur de cet empirisme dont les éducateurs et les moralistes sauront, j'imagine, présenter tous les titres, quand on aura compris qu'il tire de lui-même, de ce qu'il fut une chose éprouvée et vécue, toute sa légitimité, la valeur de cet empirisme ne devra pas faire oublier aux esprits positifs que nous voulons être qu'il ne constitue pas toute la morale. Elle ne devra pas nous faire méconnaître que la même force vivante, la même énergie et la même sensibilité individuelles qui ont inventé les mœurs du passé conservent le pouvoir d'ajouter à la somme de l'expérience morale ou de la réformer pour l'assouplir à ses besoins. Cette part léguée de la morale est toutefois la seule qui puisse faire l'objet d'un enseignement défini, et cette constatation suffit pour trancher la question pratique de l'enseignement de la morale.

S'il s'agit de définir la morale dans sa totalité,il faudra compléter M. Durkheim par M. Bayet et reconnaître que la morale devient et se fait à tout moment de l'histoire par le jeu des sensibilités individuelles qui comblent ses lacunes ou la modifient dans la mesure où elles ont le pouvoir d'imposer leurs rythmes divergents. Cela ne va point sans péril. L'infraction est une forme et un élément de la morale. Et ceci encore est une manière de formuler que la morale est une dépendance des mœurs et qu'elle relève, ainsi que je me suis appliqué à le faire voir, de la catégorie du conflit.

JULES DE GAULTIER.

BALZAC ET Mme DE GIRARDIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS (1)

I

Lamartine écrivait un jour à Mme de Girardin :

Voici Balzac qui me demande réponse sans me donner *d'adresse*. J'ai recours à vous, vous qui savez tout, même où se cache un homme de génie.

Il s'agit d'une loge pour l'applaudir. Je veux la prendre. J'aurai assez de fortune et d'amitié pour la remplir si vous y venez ce soir-là. J'aurai même assez de gloire s'il triomphe. J'aime Balzac. C'est le figaro du génie. Mais ne lui dites pas son nom.

Adieu ! J'arrive de la campagne, sans cela j'irais vous voir, mais, ô migraine, *tu es mon mal.*

Mille tendresses respectueuses.

LAMARTINE (2).

Dimanche soir.

Cette lettre n'est pas datée, mais je ne crois pas me tromper en disant qu'elle est du 13 mars 1842. A cette époque, Delphine était, en effet, une des rares personnes sachant où Balzac se cachait à cause de ses dettes. Lireux lui-même, qui dirigeait le théâtre de l'Odéon, ignorait sa retraite, et l'on a raconté qu'au moment de répéter sa pièce intitulée *les Ressources de Quinola*, qui devait passer le 19 mars 1842, Lireux, lui ayant demandé où lui adresser le bulletin de répétition, Balzac lui répondit :

— Avez-vous un garçon de théâtre intelligent, discret ?

— Parfaitement.

— Eh bien, voici ce que devra faire ce garçon. Muni de mon bulletin de répétition, il se rendra, chaque matin, aux Champs-Elysées.

— Aux Champs-Elysées? s'écria Lireux.

— Oui, vers l'Arc de l'Etoile, et au 20e arbre, à gauche, au-

(1) La plupart des documents de cet article m'ont été fournis obligeamment par Mme Léonce Detroyat, nièce de Mme de Girardin.
(2) Lettre inédite.

delà du rond-point ; il verra un homme qui fera semblant de chercher un merle dans les branches.

— Un merle ? dit Lireux.

— Un merle ou tout autre oiseau !... Alors, votre garçon s'approchera de cet homme et lui dira : « *Je l'ai.* » Cet homme lui répondra : « Puisque vous l'avez, qu'attendez-vous ? » — Sur cette réponse, votre garçon lui donnera le bulletin de répétition et s'en ira. »

Werdet, qui a mis cette histoire en circulation, aurait mieux fait de se taire (1).

La vérité, c'est que, de 1836 à 1840, Balzac qui, comme la souris, avait plusieurs trous pour ne pas être pris, se faisait adresser ses lettres à M. A. de Pril (nom de son domestique), rue des Batailles, 13, à Chaillot, ou encore à Mme veuve Durand, même rue, et qu'à partir de 1841 il habite tantôt au n° 47 de la rue des Martyrs et tantôt au n° 19 de la rue Basse, à Passy (2), sans parler des Jardies, sa fameuse maison de campagne, où l'architecte, qui n'était autre que lui-même, avait oublié l'escalier.

Lamartine avait rencontré pour la première fois Balzac à la table de Delphine, au mois de juin 1819. Il relevait d'une maladie pendant laquelle il n'avait « vécu » que des romans de *la Comédie humaine* (3), et c'est pour remercier Balzac du bien qu'il lui avait fait, qu'il avait prié Delphine de l'inviter à dîner avec lui (4). Mais il y avait longtemps déjà que le grand romancier connaissait Emile de Girardin. D'après une lettre écrite par celui-ci à Armand Baschet, le 22 décembre 1851, c'est en 1829 que Levavasseur, qui venait de publier *la Physiologie du mariage*, lui présenta Balzac. Quelque temps après, l'auteur de ce livre lui apportait un article intitulé *El Verdugo*,

(1) Werdet, *Portrait intime de Balzac*, in-12, 1859.

(2) Le 1er juin 1841, Balzac priait Victor Hugo de lui envoyer les 2 billets qu'il lui avait demandés (probablement pour l'Académie) au n° 47 de la rue des Martyrs. Et quelques jours après Victor Hugo, qui avait sans doute égaré sa lettre, lui répondait : « Si j'avais su où vous écrire, je vous aurais épargné hier un dérangement. »

(3) Cf. à ce sujet *la Genèse d'un roman de Balzac*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, p. 162.

(4) Nous avons la lettre par laquelle Mme de Girardin invitait Balzac à ce dîner : « M. de Lamartine, lui écrivait-elle, doit dîner chez moi dimanche, il veut absolument dîner avec vous. Rien ne lui ferait plus de plaisir. Venez donc et soyez aimable. Il a mal à la jambe, vous avez mal au pied, nous vous soignerons tous deux, nous vous donnerons des coussins, des tabourets. Venez, venez ! Mille affectueux souvenirs. »

qui parut dans *la Mode*, où collaboraient Delphine et sa mère (1).

Emile de Girardin avait alors pour associé Lautour-Mezeray, fils d'un notaire d'Argentan dont il avait fait la connaissance en Normandie, et avec qui il avait fondé *le Voleur*. C'était un jeune homme de vingt-trois ans (2), d'apparence frêle. « Son visage avait des traits fins, son regard était vague, une sorte de pâleur qui n'avait rien de maladif lui donnait de la distinction, mais sa parole nette et son accent ferme annonçaient une énergie de volonté précoce et de la soudaineté dans ses résolutions (3). »

Les cabinets de rédaction des journaux, grands ou petits, ont cela de bon qu'on y retrouve souvent d'anciens amis qu'on avait perdus de vue. A peine Balzac était-il entré à *la Mode* qu'il renoua connaissance avec Hippolyte Auger, dont il avait imprimé, en 1878, *le Gymnase*, organe éphémère des Saint-Simoniens nuance Buchez, et avec Ernest Sain, un de ses camarades du collège de Vendôme, Tourangeau comme lui, qui se faisait appelé Bois-le-Comte, depuis, disait Balzac, qu'il avait cessé d'être sain (4).

Auger raconte en ses *Mémoires* que Balzac, après avoir jeté son brevet d'imprimeur aux orties, s'était réfugié, rue Cassini, dans une maison dont le jardin avait une petite porte sur la place de l'Observatoire.

Cette habitation, dit-il, protégeait une intimité mystérieuse avec une belle dame que j'aperçus un jour et qui me sembla sèche et laide, motif bien certain du mystère ; et pour y avoir les illusions du luxe et de l'élégance, attelage ordinaire de sa pensée, il s'était fait l'artisan des choses. Henri de Latouche (5) et moi l'aidâmes à tendre un salon

(1) C'est même Sophie Gay qui avait obtenu pour *la Mode* le patronage de la duchesse du Berry.

(2) Il était né à Paris le 22 juin 1806 et avait été inscrit à l'état civil sous le nom d'Emile Delamotte et comme étant né de parents inconnus. Il était, comme on sait, fils adultérin du comte Alexandre de Girardin, dont il prit le nom en 1828, et de Mme Dupuy, femme d'un conseiller à la Cour impériale de Paris.

(3) André-Olivier-Ernest Sain de Bois-le-Comte, né à Tours le 20 juin 1799, mourut en 1862 ; d'abord garde du corps, il donna sa démission en 1830, reprit du service quelque temps après et démissionna de nouveau pour collaborer à l'*Histoire parlementaire de la Révolution* par Buchez et Roux. Lamartine le prit comme chef de cabinet en 1848 et l'envoya comme ministre de France à Naples. Nommé quelque temps après à Washington, il fut destitué au mois de mars 1851.

(4) *Mémoires* d'Hippolyte Auger.

(5) Cela prouve, une fois de plus, quoi qu'en disent certains biographes, que Latouche se faisait, dès ce temps-là (1828), appeler Henri, bien que son vrai nom fût Hyacinthe.

avec du calicot bleu bien lustré qui *jouait la soie*, et vraiment tous trois nous faisions merveille : « On est toujours ce qu'on veut être », disait le lion de cette cage en se cognant sur les doigts.

Il cessa de s'y plaire, malgré les bosquets du jardin, et nous proposa, à Bois-le-Comte et à moi, de nous établir ensemble dans un petit hôtel. Son imagination avait très minutieusement procédé à l'arrangement de ce projet, où les armoiries des deux nobles familles, réciproquement contestées, devaient figurer et ce qui le fit avorter fut ma déclaration bien formelle de n'avoir pas d'écusson à mettre en vedette.

On est toujours ce qu'on veut être. Si Balzac ne put jamais prouver sa noblesse, malgré ses prétentions à la particule, il réussit d'assez bonne heure à devenir le grand écrivain qu'il voulait être, mais ce ne fut pas sous les auspices du jeune directeur de *la Mode* et du *Voleur*. Balzac et Emile de Girardin étaient tous les deux trop autoritaires et trop violents pour faire longtemps bon ménage ensemble. Le premier, tout en étant un bourreau d'argent, aurait cru se déshonorer en subordonnant son art à des questions de mercantilisme industriel. Le second n'estimait la littérature qu'autant qu'elle faisait aller son commerce. Emile de Girardin avait donc demandé un jour à Balzac de lui donner des romans-feuilletons qu'on pût couper par tranches et sur un effet dramatique, comme ceux de Dumas et d'Eugène Sue. Mais Balzac lui avait répondu que c'était au-dessus de ses moyens. Et il en avait été d'autant plus contrarié que Delphine avait pris le parti de Balzac. Ce n'était pas la dernière fois que cela devait arriver. Chaque fois que par la suite — car ils passèrent leur temps à se quereller, à se quitter et à se reprendre — chaque fois qu'Emile de Girardin eut à se plaindre de Balzac, il trouva devant lui Delphine pour l'excuser et prendre sa défense.

Leur première contestation sérieuse remontait à l'année 1834. Balzac, qui n'écrivait plus à *la Mode*, s'étant permis de reproduire ailleurs des articles qu'il avait donnés à ce journal, Emile de Girardin lui écrivit que ces articles étaient sa propriété et qu'il ne pouvait en disposer sans son consentement. A quoi Balzac répondit qu'il s'arrogeait là un droit qu'il n'avait point. Il s'échauffa même jusqu'à lui dire des choses qui font sortir ordinairement l'épée du fourreau.

Vous dites, riposta Emile de Girardin, que du centre d'inté-

rêts où je suis placé, je n'ai peut-être pas le temps de reconnaître les changements qui s'opèrent dans la situation des hommes. C'est ce que tous les parvenus disent à leurs amis, et je ne vous savais pas encore parvenu !

Quant au plaisir que vous trouvez à être seul, chacun ses goûts, mon cher Balzac. Vous avez peut-être raison. Vous dites que votre nom ne peut plus être vendu ni acheté. Il fallait ajouter : par un éditeur de journal, pour distinguer d'un éditeur-libraire, car, autrement, la phrase n'est pas claire.

Je ne comprends pas davantage cette phrase, tout homme d'esprit que vous me fassiez l'honneur de me croire : — « Vous saurez reconnaître qui de nous a le plus de fer dans ses pots. » Je ne savais pas encore qu'un pot fût la gaîne de votre épée.

Cela donne le ton de la lettre de Balzac. Naturellement Delphine en eut connaissance aussitôt. Qu'allait-elle faire ? On reconnaîtra que son rôle était assez difficile. Si elle donnait tort à Balzac, elle manquait au devoir de l'amitié ; si elle lui donnait raison, elle manquait d'égards à son mari et aussi de justice. En femme d'esprit qu'elle était, elle leur donna tort à tous les deux, et quand elle crut que leur colère était passée, elle adressa cette lettre à Balzac :

[Mars] 1834.

J'ai laissé quinze jours à votre colère. Maintenant que vous devez être de sang-froid, je vous déclare que je trouve votre querelle absurde. Emile et vous n'avez pas le sens commun. En voilà assez. Redevenons bons amis, et ne perdez pas à vous bouder les beaux jours que nous pouvons passer à rire ensemble. Vous me devez un dîner pour celui que vous avez si généreusement refusé l'autre jour. Voulez-vous venir dîner avec nous dimanche, jour de Pâques (1) ?

Vous aurez pour convives deux arrivants de Normandie, M. Lautour [-Mézeray] et M. Génial. Ils ont eu des aventures à mourir de rire ; ils seront de retour dimanche, pour dîner. Quel bonheur pour eux de vous trouver là ! Venez. Ce sera de la bonne amitié, — ce sera mieux, — et ce sera de l'esprit ! Et puis Mme O'Donnell, qui est malade, se lèvera ce jour-là pour vous voir. Elle prétend que votre vue seule la guérira.

Mille amitiés.

G[AY] DE GIRARDIN (2).

Un autre que Balzac aurait accepté l'invitation de Delphine,

(1) Pâques était le 30 mars en 1834.
(2) Lettre inédite.

ne fût-ce que pour lui tenir compte de ce qu'elle avait fait jusque-là pour lui, et, par exemple, de s'être mis « un peu de noir aux doigts » en écrivant, en 1832, la préface ratée qu'il lui avait demandée pour ses *Etudes de femmes*. Mais il avait la tête si près du bonnet, et l'aversion si prompte, il avait été si mortifié par la lettre d'Emile de Girardin que, sans prendre le temps de réfléchir, il avait sur-le-champ écrit à Mme Hanska qu'il se brouillait « à peut-être se battre, mais avec bonheur, avec lui ». Et ce qui prouve que cela partait du cœur, c'est que le jour de Pâques, au lieu d'aller dîner chez Delphine, il mandait encore à l'Etrangère :

J'ai dit adieu à cette taupinière des Gay, des Emile de Girardin et compagnie. J'ai saisi la première occasion, et elle a été si favorable que j'ai rompu net. Il a failli s'ensuivre une affaire désagréable ; mais ma susceptibilité d'homme de plume a été calmée par un de mes amis de collège, ex-capitaine sous l'ex-garde royale (1), qui m'a conseillé. Tout a fini par un mot piquant [en réponse] à une plaisanterie.

Cependant il prit encore des gants pour décliner l'invitation de Delphine. Voici, en effet, quelle fut sa réponse :

Je suis vivement touché, Madame, de votre aimable souvenir et de la bonne opinion que conserve Mme O'Donnell de ma présence. Mais je ne saurais accepter votre invitation. Il n'y aurait pas cette cause — que vous trouvez absurde — que les travaux et des occupations qui s'aggravent de jour en jour ne me permettent plus d'être un homme sociable. Vous étiez une des quelques personnes que je me permettais de voir ; ainsi vous devez juger de l'étendue de mes regrets. Je suis si las de tout ce qui n'est pas étude et silence, j'ai si peu de plaisir, que, pour renoncer à une personne dont la conversation amie et le commerce m'ont paru sincères, pour me refuser aux quelques bonnes heures, toujours trop rares, que je trouvais près de vous, il faut des déterminations où il n'y a ni entêtement, ni fausse susceptibilité. L'entêtement doit, je crois, prendre chez moi un autre nom, et la susceptibilité n'a jamais été le défaut d'un homme qui a autant d'indulgence que j'en ai, sans compter ma mollesse particulière en fait de douce existence.

Ainsi donc, agréez mes souvenirs pleins de bienveillance, et les respectueux hommages que je suis heureux de pouvoir vous offrir directement.

Votre dévoué serviteur. DE BALZAC (2).

(1) Bois-le-Comte.
(2) Lettre inédite.

Que pensez-vous que fit Mme de Girardin après avoir lu cette lettre? Qu'elle prit son parti de la bouderie du romancier? Oh! que non! Elle se promit tout bas au contraire de le ramener bon gré mal gré chez elle ; et trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'elle profita d'une absence de son mari pour prier le boudeur à déjeuner. Vous trouverez, lui disait-elle, de beaux yeux noirs qui vous feront mille agaceries délicieuses. » — Ces yeux noirs n'étaient autres que ceux de Mme O'Donnell. Quant aux siens, qui étaient bleus comme le ciel, Delphine, pour le quart d'heure, les mettait dans sa poche.

Mais le temps n'avait pas encore fait son œuvre. Balzac répondit à Delphine qu'il y aurait quelque chose d'illogique à se présenter chez elle, du moment qu'il s'abstenait d'y aller quand M. de Girardin s'y trouvait. En quoi m'est avis qu'il avait raison. Et il ajoutait :

Les regrets que j'éprouve sont causés autant par les yeux bleus et les blonds cheveux d'une personne qui, je crois, est votre meilleure amie, et dont je ferais volontiers la mienne, que par ces yeux noirs coquets que vous me rappelez, et qui, en effet, m'ont impressionné ; mais je ne puis (1).

En sorte que Delphine fut obligée, pour ramener l'infidèle, d'inventer tout un petit roman, si tant est que *la Canne de M. de Balzac* soit autre chose qu'une éblouissante fantaisie. On en connaît l'intrigue légère.

Tancrède Dorimont — le beau jeune homme éconduit trois fois pour sa beauté — est allé à l'Opéra un soir qu'on jouait *Robert le Diable*. A peine était-il assis dans sa stalle d'orchestre qu'un objet étrange attira ses regards. Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une canne comme il n'en avait jamais vu, une canne-monstre tellement colossale qu'elle faisait songer à celle d'un tambour major.

Tancrède, intrigué, prend sa lorgnette et regarde longuement cette canne. C'était une sorte de massue terminée par un énorme pommeau enrichi de turquoises, d'or et de ciselures merveilleuses. Elle brillait cependant moins que les deux yeux noirs qui par instants flamblaient au-dessus.

La toile se leva, le second acte commença, et l'homme à qui appartenait cette canne s'avança pour regarder la scène.

(1) Lettre inédite.

— Pardon, Monsieur, dit Tancrède à son voisin, oserais-je vous demander le nom de ce monsieur qui porte de si longs cheveux?

— C'est M. de Balzac.

— Lequel? L'auteur de *la Physiologie du mariage?*

— Ou, si vous le préférez, de *la Peau de Chagrin*, d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot.*

— Merci mille fois, Monsieur.

Et Tancrède, tout en lorgnant de nouveau la canne, se dit à part lui : Comment un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne? On dirait d'un fourreau de parapluie. Il doit y avoir quelque mystère là-dessous, mais lequel?

C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Et d'abord n'allez pas vous imaginer — comme le donne à entendre Mme de Girardin, que Balzac ne tenait à cette canne que parce qu'elle avait la vertu de le rendre invisible, ni plus ni moins que l'anneau de Gigès ou le rameau d'or de Robert le Diable. S'il était invisible rue Saint-Georges, ce n'était point la faute de sa canne; je crois même que Balzac ne lui avait donné ces dimensions énormes que pour être vu de plus loin et se faire mieux remarquer, les grands hommes ayant leurs faiblesses comme les autres.

Balzac avait beau avoir du génie et compter des admirateurs et des admiratrices dans le monde entier, cela ne suffisait pas à sa gloire. Il voulait, lui aussi, jeter de la poudre aux yeux, comme un simple « bourgeois de Paris », et il s'était fabriqué des quartiers de noblesse, il avait une voiture au mois et sa loge à l'Opéra, qu'on appelait *la loge infernale*, pour faire concurrence aux viveurs de l'époque et donner dans l'œil aux belles petites du boulevard de Gand.

Quant à sa canne, elle était à deux fins : article de réclame d'un côté, reliquaire d'amour de l'autre.

Werdet, son ancien éditeur, a raconté que c'est à l'Hôtel des Haricots, en donnant à dîner à des amis, que Balzac en avait conçu la première idée. C'est fort possible : la prison de la garde nationale a vu éclore des rêves plus extravagants que celui-là. Mais où Werdet me semble avoir inventé une histoire, c'est quand il ajoute que Balzac voulut utiliser ainsi les bijoux et les pierres précieuses qu'il recevait de tous côtés de l'admiration de ses lectrices. *De tous côtés*, c'est beaucoup dire. Cer-

tes, Honoré de Balzac mit plus d'une tête de femme à l'envers avec ses créations romanesques, mais il ne fallait pas l'approcher de trop près, et s'il eut quelques bonnes fortunes, il n'inspira, je crois, qu'un grand amour, encore cet amour ne résista-t-il pas à l'épreuve du feu, j'entends, de la possession. Or, c'est justement de ce côté-là que vinrent « les bijoux et les pierres précieuses » dont se servit l'orfèvre Gosselin pour ciseler et enrichir le pommeau de la canne de Balzac. Nous savons par une lettre de Mme Hanska (1) que le bracelet d'or orné de myosotis qui entourait le jonc de cette canne fut, à l'origine, un collier de jeune fille, mais, quoi qu'elle en dise, « tout le mystère » de ce bâton de maréchal de lettres ne tenait pas dans ce souvenir. Ce qu'il y avait de réellement mystérieux dans la canne de Balzac, c'était la petite boîte fermée surmontant le groupe de singes qui décoraient le pommeau. Cette boîte ne contenait pas une natte blonde, comme le dit Werdet, mais un portrait de femme si décolletée que je m'explique l'affolement de Balzac le jour où il crut avoir perdu sa canne. Figurez-vous Eva Hanska dans le costume d'Eve ! Le nom évidemment appelait la chose, mais cette chose ne pouvait tout de même courir les rues et faire l'amusement des profanes. La preuve en est qu'après la mort de Balzac Eve quitta sa boîte, et nul ne sait ce que devint la jolie miniature, mais il est probable qu'elle fut jetée au feu qui purifie tout.

II

La façon spirituelle dont Mme de Girardin avait parlé de Balzac à propos de sa canne ne pouvait pas le laisser indifférent. Il était absent de Paris quand parut le roman de Delphine. A peine était-il de retour qu'il lui écrivit la lettre suivante :

(1) Cette lettre, datée du 7 octobre 1850, a été publiée par Jules Claretie dans *le Temps* du 11 juin 1908. Elle était adressée au docteur Nacquart, qui fut le médecin dévoué de Balzac.

« Permettez-moi, lui disait Mme Hanska, de vous offrir un objet qui a appartenu à votre illustre ami. Cette canne, que je prends la liberté de vous offrir, et dont on a beaucoup parlé dans le temps, cette fameuse canne dont tout le mystère consiste en une petite chaîne de jeune fille qui a servi à faire sa pomme, vous rappellera non seulement cet ami si cher, mais aussi cette jeune fille, devenue, avec les années, la triste et malheureuse femme dont vous avez essayé de soutenir le courage et de calmer la douleur... » — La canne de Balzac appartient aujourd'hui à Mme la baronne de Fontenay, fille du docteur Nacquart.

Paris, vendredi 27 mai 1836.

Madame,

Je ne suis arrivé qu'hier à Paris, et je n'ai pas voulu vous remercier de votre envoi sans avoir lu le livre.

Vous avez trop d'esprit pour ne pas deviner les mille compliments de la vanité caressée, mais vous avez aussi trop de cœur pour ne pas savoir par avance tout ce que celui d'un vieil ami (car nous sommes de vieux amis, quoique nous ayons de jeunes cœurs) vous garde de gracieusetés ! Aussi vais-je vous parler de ceci en ami.

Il y a là le même esprit fin et délicat qui m'a ravi dans *le Marquis de Pontanges*. Mais, je vous en supplie [prenez garde] ; en voyant d'aussi riches qualités dépensées sur des mièvreries (comme sujet) je pleure. Vous êtes une fée, qui vous amusez à broder d'admirables fleurs sur de la serge. Vous avez une immense portée dans le détail, dont vous n'usez pas pour l'ensemble. Vous êtes au moins aussi forte en prose qu'en poésie, ce qui, dans notre époque, n'a été donné qu'à Victor Hugo. Profitez de vos avantages. Faites un grand, un beau livre. Je vous y convie de toute la force d'un désir d'amant pour le beau.

Mme O'Donnell est, je crois, un excellent critique, et un esprit très distingué. Bâtissez à vous deux (ne croyez pas que je vous rabaisse en vous disant : mettez-vous deux, car je n'ai, pour mon compte, rien combiné sans soumettre mes plans à la discussion), bâtissez une forte charpente. Vous saurez toujours vous éloigner du vulgaire et du convenu. Soyez, dans l'exécution tour à tour poétique et moqueuse ; mais ayez un style égal, et vous franchirez cette désolante distance qu'il est convenu de mettre entre les deux sexes (littérairement parlant), car je suis de ceux qui trouvent que Mme de Staël ni Mme George Sand ne l'ont effacée.

Que si j'assistais à ces conférences, ce serait un de ces jours rares que je ne connais plus, car le travail use et je deviens taciturne, bête, ennuyé de tant d'efforts pour de si maigres résultats !

Permettez-moi de croire que vous ne verrez dans mes observations que les preuves de l'amitié sincère que vous inspirez à ceux qui ont l'heureux privilège de vous bien connaître. Portez aux pieds de Mme O'Donnell une partie des hommages que je vous adresse collectivement, et croyez que, si le travail absorbe, il y a des moments où je me souviens que je suis votre dévoué

DE BALZAC (1) !

Faites un grand, un beau livre ! C'était également le conseil que Lamartine donnait à Mme de Girardin, mais, quels que fussent ses dons, je ne crois pas qu'elle était de force à effacer la distance dont parlait Balzac. Elle était trop femme,

(1) L'autographe de cette lettre appartient au comte Primoli.

elle avait trop d'esprit pour faire une œuvre vraiment virile. Et personne ne fut étonné de lui voir prendre, peu de temps après, le masque de velours du vicomte Charles de Launay. En s'improvisant chroniqueur, elle cédait à une inclination naturelle, elle créait un genre où nul ne s'était encore essayé, où elle devait rester sans rival. J'ajoute que ses amis auraient eu bien tort de s'en plaindre, puisqu'elle les servit tour à tour dans son Courrier de *la Presse* avec un zèle qui n'avait d'égal que sa bonne humeur.

Naturellement, Balzac, après ce que je viens de raconter, fit sa paix avec Emile de Girardin. Ils s'étaient brouillés pour une question de propriété littéraire. Au mois de novembre 1836, Emile, voulant se montrer beau joueur, autorisa Honoré à donner tout qu'il voudrait au *Figaro*, dès qu'il lui aurait remis *la Torpille* et *la Femme supérieure*, et cela malgré l'engagement pris par le romancier de ne rien écrire jusqu'au mois de juin 1837 pour aucun autre journal que *la Presse*. Mais, avec eux, une difficulté n'était pas aplanie, qu'un mauvais génie en faisait surgir une autre. A peine Balzac avait-il livré *la Torpille* à Emile de Girardin que celui-ci, prétextant des nombreuses réclamations que lui avait attirées la publication de *la Vieille Fille*, lui demanda de choisir un « autre sujet qui fût de nature à être lu par tout le monde ». Balzac ayant proposé *la Haute Banque*, premier titre de *la Maison Nucingen*, Emile de Girardin accepta cet échange, en exprimant le désir que l'on commençât à la fin de l'année 1836. Mais Balzac, qui avait coutume de faire imprimer ses romans en placards et de les corriger trois ou quatre fois sur épreuves avant de les livrer aux journaux, n'était pas encore prêt au mois de juin 1837 — ce qui ne l'avait pas empêché, d'ailleurs, de se faire avancer par *la Presse* une somme de plusieurs milliers de francs.

Tant il y a que, de guerre lasse, Emile de Girardin refusa *la Maison Nucingen*, et publia, faute de mieux, *le Curé de village*, après avoir reçu de Balzac une lettre de protestation qui finissait ainsi :

Quels que soient mes sentiments à votre égard, Monsieur, vous ne trouverez jamais rien chez moi qui ne soit conforme aux règles les plus strictes de la justice, et je puis certes ajouter de la plus haute délicatesse, car je vous laisserai toujours ignorer combien j'y ai sacri-

fié à propos de votre refus de *la Maison Nucingen ;* mais, moi plus que tout autre, j'ai égard aux droits de l'amitié, même brisée.

Pendant ce temps-là, Delphine, tout heureuse qu'elle était d'avoir reconquis son grand homme, ne savait quelles prévenances lui faire, et Balzac, qui n'était pas moins heureux d'avoir retrouvé sa grande amie, la payait de retour, allant des yeux noirs aux yeux bleus, qui lui souriaient à qui mieux mieux, sans laisser poindre les soucis que lui causaient ses perpétuelles discussions avec Emile.

Que si parfois il avait l'air de vouloir y faire allusion, Delphine s'empressait de lui fermer la bouche en lui disant : « Oh! non, je vous en prie. Adressez-vous à Théophile Gautier. Ce n'est pas pour rien que je l'ai chargé de la direction du feuilleton de *la Presse*. Ça ne me regarde plus, arrangez-vous avec lui. »

Et c'est vrai. Pour ne pas avoir d'histoires avec les romanciers, ses amis, elle avait conseillé à son mari de céder la direction du rez-de-chaussée de *la Presse* à Théo, qui l'exerçait en général à la satisfaction des intéressés. Mais il ne faisait pas toujours ce qu'il voulait, et quand il s'agissait d'un feuilleton de Balzac, celui-ci avait de telles exigences que presque toujours le *maître* était obligé d'intervenir, la férule ou le marché à la main.

Ma belle reine, écrivait une fois Théo à Delphine, si ça continue, plutôt que d'être pris entre l'enclume Emile et le marteau Balzac, je vous rendrai mon tablier. J'aime mieux planter des choux ou ratisser les allées de votre jardin (1).

A quoi Delphine avait répondu :

J'ai un jardinier dont je suis très contente, merci ; continuez à faire la police du palais (2).

C'était l'heure où Lamartine ne jurait, rue Laffitte, où habitaient les Girardin, que par « le figaro du génie » qu'était à

(1) Lettre inédite. — Les lettres de Théophile Gautier sont extrêmement rares. D'abord il en a écrit très peu, sous prétexte que c'était de la copie qui n'était pas payée, et puis le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul leur fait pendant vingt ans une chasse effrénée. En dehors de ce petit billet, je n'en ai trouvé qu'un autre de Théo dans les papiers de Delphine. Le voici : « Madame, je suis aux regrets de m'être engagé aujourd'hui, mais j'irai le soir et j'assisterai au bouquet de feu d'artifice qui se tirera après le dessert ; comme les gamins dans les fêtes publiques je reviendrai avec cinq ou six fusées. A vos pieds. » (Lettre inédite.)
(2) Lettre inédite.

ses yeux Balzac. Nous avons vu que, pour charmer les loisirs que lui avait faits une maladie assez longue, le grand poète, sur le conseil de Delphine, avait lu une bonne partie des œuvres du grand romancier. A partir de ce moment Lamartine ne pensa qu'à faire un sort à Balzac, en marge de la littérature. Sachant qu'il avait eu l'idée, quelques années auparavant, de briguer un siège à l'Académie, il lui offrit, en 1839, de lui servir de patron. Mais, tout en acceptant ces offres, Balzac sentit qu'il n'y avait rien à faire pour lui, tant que Victor Hugo ne serait pas assis sous la Coupole, et il retira sa candidature devant la sienne. Deux ans après, toujours avec l'appui de Lamartine, il voulut se présenter au siège de Bonald, dont il se disait le disciple. Victor Hugo l'en dissimula. En 1844-45 il hésita encore à se porter à la place de Campenon et de Royer-Collard. Enfin, en 1849, quand il était en pleine gloire, il eut l'ambition légitime de succéder à Chateaubriand. L'Académie lui préféra le duc de Noailles. Et le soir même Victor Hugo écrivait dans son journal :

— J'ai voté pour Balzac, avec Empis, Pongerville et Lamartine. Puis je suis allé à l'Assemblée nationale. En y arrivant j'ai rencontré Berryer, qui m'a pris la main. Je lui ai dit : « Vous auriez bien dû nous tirer d'embarras. » — Berryer a repris : « Pour remplacer Chateaubriand, il vous fallait un grand talent, et vous ne l'aviez pas sous la main. » — « Si! précisément, ai-je dit en la lui serrant (1). »

Ainsi, en 1849, aux yeux de Berryer, le grand talent qu'il fallait pour remplacer Chateaubriand n'était pas Balzac. J'aime mieux croire, pour l'honneur de l'Académie, qu'elle avait d'autres raisons de lui préférer le duc de Noailles. Elle n'a jamais aimé les gens endettés, et le caricaturiste avait peint exactement la situation qui, voulant dire son mot sur la candidature de Balzac, l'avait représenté sous les traits de l'aveugle du pont des Arts, recevant dans sa sébile l'obole des immortels.

C'est peut-être pour cela que Lamartine avait essayé, en 1845, de l'attirer dans la politique. Balzac écrivait alors à Mme Hanska :

Lamartine veut plus que jamais que j'aille à la Chambre. Mais

(1) Cf. les *Annales politiques et littéraires* de 1910, où Gustave Simon publie le journal de Victor Hugo.

soyez tranquille, je ne dépasserai jamais le seuil de la mienne pour y entrer (1).

Le temps n'était plus où il aurait couru tout le pays à cette fin. Sa renommée littéraire en grandissant lui avait créé d'autres devoirs et lui avait donné d'autres satisfactions, au premier rang desquelles il mettait l'amitié de Delphine. Pourquoi faut-il qu'elle ait eu un mari si désagréable ? Elle avait beau se multiplier pour calmer les susceptibilités de l'un et les colères de l'autre, un jour vint où elle dut céder à la force des événements. C'était en 1847. Balzac, qui avait donné à *la Presse*, au mois de décembre 1844, la première partie de son roman *les Paysans*, ne pouvait se décider à écrire le reste. Pourquoi ? pour une foule de raisons dont celle-ci, qu'il n'avait plus foi dans son œuvre. *Les Paysans* avaient donné lieu dès les premiers chapitres à des protestations et à des désabonnements nombreux parmi la clientèle de *la Presse*, et Emile de Girardin, pour couper court à ce mouvement fâcheux, avait fait annoncer qu'aussitôt terminée la première partie des *Paysans*, le journal commencerait la publication de *la Reine Margot*, par Alexandre Dumas (2).

Cette sorte de désaveu avait d'autant plus mécontenté Balzac qu'il était jaloux du traitement de faveur dont jouissait Dumas dans tous les journaux, voire dans *la Presse*, et que c'était en vue d'obtenir des conditions d'argent égales aux siennes qu'il avait entrepris ce roman à grand orchestre (3).

Cependant il avait été convenu, entre lui et le gérant de *la*

(1) Le 18 juillet de la même année, Balzac écrivait encore à son amie : « Je suis revenu à 1 heure du matin de chez Mme de Girardin. Le dîner était donné pour Mme de Hahn, fameuse actrice d'Allemagne, qu'un monsieur doué de cinquante mille francs de rente a retirée de la scène et qu'il a épousée en dépit de tous les hobereaux de sa famille et de sa caste. Mme de Girardin avait ses deux grands hommes, Hugo et Lamartine... Le dîner a fini à dix heures. A la suite d'une tartine politique de Hugo, je me suis laissé aller à une improvisation où je l'ai combattu et battu, avec quelque succès, je vous assure. Lamartine en a paru charmé ; il m'en a remercié avec effusion... J'ai conquis Lamartine par mon appréciation de son dernier discours (sur les affaires de Syrie) et j'ai été sincère, comme toujours, car véritablement ce discours est magnifique d'un bout à l'autre. Lamartine a été bien éclatant pendant cette cession. » (*Corresp. de Balzac.*)

(2) « Lorsque Balzac, disait un jour Théophile Gautier, publiait dans *la Presse* son roman des *Paysans*, qui est un chef-d'œuvre, le directeur du journal reçut par lettres sept cents menaces de désabonnement. Il eut l'impardonnable tort de céder à ces menaces et d'interrompre le roman, ce qui était une grosse injure faite à Balzac. » (*Théophile Gautier, souvenirs intimes*, par Ernest Feydeau, p. 120.)

(3) En 1839, aux termes de son traité avec *la Presse*, Balzac touchait cent francs par feuilleton de 240 lignes, plus tard, il toucha davantage, sans jamais atteindre à *la Presse* ou ailleurs le prix payé à Dumas ou à Eugène Sue pour leurs romans.

Presse, que la seconde partie des *Paysans* paraîtrait aussitôt après *la Reine Margot*. Dujarrier, ayant avancé neuf mille francs sur cet ouvrage, tenait à rentrer dans ses fonds. Sur ces entrefaites, Dujarrier fut tué en duel. Cette mort tragique, en rendant à Emile de Girardin la gérance du journal, ne fit que compliquer la situation.

Au mois de mars 1846, il écrivait à « mon cher de Balzac » :

Le retard que vous mettez à donner à *la Presse* la suite des *Paysans* se prolonge si indéfiniment que, s'il ne doit pas y avoir un terme prochain, je renoncerai à publier la fin. Depuis que *la Presse* a commencé, en décembre 1844, à publier *les Paysans*, elle a vu ses abonnés s'augmenter de sept à huit mille. Quelle sera la position de ces abonnés, qui n'auront pas eu le commencement ? En vérité, *la Presse* paie assez chèrement les feuilletons qu'elle publie, pour avoir le droit d'exiger qu'on ne la traite pas si légèrement.

Rancune.

ÉMILE DE GIRARDIN (1).

Rancune était de trop. Aussi Balzac s'empressa-t-il de relever ce mot fâcheux. Voici sa réponse :

Passy, 16 mars 1846.

Mon cher Emile,

Si quelqu'un devait avoir de la rancune, ce serait moi.

Dujarrier a interrompu la publication de l'introduction des *Paysans* dans l'intérêt purement pécuniaire de *la Reine Margot*, qui devait être publiée à jour fixe en librairie. Ce temps d'arrêt a été fatal à mes travaux, et mes voyages ont été nécessaires pour rétablir ma santé.

Depuis mon retour, *la Presse* annonce *les Paysans* après cinq ouvrages, en dernier. Et vous avez fait tomber sur *les Paysans* une note qui me donne tort vis-à-vis du public.

Aujourd'hui je me vois si fatigué de mes travaux, qui ont terminé la première édition de *la Comédie Humaine*, que je prends un mois de vacances pour me rafraîchir la cervelle, car j'ai la conviction que je ferais peu de chose en voulant forcer la nature.

En somme, *les Paysans* seront finis cette année. Ils peuvent paraître quand la session sera terminée, et, à mon retour, si cela ne vous convient pas, vous me le direz. Jamais *les Deux Frères* (2) n'ont souffert de l'interruption plus considérable qui a séparé la première partie du reste. Vos abonnés sont venus après *la Reine*

(1) Cf. *La Genèse d'un roman de Balzac*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

(2) Première partie de *la Rabouilleuse*, qui parut dans *la Presse* au mois de février 1841.

Margot et la situation pour eux eût été la même, dans ce temps comme à présent.

Présentez à Mme de Girardin mes hommages affectueux et mes adieux, car je pars aujourd'hui même pour Rome, et je reviendrai, bien chagrin, pour terminer la seule obligation que j'aie : celle d'achever *les Paysans*.

Mille amitiés.

DE BALZAC (1).

Balzac en prenait tout de même un peu trop à son aise. Mais Delphine, qui le savait mal pris de toutes les façons, en proie qu'il était à ses créanciers d'un côté, et de l'autre aux exigences de Mme Hanska, laquelle étant venue la voir à Paris ne le quittait pas d'une minute, — Delphine avait obtenu de son mari qu'il le laisserait tranquille quelque temps encore. Et pour faire attendre *les Paysans*, Balzac avait remis au journal *la Dernière incarnation de Vautrin*.

Mais tout a une fin, la patience comme le reste. Au mois de juillet 1847, Emile de Girardin, las des temporisations de Balzac, lui écrivit qu'il ne publierait certainement pas *les Paysans* s'il n'avait pas un compte à éteindre, *la Dernière Incarnation de Vautrin* n'ayant pas répondu à son attente.

Si donc, lui disait-il, vous pouvez sans vous gêner rembourser à *la Presse* ce qu'elle vous a avancé, je renoncerai volontiers aux *Paysans*.

Mis ainsi au pied du mur, Balzac bondit sous l'injure faite à son amour-propre d'auteur, et, quels que fussent alors ses embarras d'argent, il répondit à Emile de Girardin qu'il était prêt à le rembourser :

Il n'y a point la moindre équivoque, lui mandait-il le 14 juillet 1847.

Vous m'avez écrit que vous ne vouliez point des *Paysans*, que vous ne les donniez que parce que j'étais débiteur de *la Presse*, et qu'il y avait pour ainsi dire force majeure.

Je vous ai répondu que je ne pouvais pas accepter une pareille proposition. Je la regarde comme une injure, et je n'en souffre de personne. Comme celle-ci ne concerne que mon talent d'écrivain, je n'ai qu'une manière de vous la laisser, *c'est de verser la somme dont je serai reliquataire une fois mon compte établi. C'est ce*

(1) Lettre publiée par le vicomte de Lovenjoul dans *la Genèse d'un roman de Balzac*.

qui sera fait dans un espace de temps qui ne dépassera pas vingt jours.

Demain, 15 juillet, j'irai demander mon compte à M. Rouy, l'examiner avec lui, et je ferai mes versements en écus dans l'espace de temps que j'indique.

J'ai pris la liberté fort naturelle de vous dire que la copie composée du temps de Dujarrier et lors de la publication [des premiers chapitres] des *Paysans*, réduit de beaucoup l'avance, ce qu'il est facile de vérifier. Cela veut dire que c'est vous qui ne voulez pas de l'ouvrage. Je pose les faits comme ils sont. Je n'ai de ma vie équivoqué. Je regarde, contre votre opinion, mon manuscrit et mon œuvre comme excellents, ET JE NE FERAI PAS COMPTER CE QUE VOUS N'EN PUBLIEZ POINT, quoique cela soit écrit et composé pour *la Presse* et à *la Presse*.

Je crois tout ceci assez clair pour que nous n'échangions plus de notes à ce sujet.

Vous pouvez avoir personnellement une opinion sur *la Dernière Incarnation de Vautrin*. Mais ce n'est pas à *la Presse*, c'est à *l'Epoque*, à trouver l'ouvrage mauvais. Il n'était pas destiné à votre journal ; il était *composé*, vous avez eu à l'examiner ; vous pouviez le refuser ! Quant à l'œuvre en elle-même, le temps donnera tort à ceux qui la trouvent mauvaise. C'est mon droit de démentir ces jugements, non pas par des défenses élogieuses, mais par mes écrits subséquents.

Cette dernière observation était nécessaire, car vous avez l'air de ne pas vouloir publier *les Paysans* à cause de *la Dernière Incarnation de Vautrin*.

DE BALZAC.

Nous avons dit qu'en 1844 Dujarrier avait avancé neuf mille francs à Balzac sur le prix total des *Paysans*. Au mois de juillet 1847, défalcation faite du prix des chapitres parus, Balzac était redevable à *la Presse* de 5.221 fr. 85 sur lesquels il versa en deux fois, le 5 août et le 1er septembre, la somme de 4.500 fr. On lui donna trente jours pour s'acquitter du reste, soit 721 fr. 85 c. Mais il partit dans l'intervalle pour l'Ukraine, et le caissier du journal s'abstint de lui réclamer quoi que ce soit jusqu'au 18 avril 1848.

A cette époque, la Révolution de Février l'avait littéralement mis à sec. Au lieu de demander du temps, qu'on lui eût sans doute accordé, Balzac reprit tranquillement le chemin de l'Ukraine, pensant qu'on lui tiendrait compte de ses versements antérieurs. Mal lui en prit. A peine avait-il quitté

Paris que M. de Girardin, se vengeant de son silence, eut le front adresser au président du tribunal civil une requête en autorisation de « former opposition entre les mains des directeur et administrateurs du Théâtre Français sur le sieur Honoré de Balzac, pour sûreté de la somme de 721 fr. 85 qu'il restait lui devoir. Cette opposition portait sur les recettes futures de *Mercadet*, qui était alors en répétition à la Comédie.

Balzac averti désintéressa *la Presse*, et ce fut à tout jamais fini entre lui et M. de Girardin.

Quant à Delphine, si vous me demandez ce que devint son amitié avec Balzac, je vous répondrai : Hélas ! depuis que les yeux noirs de Mme O' Donnell s'étaient fermés à la lumière du jour (1), les yeux bleus de Delphine avaient perdu pour Balzac une partie de leur charme, et ce qui en restait s'évanouit dans cette malheureuse affaire.

Ce qui n'empêche que, lorsque Balzac mourut, Delphine s'évanouit en apprenant cette triste nouvelle.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Août 1841.

LES FARCES DES « CINGES VERDS »
ET LA FARCE DES « PLAIDEURS »

Si, comme toute plante humaine, Racine a reçu son caractère de ses origines, du sang des races d'où il sortait, du terroir natal d'où il a jailli, alors ce que nous remarquerons de plus particulier chez lui, comme genre de talent, pourra, devra, au moins dans une certaine mesure, s'expliquer par les vertus, les forces obscures de son innéité ancestrale.

Or, ce qui étonne le plus dans son œuvre, n'est-ce pas l'esthétisme tranquillement amoral et anti-social de ses tragédies d'amour? N'est-ce pas la frénésie vindicative dont fument ses tragédies sacrées, n'est-ce pas enfin le comique très peu français, — parce que cruel, sarcastique, naturiste et un peu gras, point sceptique, point léger, point aimable, de sa comédie, de sa « farce », comme il la nommait?

Eh bien! nous estimons être parvenu à retrouver à peu près tout ce qui « prépare » le poète des individualistes tragédies, *Andromaque*, *Bajazet*, *Phèdre*, — et aussi tout ce qui a dû inspirer à Racine l'impérieuse vocation des tragédies communautaires d'*Athalie* et d'*Esther*. Dans un livre bientôt prêt à paraître nous proposerons au lecteur, quant au Racine de ces deux catégories de chefs-d'œuvre, quelques nouveaux chemins vers Racine. Même nous signalerons tout ce que *les Plaideurs* peuvent devoir, vraisemblablement comme virulence goguenarde, picarde, à la province dont Racine est originaire. Car Racine n'est point de l'Ile de France, laquelle n'a jamais été une province : il est picard, il a même tout du picard, susceptibilité, emportement, ardeur satirique, naturel mordant et railleur, propension à infliger aux gens des sobriquets ridicules, à les bafouer sans pitié...

Seulement, le Racine des *Plaideurs* semble si différent, si loin du Racine des tragédies, qu'il faudrait, croyons-nous, pour que la sorte de comique spécial aux *Plaideurs* cessât de nous surprendre, — apporter d'autres « justifications » que celles qui

naissent de ceci que Racine fut un Picard extrêmement picard.

Or, peut-être expliquerons-nous son idée des *Plaideurs* et la manière dont il les a traités simplement par le fait qu'il avait de fortes attaches avec cette très étrange ville picarde qui s'appelle Chauny.

§

Rappelons rapidement ce que nous avons déjà dit en un article paru au *Mercure* le 1er avril (*le Méchant don Cosme, oncle de Racine et son rival en tragédies de collège*), que Racine est né à La Ferté-Milon en Valois, ville picarde, de deux familles l'une du Soissonnais (les Skonin, de grands seigneurs d'origine franque), l'autre du Laonnois (les Racine, venus deux siècles plus tôt de Chauny, famille de clercs et de scribes).

Les Skonin sont très beaux, riches, ardents, passionnés, dévorants, avides. Ils arrivent des champs. Ils ont longtemps fait la guerre. Une vieille fille, Jeanne Skonin, restée pour compte au terrible Pierre Skonin, tout puissant à La Ferté, sera infligée à un jeune petit Racine, élégant et cultivé, naguère cadet aux gardes, puis avocat sans causes, enfin quelque peu déclassé. Ce désemparé en sera réduit, lui, d'une famille dévote, pure et distinguée, à épouser, comme pis-aller, la mince charge de gabelle qui sert de dot à Jeanne Skonin.

Ce fils de Marie Des Moulins, ce frère de sainte Thècle, Racine, se remariera en hâte, aussitôt veuf, — ce qui prouve la joie qu'il avait éprouvée, à se sentir libéré d'une barbare fille de « francs-rustes », morte lui laissant deux enfants, Jean, — qui sera l'illustre Racine — et Marie, plus tard Mad. Rivière (dans la descendance de qui se sont retrouvées des archives restées longtemps inexplorées) (1).

Le poète, ainsi qu'il arrive souvent pour les fils, est infiniment plus du sang de sa mère que du sang de son père. En revanche, et aussi naturellement, Marie sera plutôt une Racine.

Aussi le futur tragique est, comme les Skonin, passionné, un arriviste (« Racine est un arriviste », a dit M. Jules Lemaître). Il a, comme son aïeul Pierre Skonin, comme son oncle Adrien Skonin, l'instinct épique ; il est poète-né. A douze ans, il fait sa première tragédie, *les Frères ennemis*,

(1) Et, qu'on me laisse le signaler, mon aïeule, ce qui explique et justifie ces divers articles sur Racine.

dont sa haineuse famille (côté maternel) lui a fourni le sujet tout vivant.

Aussi nous arrivera-t-il souvent, au cours de nos travaux, de conclure que Racine est plus Skonin qu'il n'est Racine.

Seulement ce n'est plus vrai quant aux *Plaideurs*. Rien, dans son innéité Skonin, ne préparait Racine à écrire cette pièce, rien, hormis qu'elle témoigne d'une vitalité dont nous ne trouvons point trace dans la race vieillotte, étriquée, pincée des bilieux Racine.

Mais, dira-t-on, si les Racine sont essentiellement des dévots, des prudes, des aristocrates, comment leur enfant aurait-il hérité d'eux le goût singulier d'écrire un jour une grosse farce comme *les Plaideurs ?*

Eh bien, je crois — du moins c'est une conjecture : on peut la discuter, — je crois que, sans l'influence de sa famille paternelle, Racine n'eût pas songé à écrire *les Plaideurs*.

Les Racine ont leur source à Chauny. Eh bien je suis persuadé que *les Plaideurs* viennent tout droit de Chauny — par les *Cinges-Verds*.

§

Quels *Cinges-Verds ?*

Je vais le dire. Mais d'abord permettez que je rappelle à grands traits ce que fut le théâtre au Moyen-Age.

Il fut essentiellement religieux, comme il l'avait été chez les Grecs.

Dès le deuxième siècle, quand ils sont réunis pour la prière, les fidèles se divisent en deux chœurs, hommes et femmes, les chefs d'attaque en tête. Il n'y a pas de prêtres encore.

Bientôt les chefs de chœurs tiennent à se distinguer par des costumes plus ornés, qui les signalent à l'attention de l'assistance.

Puis ils s'octroient des places à part dans ce qu'on appelle, au figuré, le chœur.

Enfin ils deviennent des professionnels de la direction des chants. D'eux sortiront les prêtres, ceux qui disent mieux, chantent mieux dans *l'Ecclesia*.

Comme, l'ardeur de la foi se calmant à la longue, les séances à l'église deviendraient trop monotones, on les anime par des tableaux vivants, édifiants et gais, tour à tour.

Quelques siècles plus tard, les églises riches ont des troupes de chants bien entraînées qui font recette.

Comme l'église à représentations devient trop petite, on dresse au dehors des échafaudages considérables, pour des fêtes d'exception.

Un peu après, on conserve l'échafaudage, et alors il y a un théâtre complet d'organisé, qui fonctionne à de certaines dates régulières.

Comme acteurs ce sont des personnes des meilleures familles, en costumes de l'époque. Ainsi, à Amiens, la femme d'Hérode Antipas a quatre pages en satin blanc et bleu.

Sarcey, dans un feuilleton du *Temps* du 21 septembre 1878, où il décrit les Mystères du Moyen-Age, nous dit que la scène figure à la fois (à défaut de machinerie) les divers endroits où l'action devra tour à tour se porter. *Il n'y a pas d'unité de lieu.*

Ainsi, en hauteur, le Paradis, puis, plus bas Nazareth, puis le temple des Juifs, Jérusalem, un Palais, un lac et un bateau, les limbes, l'Enfer, avec, pour porte, une gueule de démon, — au bord de la scène.

Les places des spectateurs, en face, prennent les mêmes noms. De là le paradis, qui est à la hauteur du Paradis de la scène, et n'a que des places chères. L'Enfer, qui deviendra le parterre, est meilleur marché.

Chaque grande représentation est précédée du *monstre*, où les principaux acteurs, pour allécher le public, se montrent (monstrent) en pleine rue.

A Amiens, trait de la race picarde, vindicative et assez mal commode, le plus beau mystère, en 1501, est intitulé *la Vengeance*. (Les Francs goûtent fort la vengeance. Le droit de vengeance fait partie du droit franc. La religion du Franc, paradis d'Odin, ne se compose que de scènes de vengeances.)

Pour les poèmes, comme tout doit être en vers, ce sont les collèges, professeurs et élèves, qui les composent. C'est pourquoi, après les *Miracles* de collège, il y aura les *Mystères* de collège, puis les *Tragédies* de collège — comme celles que Racine et son oncle Adrien Skonin composèrent ensemble à La Ferté et dont nous avons parlé.

Vers 1550, les Parlements proscrivent les *Mystères*, comme grossiers, vulgaires, choquants. Choquants surtout, parce que

pour animer les représentations, on a intercalé, entre des scènes de l'Ecriture, des farces de bateleurs et des plaisanteries grasses, comme les aiment les ecclésiastiques — dont Rabelais.

Après la proscription, les seuls *Mystères* encore tolérés seront des pièces, qui, d'abord, prétendront être des tragédies — bien que tenant en somme bien plus des *Mystères* — qui, ensuite, seront très convenables, sans facétie, ni gaudriole.

§

Mais cependant il y avait encore un public tout prêt pour applaudir des scènes burlesques, des parodies, des jongleries et autres pitreries.

C'est alors qu'on vit à Chauny, ville cléricale cependant, s'organiser des représentations singulières, uniques dans tout le grand pays franc — c'est-à-dire dans le pays allant jusqu'en Belgique.

Il ne paraît pas que Chauny — la ville n'avait point de cathédrale et n'était point (comme La Ferté-Milon) un lieu de pèlerinage célèbre — ait jamais donné des Mystères. Sans doute, cela explique que Chauny se trouvât alors plus libre pour imaginer de donner des *farces de jongleurs*.

Pourquoi ? Comment ? On n'en sait trop rien. Admettons que les gens de Chauny étaient d'humeur joviale. En tous cas, ce qui est bien certain c'est qu'ils vont organiser des drôleries théâtrales. La satire populaire, démolisseuse, va avoir ses tréteaux. On y raille tout le monde : les moines, les procureurs, les juges, les maris trompés, les coquettes, aussi bien que les *boyaux rouges* — ainsi nomme-t-on les Espagnols des Flandres, parce que leurs soldats portent des ceintures écarlates.

Chauny devient le Conservatoire de pantalonnades, gambades, pantomimes, gesticulations, pirouettes, cabrioles à l'italienne. Aussi les gens de Chauny, qui, lorsqu'ils étaient vertueux, avaient été surnommés dédaigneusement les *Vachers de Chauny*, sont-ils maintenant, depuis qu'ils ont dépouillé toute vertu, traités de *Cinges verds de Chauny*. (Détail curieux, il semble que c'est à ce moment, milieu de XVI[e] siècle, que certains dévots Racine — qui seront jansénistes avant, pendant et après le jansénisme — vont émigrer vers la sacerdotale et rigide Ferté-Milon — peut-être pour ne pas être confondus avec les diaboliques Cinges Verds.)

Dans les séances joyeuses, qui se donnaient durant deux semaines en une prairie de Chauny, la partie musicale était tenue par des violons d'Allemagne et des cuivres (trompettiers de Gand), la partie poétique provenait du seul terroir. Les jangleurs (de jangler, médire) étaient des poètes, des rimailleurs plaisants, de Chauny même (1).

C'est eux qui noyaient de ridicule certaines corporations, certains bourgeois, certaines mijaurées et pimbêches.

Quand le janglar ou jangleur avait lancé sa diatribe, il recourait vite à une diversion qui, à force d'éclats de rire, devait lui épargner les coups de bâton, lui assurer le pardon des hauts personnages qu'il avait trop étrillés.

Alors il sortait prestement d'une caisse quelque animal savant : une *truie qui file* — ce qui raillait la paysanne, un... comment dire ? un incongru mulet... qui troublait l'orchestre par ses bruits postérieurs. On recourait aussi aux petits chiens indiscrets qui inondent la robe d'une belle dame.

Ces farces étaient très goûtées. Jusqu'à la Révolution on en donna. Il paraît que Vadé, l'auteur du *Catéchisme poissard*, Vadé, un type de franc-picard, appréciait fort la plaisanterie scatologique de Chauny.

Et sans doute ce comique gras et chargé venait bien du terroir, car, au dix-neuvième siècle, quand Chauny, changeant de caractère, devint une ville d'industrie (ce qui ne lui permettait plus de garder cette spécialité facétieuse), ce fut une autre bourgade picarde, aux confins de la Champagne, qui recueillit la tradition des Singes dits de Chauny.

Sans doute tout dégénère et, à Bonneuil, on ne fabrique plus que des « bonimenteurs » et des bateleurs pour foires de village ; mais enfin, à Bonneuil, le terroir fournit toujours de ces pitres à trogne enluminée qui amusaient tant à Chauny et que, de nos jours, les grands cirques, qui les apprécient, ont élevés au rang d'*Augustes*.

Oui. Tout a dégénéré, c'est possible, mais nos grands-pères étaient moins difficiles que nous, quant à la qualité du rire. On sait que le Roi Soleil, lui-même, ayant fait cacher un pei-

(1) Ils étaient originairement, nous disent M. Ed. Fleury, puis M. Lecocq, qui ont beaucoup étudié le théâtre picard, de tout autres gens que des bateleurs. Le jongleur est un *janglard* dégénéré. Racine à *janglé* la magistrature dans ses *Plaideurs*. Le janglard venait chez les grands en menestrel. Blondel est le *janglard* picard de Richard-Cœur-de-Lion.

gne sale dans une tarte offerte à Mlle de La Vallière, éclatait de rire devant le cri de dégoût de sa maîtresse (1).

§

Or, il est possible que Racine, qui fréquentait ses cousins de Chauny (2), ait vu dans cette ville les fameuses jongleries. Alors s'expliquerait le comique forcé, outré, de cette farce, comme il l'appelle (il la destinait à la troupe de Scaramouche), de ce « lève-cul », comme on l'appela d'abord.

On sait que Paris goûta peu la pièce. Sans le roi elle tombait à plat. « Ce n'était qu'une pantalonnade. De là le fait que tout y est poussé à la charge et que la gaieté y manque parfois de franchise (3). »

Mais on a remarqué que le Picard, de par le sang germanique qu'il a abondamment aux veines (4), s'accommode de nourritures moins fines que le Parisien.

Je crois donc que *les Plaideurs* ont été quelque peu inspirés à Racine par sa verve de Picard, un Picard originaire de Chauny, bon janglard, qui fut enchanté d'administrer une méchante râclée à sa famille de pédants, de phraseurs quinteux et processifs comme il en voyait trop à La Ferté-Milon.

§

Quant aux picarderies qui émaillent la pièce, je les ai signalées ailleurs. Je n'en citerai donc ici que quelques-unes.

Le Picard adore les sentences réalistes. Racine aussi. En marge de ses livres on lira des mots comme ceux-ci : « L'amour tant qu'on est jeune. — Le monde, une grande bête. — On trouvera bien ce qu'il trouve bien, mal ce qu'il trouve mal. On hurle avec les loups!... Sans argent l'honneur n'est qu'une maladie!... Qui veut voyager loin ménage sa monture. »

Voici en patois un dicton philosophique dont Racine a dû faire son profit lui qui, à trente-sept ans, coupa sa vie en deux,

(1) Et voici qui fait penser à un épisode gras des *Plaideurs;* Mme de La Fayette, l'auteur du tendre roman, *la Princesse de Clèves*, est dans un fauteuil, causant avec la reine. Une des demoiselles d'honneur, qui n'aime pas Mme de La Fayette, se glisse sous le fauteuil, et, là, écrase une orange dont le jus se répand. Bientôt voyant une tache humide, la reine en fait l'observation à Mme de La Fayette, qui, très confuse, se défend, assure qu'elle ne s'est pas oubliée. — « Bah ! lui dit la reine, ces choses-là arrivent à tout le monde. » Et de rire. (Giraudeau : *les Vertus d'autrefois*).

(2) Jules Guillemot.

(3) Les Racine de Chauny et de la Ferté ont, jusqu'à la Révolution, échangé des mariages nombreux.

(4) M. Fouillée, Michelet.

la première part pour l'amour, l'autre pour le profit et les honneurs :

Gaingner in prémier
C'hest du fémier,
Gaingner en s'cond
C'hest du bon.

On le crut converti, mais le Picard, comme le Franc, son ancêtre, trompe volontiers :

Tu m'croieis einn' oie,
Mais j'su t'ein renard.

Ce Picard, il est d'ailleurs peu inventif — disait l'intendant Bignon — mais il est singulièrement utilisateur. Or tous les critiques prétendent — et Sarcey n'a fait que le répéter, — que Racine est bien moins un vrai homme de théâtre qu'un ingénieux qui tire parti de tout ce qu'il observe. Il ne crie pas, il adapte, ayant beaucoup observé, amassé peu à peu infiniment de matériaux.

Alors il nous sera permis de supposer qu'il se serait ressouvenu, un jour, de sa province, pays de bonne humeur et de bons diables.

Tout Picard que j'étais, j'étais assez bon diable !

Et Petit-Jean (c'est son nom, celui qu'on lui a donné bien des années durant) soit qu'il ait vu de ses yeux gambader et se trémousser les *singes verts de Chauny*, ces terribles janglards, faisant claquer le fouet de la satire populaire,

Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre,

soit qu'il en ait seulement entendu conter merveille à La Ferté, — pays où l'on a l'esprit méchant, — s'est amusé, un beau jour, à faire rire le public autrement que ne l'eût comporté le bon ton et le bon goût des délicats de Paris. Et ainsi son admiration pour Rabelais — cette admiration que Sainte-Beuve nous a signalée, *sans pouvoir l'expliquer* — s'expliquerait le plus naturellement du monde. Au surplus, Racine était jeune. Racine aimait à rire. Artiste et de goût délicat, il eût sans doute préféré « rire dans les règles (1) ».

(1) Voir sa préface des *Plaideurs*, la plus curieuse de toutes les préfaces de ce très avisé comédien que fut Racine. C'est là qu'il nous dira qu'il n'y a que les sots pour croire sur parole un auteur attestant, dans une préface, les belles intentions qu'il a eues en écrivant. Et pourtant, dans la préface de *Phèdre*, préface parue

Mais il le savait, c'est le gros sel qui sale le mieux; c'est le gros rire qui fait le plus rire : Racine, excellent disciple de la réalité, Racine, le premier des naturalistes, — a écrit M. Deschanel, — se mit tout simplement à rire, à la picarde, ainsi qu'il avait ri jadis tout son saoul, avec les cinges verds de Chauny.

Seulement, l'habile homme, le fin renard eut l'adresse de laisser croire à son public badaud que Petit-Jean, Dandin, Chicaneau et l'Intimé lui venaient tout droit d'Aristophane.

En quoi il eut bien raison, puisque les connaisseurs déclarèrent que ce sel était le plus pur sel attique...

§

Mais..., au moment d'achever cet article, un scrupule nous vient. Si nous nous étions trompés en croyant que les *Cinges Verds* sont nés au moment où mouraient les Mystères!

Voici, en effet, le vénérable racinien, M. Médéric Lecomte (à qui nous avions omis de soumettre cet article), qui nous révèle certaines choses essentielles. Les *Cinges Verds* seraient très anciens, pas du tout « Renaissance », on ne peut plus médiévaux. Rabelais les connaît de longue date. Il en parle joyeusement :

(Liv. I, chap. XXIV). « Gargantua alloit veoir les basteleurs, « trajectaires et thériacleurs, et considéroit leurs gestes, leurs « ruses, leurs sobresauts et beau parler, singulièrement ceux « de Chaunys en Picardie, car ils sont de nature grands « jaseurs et beaux bailleurs de baillivernes en matière de cin- « ges verds. »

Il paraît, dit Malleville, que, depuis longtemps, les gais habitants de Chauny allaient, durant l'été, par le royaume, conduisant en laisse les singes et les chiens, savants ou plaisamment incongrus.

Ils étaient tous rentrés à Chauny le 1er octobre, et, ce jour-là, le lieutenant du bailliage recevait d'eux un magnifique pâté de marrons, œufs et *coqueluches*. Les *Jongleurs* arrivaient très bruyants. Ils faisaient exécuter des farces à leurs petits chiens...

Les *Cinges Verds* semblent avoir été subventionnés, prin-

bien après d'ailleurs, il attestera qu'il a écrit *Phèdre* dans un but d'édification pieux – et on le croira !..

cipalement par les églises et abbayes. Une riche abbaye, voisine de Chauny, celle de Saint-Eloi-Fontaine, leur fit, jusqu'au temps de Racine, une rente importante. Sous la pression de l'opinion, semble-t-il, elle supprima cette rente aux *Jongleurs* en 1647 pour en verser le montant aux pauvres.

Les *Jongleurs* de Chauny s'éteignirent vers 1677.

Nous faisons donc erreur en supposant que les *Cinges Verds* étaient nés au temps de la proscription des Mystères. Tout au contraire, s'ils ont duré un siècle de plus que les Mystères, les *Jongleurs* avaient été des fournisseurs et des auxiliaires de l'Église. Celle-ci leur demandait d'apporter à ses spectacles l'indispensable intermède comique.

Indispensable, car on peut constater, même de nos jours, au cours des longues représentations de la Passion (à Oberammergau), que la foule, lorsqu'on ne lui réserve pas quelques instants pour le gros rire, les prend quand même. (A Oberammergau, c'est Judas qui, bien malgré lui, déchaîne le fou rire, même quand il se pend.)

Alors, est-ce que l'on ne pourrait pas dire que *les Plaideurs*, cette « farce » du très avisé Racine (Racine est très malin, assure M. Faguet), étaient destinés à jouer, au milieu de l'œuvre sérieuse, tragique de Racine, le rôle même de délassement que les *Cinges Verds* (qui inspirèrent *les Plaideurs*) avaient joué dans les graves Mystères du Moyen-Age?

MASSON-FORESTIER.

LA
CAPTIVITÉ DE MARGOT

—

A mon frère Lucien.

Radotante comme une aïeule en enfance qui répète sans savoir le même cri, monotone d'intonation et vide de sens, saoule du matin au soir, inconsciente de la dignité sauvage, que, prisonnière, elle avait su garder d'abor davec ses geôliers, Margot la pie, ravalant pour le plaisir des humains ses besoins et ses gestes, ne se faisait plus depuis longtemps les amères réflexions qui avaient tant attristé les premiers jours de sa captivité.

Loin, bien loin maintenant, la mer moutonnante des frondaisons, les corridors de verdure, les chênes hospitaliers où s'ébataient jadis, parmi les senteurs sylvestres, sa jeune liberté. Pourquoi, après avoir échappé à la glu de la mare, au trébuchet de l'oiseleur, au plomb du braconnier, à l'appeau du chasseur, s'être fait prendre et finir ainsi !

§

Un matin, à quelques coups d'ailes du nid, elle avait tout d'un coup pris conscience de sa vie en ne recevant plus du bec maternel la pâtée coutumière d'insectes et de fruits. Aucune fibre en elle n'avait frémi de cet abandon, l'instinct filial qui survit quelquefois chez certains animaux supérieurs à la période d'élevage n'existait pas chez elle, car la sollicitude maternelle était morte avec l'éveil de sa conscience. Elle ne ressentit même pas l'espèce d'ennui, né de l'ignorance, qui étreint les êtres livrés pour la première fois à eux-mêmes, en face de tous les problèmes de l'existence. Un subconscient lui disait qu'elle ne devait pas craindre la vie. La forêt s'ouvrait à elle comme un domaine, ruisselante de couleurs, de lumières, de rumeurs, imprégnée de chaleur, crevant de provende. Elle n'avait qu'à y pénétrer, qu'à se laisser porter sur le flux de vie née avec elle et comme pour elle; et légère, insouciante, caquetante et jacassante autour de ses sœurs, qui, elles aussi, prenaient leur

place dans la forêt, elle s'abandonna joyeuse à la vie, contemplant son sort sous un angle heureux de jeunesse, de lumière et de fête.

Ses sœurs n'étaient pour elle que la société familière aux mœurs connues, aux habitudes communes, le point d'appui sur lequel sa vie personnelle, son égoïsme de bête pouvaient se reposer ; leurs gestes, le critérium indispensable pour juger des autres habitants ailés qui hantaient comme elle les rameaux touffus des futaies forestières. Elle conservait avec elles et avec toute sa gent cette solidarité de race, moins accentuée chez les sédentaires que chez les migrateurs qui sentent bien plus, eux, devant la multiplicité des besoins, la nécessité de s'unir, de s'entr'aider et de se défendre mutuellement.

Elle n'aurait pas, comme Tiécelin, le corbeau, porté secours à un compère en train de disputer à un dangereux rapace la proie convoitée. Elle faisait partie des privilégiés de la forêt, chez qui les instincts altruistes sont le moins développés, pour l'unique raison que les besoins, ces grands maîtres des sentiments et des mobiles, étaient pour elle moins impérieux et les dangers moins pressants.

Ni les éperviers, ni les buses ne songeaient à faire de Margot leur pâture, préférant aux aléas d'une course et d'une lutte pour un morceau si peu friand la chasse aux passereaux inférieurs, aux gallinacés sauvages, à la chair délicate, et incapables de se soustraire autrement que par la fuite à leur attaque impérieuse et violente.

Elle n'avait pas à s'inquiéter outre mesure de sa nourriture, car, peu délicate sur le choix de becquées, elle gobait indifféremment les insectes, les fruits, et n'hésitait même pas, l'occasion se présentant, à démolir ou à dévorer la couvée tardive d'un petit oiseau qu'elle assommait ou éloignait, à grands coups de bec, du nid où le retenait son instinct maternel.

Son plumage aux reflets changeants, son habit aux basques trop longues et comme étriquées, non plus que sa chair amère et coriace ne pouvaient guère tenter les humains, et elle n'avait réellement à craindre, mais elle l'ignorait, que la fantaisie meurtrière d'un chasseur désœuvré en mal du coup de fusil où essayer son adresse.

Aussi, peu jalouse de la provende qui abondait dans la forêt, conviait-elle par un jacassement particulier, une sorte de rou-

coulement non disgracieux et presque tendre, les sœurs en maraude à venir partager au gros chêne de la clairière ou à l'alisier de la tranchée la robuste platée de glands ou le délicat dessert de fruits rouges et sucrés qu'elle avait découverts, et dont elles se gavaient toutes à qui mieux mieux en caquetant comme des hommes un peu ivres devant les reliefs d'une plantureuse ripaille.

Quelquefois, souvent même, elles accueillaient Jacquot, le cousin geai, faraud, parant son habit roux de passepoils bleus, qui s'en venait à leur invite cogner du bec lui aussi et se dilater le gésier jusqu'à l'étouffement.

Et tous les soirs, après la buvette en commun à la flaque du coin ou à la source du taillis, et les envols capricieux vers l'horizon, immobiles aux quatre coins du bois, elles répondaient à l'appel de l'ancêtre Margot, la vieille pie de la forêt qui les conviait à se rassembler dans le chêne ou le foyard qu'elle avait soigneusement choisi pour la nuit, selon la lune, le temps, les vents ou autres accidents secondaires, et que son instinct de bête, augmenté de sa prévoyance d'aïeule, lui avait fait élire entre tous.

Elles se reconnaissaient à petits cris joyeux, étouffés, presque attendris, sautant de branche en branche, hésitantes, capricieuses, se querellant doucement pour une place qu'elle ne désiraient pas, se bousculant, animant l'arbre tout entier dont les rameaux, les feuilles s'agitaient de leur mouvement perpétuel et semblaient exhaler la joie de recéler toute cette vie fourmillante et heureuse.

Puis, petit à petit, au fur et à mesure que s'enfonçait le soleil, que diminuait la lumière, et que planaient sur elles le mystère de la nuit et le danger d'attaques nocturnes, la rumeur s'assourdissait, se ponctuait de silences que ne troublaient bientôt plus que de légers cris tombant çà et là de branche en branche comme un bonsoir tardif ou un appel au sommeil.

Des jours heureux avaient passé sous le soleil, des jours de bavardage et de goinfrerie, dans les palais verts, compliqués et changeants des taillis, dans les pavillons clairs, soleilleux de la coupe, à côté des geais lourdauds, des merles dégagés et vifs, des corbeaux cyniques et monotones et des grives méprisantes ou peureuses.

Elle connaissait les arbres hospitaliers, les ravins abrités,

les sources fraîches, les oiseaux amis, les rivaux et les ennemis.

Elle avait été très surprise de voir des matins entiers les geais passer sur sa forêt, s'abattant tous comme pour une pause prévue, une halte immuable, à un même grand chêne aux branches sèches, ainsi qu'au point de repère d'une étape bien définie. Elle avait d'abord suivi les premiers, puis voyant qu'ils dépassaient la forêt et s'enfonçaient vers le midi en longue chaîne grise, les avait abandonnés pour revenir à son point de départ et, huit jours entiers, amusée et curieuse, elle avait escorté, durant leur passage par son domaine, leur monotone et long défilé.

Où pouvaient-ils aller ainsi? Quel ennemi puissant, quel rapace à l'appétit fantastique les chassait de la forêt natale en même temps que les cohortes silencieuses des ramiers et ces nuages gris de sansonnets, tournant comme des nuées d'orage avant de s'abattre sur les chaumes herbeux ou sur des labours fraîchement retournés. Elle suivait leur manège avec étonnement, attentive au moindre spectacle nouveau, au moindre cri inconnu.

§

La curiosité était le défaut de Margot, le péché mignon de toutes ses sœurs agaces qu'elle voyait, comme elle accourir au premier signal étranger à leur vie.

Elles avaient entouré de loin et peureusement Guerriot l'écureuil, franchissant sans ailes, de bonds fantastiques, les abîmes qui séparaient les arbres, grimpant tout droit avec une agilité incompréhensible, et assisté de haut aux fanfares des chiens courant le lièvre.

Les bruits les plus éclatants, les rumeurs les plus violentes n'effrayaient point Margot. Elle avait entendu le coup de tonnerre qui avait arrêté l'oreillard sans soupçonner sa provenance; elle avait suivi curieuse et sans y rien comprendre les gestes de l'homme, rejetant à l'épaule son long tube fumant et d'une main tenant en l'air le lièvre mort que, de l'autre appuyée sur le bas-ventre, il faisait pisser, selon la vieille habitude des chasseurs.

Seule, l'odeur de la poudre l'avait incommodée et comme induite en méfiance, mais elle était tout de même restée sur

son foyard, à peine dissimulée, contemplant la scène, tandis que les merles s'étaient enfuis avec des sifflements aigus et que les corbeaux filaient au loin à tire-d'aile en poussant des croassements de rappel significatifs.

Margot n'avait jamais éprouvé le danger de la présence de l'homme; mais tout de même, à voir le lièvre inerte entre les mains de son vainqueur, elle avait senti qu'elle devait se défier de lui, bien qu'elle ne pût établir entre sa situation et celle du lièvre mis à mort de relation réelle et précise.

Elle pensait un peu comme Guerriot, qui devant l'homme grimpe à l'arbre le plus prochain, s'y établit dans une fourche, et, le corps dissimulé, contemple, se croyant provisoirement en sûreté, et attendant le geste menaçant devant lequel il déguerpira, le braconnier qui l'ajuste paisiblement et va le faire dégringoler de sa retraite aérienne.

Mais il semblait vraiment qu'avec ces jours d'automne et le pèlerinage au loin des geais et des ramiers la providence, qui lui avait rendu si aimables les premiers mois de sa vie dans la forêt, avait disparu elle aussi.

Sans doute, la nourriture restait abondante et variée, les ruisseaux épanchaient le même cristal frais, mais les premières gelées qui avaient suivi les pluies torrentielles et persistantes des derniers jours de septembre, en la refroidissant, avaient comme endeuillé la forêt. La gent ailée s'y faisait de moins en moins nombreuse, et l'humidité qui s'évaporait sous les soleillées fugaces en brouillards frais et persistants la bardait comme une malade d'une ouate translucide de solitude et d'ennui. La toiture de feuilles se crevassait, jaunissait, s'écaillait petit à petit, et laissait insidieusement filtrer sur les réfugiés des rameaux, sur les hôtes familiers des branchages des filets de pluie qui délustraient les plumages et engourdissaient les ailes.

Les feuilles tombaient toutes, tantôt lentement, à regret, une à une les vesprées calmes, sans que rien, sinon leur couleur, laissât supposer leur chute prochaine, ou par rafales les jours de tramontane avec des crépitements secs et grêles qui faisaient sursauter dans leurs gîtes de ronces et fuir vers la plaine, entre les rais des sillons, gris comme eux, les vieux lièvres roux.

Il s'accumulait sur la forêt de la solitude, de l'ennui, de l'angoisse, et tout ceci pesait à l'âme de Margot, aux âmes de

ses sœurs, qui, avec le soleil levant, après un rassemblement instinctif, un bref lustrage des plumes ébouriffées par la brume de la nuit, prenaient leur vol vers le soleil et s'égrenaient comme une semence épandue à la volée par les doigts du matin, au hasard des haies qui bordaient les prairies de la combe ou de la plaine. Elles y venaient chercher des fruits que la forêt leur eût facilement fournis, mais qu'elles préféraient quérir ailleurs.

Et comme si les éléments n'eussent pas suffi à brouiller sa vie, à attrister ses jours, voici que les choses, elles aussi, semblaient prendre à tâche de devenir leurs complices et de se liguer contre sa gent.

Un beau soir, à l'heure où le soleil du crépuscule faisait cuivroyer la surface polie d'une petite mare ombragée d'un saule, elle avait, le bec empâté encore de baies sucrées décrochées aux haies, rejoint vivement ses compagnes qui s'y abattaient toutes un instant avant de regagner l'asile de nuit choisi par l'aïeule.

Or, voici que, tout d'un coup, une des sœurs voulant s'enlever n'avait pu prendre son essor, et une autre de même, et une troisième aussi.

Les pattes nerveuses repliées sur elles-mêmes, se redressant en vain pour l'élan, refusaient de quitter le sol et d'exécuter le saut nécessaire pour prendre l'envol, car ce n'est pas immédiatement de terre que les ailes s'éploient pour la volée. Elles étaient là aussi empêchées que les hirondelles aux pattes trop courtes, naufragées sur des grèves de boue.

Comme si une force invincible les eût clouées elles restaient les pieds rivés, immobiles, battant des ailes et criant de détresse. Et Margot se demandait curieusement ce qu'elles avaient ! Avec bien des peines, les prisonnières réussissaient lentement à soulever une patte exténuée par l'effort, au bout de laquelle tenait, fixée à tous les ongles, comme une corde flexible qui s'étirait doucement sans se rompre, puis demeurait ainsi, s'allongeant ou se raccourcissant selon le mouvement de la patte, tandis que l'autre jambe restait immobile sous l'étreinte gluante qui la maintenait par en bas. Et si elles voulaient à son tour soulever cette autre patte, il fallait, pour donner à l'effort la force suffisante, reposer la première et se river de nouveau au sol.

Trois étaient prises ainsi, celles qui, arrivées les premières,

avaient choisi les places les plus commodes pour boire à même l'eau de la mare. Les autres, parmi lesquelles Margot, avaient été contraintes à se percher sur des grosses pierres qui n'y étaient pas les jours précédents, et faisaient autour de l'eau, sauf à l'endroit où se débattaient les sœurs captives, comme un collier ou un rempart.

Elles étaient obligées, pour atteindre la surface de la mare, de s'accroupir et de se pencher en avant, en tendant le cou, au risque de tomber et de se noyer parmi ces câbles verdâtres de mousse qui dissimulaient un fond vaseux et traître.

Suspendant cette laborieuse déglutition de l'eau puisée à petits coups, elles essayaient en vain de comprendre le mal qui subitement venait d'atteindre leurs compagnes. En vain elles voletaient au-dessus et alentour ; les autres continuaient à piailler éperdûment en levant alternativement les pattes comme si elles eussent été atteintes d'une folie subite.

Le soleil à l'occident s'enfonçait derrière un éperon pourpre de nuage. C'était l'heure de déserter la plaine solitaire et de regagner les bois. L'aïeule au loin rappelait. Et une à une, lentement, comme à regret Margot et les sœurs libres avaient pris leur essor, abandonnant là les prisonnières, qui, les voyant partir, agitaient plus violemment les pattes et battaient l'air de leurs ailes inutiles dans un désespoir de cris assourdissants à entendre.

Sans doute elles narrèrent l'aventure à l'aïeule. Mais quand l'aube reparut et qu'elles revinrent à la mare, elles ne trouvèrent plus là que des plumes brisées et quelques os rongés qui attestaient un drame nocturne, mystérieux et terrible.

Aussi, pour Margot et pour toutes les pies, la mare fut désormais maudite et jamais plus, même aux jours brûlants d'été, elles ne devaient accepter l'invite miroitante de sa fraîcheur pour y tremper leur bec et y lustrer leurs plumes.

§

D'autres jours suivirent avec leur cortège d'ennuis et de revers, car, malgré tout, diminuait maintenant la provende. Les fruits mûrs tombaient et pourrissaient sur le sol, les insectes mouraient ou s'abritaient sous la casaque chaude des écorces des arbres ; les récoltes devenaient des glanes et les repues de frugales collations.

Mais, dociles à l'instinct, malgré l'égoïsme conservateur de l'individu, dominait tout de même en elles, comme un besoin supérieur et subconscient, le souci de conserver la vie de la race ; et invinciblement, comme si quelque démon malfaisant de caquetage les eût poussées, quand l'une d'elles découvrait la pâture, le cri de ralliement lui sortait de la gorge et faisait rappliquer des quatre coins de l'horizon les commères éperdues, avec qui elle se disputait ensuite violemment à coups de bec la parcimonieuse portion sur laquelle toutes se précipitaient avidement.

C'était une heure indécise d'une après-midi brumeuse. Aux écoutes sur la branche dépouillée d'un hêtre où elle se reposait de quêtes infructueuses, Margot scrutait l'espace de son œil inquisiteur et vif, quand, d'un fourré encore touffu, sous un chêne plus résistant, elle entendit le cri de ralliement de sa gent et y répondit aussitôt.

S'élevant en l'air au-dessus du lacis semi-squelettique des hautes futaies, elle aperçut au loin deux autres agaces qui convergeaient à tire d'aile vers le rendez-vous signalé, et y porta son vol elle aussi.

Bientôt l'odeur de la poudre, comme au jour de la mort de Lièvre, incommoda ses narines, car elle fit peu de cas du tonnerre éclatant qui l'avait précédé, ignorant tout de ses causes et de ses résultats, et les bruits l'incommodant, en somme, beaucoup moins que les odeurs.

Elle continua son chemin; et, plus dense et plus incommodante, accompagnée d'un nouvel ébranlement tonnant, l'odeur de la poudre monta dans l'air. Rien ne l'arrêtait. Elle arrivait elle aussi, après les sœurs plus habiles, quand un nouveau coup de feu déchira l'espace, illuminant sinistrement le sous-bois et qu'à ses oreilles des sifflements aigus, accompagnés d'un cinglement atroce au poitrail, lui firent, dans un cri plaintif virer de l'aile et s'enfuir au loin.

Et presque aussitôt, se superposant inconsciemment, la vision de jadis et celle-ci se dressèrent en elle ; l'homme tenant toujours ce long tube fumant, et s'élançant pour ramasser à terre le cadavre inerte d'une compagne assassinée.

Son sang, qu'elle n'avait jamais vu, coulait en gouttes rouges comme les baies blettes des sorbiers sur le gilet bigarré de ses plumes qui s'agglutinaient pour un pansement naturel et spon-

tané. Un plomb lui avait traversé les chairs, et, sans mettre sa vie en péril, lui avait appris par là que l'homme était un danger. Mais que pouvait bien faire, auprès de l'assassin, la sœur traîtresse qui les attirait dans le piège? Du même endroit le signal d'invite venait toujours ; c'était une vesprée calme de fin d'automne : pas un fil d'air ne frôlait la forêt où les dernières feuilles, à l'extrémité des rameaux menus, se seraient agitées comme des mains difformes pour un adieu triste; le son s'enfonçait dans les lointains et de temps à autre le même bruit sinistre déchirait l'espace. Des pies, des geais, des grives attardées, les derniers merles tombaient dans l'embuscade ; seuls les vieux sédentaires, pleins d'expérience et de prudence, et les savants corbeaux à l'oreille exercée, ne s'y méprenaient point, sachant fort bien discerner la voix de l'oiseau de son captieux simulacre, l'appeau traître du chasseur.

§

Elle commençait ainsi à recevoir les dures leçons de la vie ayant à lutter simultanément contre la triple coalition des éléments, de la faim et de l'homme.

Ah, l'homme! elle le redoutait tant maintenant, armé ou non, car moins sagace que les corbeaux et les vieilles commères ailées, elle ne distinguait point encore le dangereux braconnier à l'arme assassine du vulgaire quidam à l'inoffensif bâton. Elle les fuyait tous, encore que la curiosité, sa passion dominante, dût lui faire souvent courir les risques de rencontres périlleuses pour satisfaire à ses impérieuses exigences.

N'était-ce pas un de ces derniers jours ensoleillés encore qui rendent plus amère par leur beauté diaphane d'arrière-saison la perspective de l'hiver levant qu'elle avait cédé autant au désir de voir qu'à celui d'écraser sous la raillerie et les coups de bec un héréditaire ennemi : chouette, grand-duc ou hibou, un hideux rapace nocturne, égaré, perdu, naufragé dans la lumière.

Ah! la belle ruée des oiseaux de jour contre cet ennemi commun jetant sinistrement aux échos des alentours ses lugubres appels de détresse.

Tous se précipitaient pour le voir, battant de l'aile, ouvrant des yeux fous qui ne voyaient point et incapable de répondre aux furieux assauts de bec des ennemis. Il y avait un bruisse-

ment féroce d'ailes hétérogènes et cinglantes depuis le crépitement léger des petits rouges-gorges, aux tui-tui colorés, sortis de leurs troncs d'arbres, jusqu'au ronflement sourd prolongé en rumeur des grands corbeaux voraces, qui, les griffes tendues, semblaient palpiter de désir à la pensée d'une chair à déchiqueter sous le pic solide de leurs becs.

Mais brusquement le cercle des oiseaux noirs s'élargit. Il y eut sur leur ligne de bataille un flottement. Sur un coua particulier de l'un d'eux, la bande disciplinée, docile au signal ou à l'ordre donné, s'abattit sur des chênes à quelque cent mètres du lieu d'appel, et, comme Margot, elle aussi, arrivait pour prendre part à la curée commune, un oiseau tomba sous le plomb meurtrier du chasseur pendant que l'air retentissait du tonnerre bien connu, que décidément les corbeaux battaient en retraite et que continuaient à tourner autour du nocturne artificiel les imprudents oiseaux qui tombaient à chaque coup sous les plombs de l'homme.

Elle avait échappé au danger.

§

La neige tomba, une poudrée légère dans le désœuvrement plat d'une soirée d'hiver, couvrant le sol d'un drap mince, troué aux endroits humides, et précisant dans l'aube du réveil comme d'un coup de crayon lumineux la joliesse ténue des dessins des rameaux.

Margot ne trouvant rien à manger partit rôder autour du village, derrière les haies des vergers et les murs d'enclos, pour chercher parmi les reliefs abandonnés par les humains la pâtée de ce jour. Sous l'abri des haies où la neige n'avait pu atteindre, des plaques de terre apparaissaient. Elle s'y précipita, lorgnant de côté les maisons fermées, aux portes closes barricadées devant le froid ennemi.

Un morceau de chair adorait bon parmi l'émiettement des mottes d'une taupinière. La bonne aventure ! Et, vlan ! un coup de bec pour le déjeuner du matin. Mais comme une réplique instantanée, aussitôt qu'elle eut touché ce bout de lard, traitreusement enfilé dans une invisible tige de fer, deux gifles formidables, la souffletant de chaque côté du cou, l'étourdirent subitement en la retenant prisonnière.

Combien de temps passa-t-elle ainsi ?

Elle fut réveillée par un grand bruit sourd et un ébranlement du sol sur lequel elle gisait. Là bas se dressait une formidable silhouette. Alors elle se vit prisonnière, comprit le piège, l'amorce, et s'arc-boutant violemment sur ses pattes, tirant de tous ses muscles, allongeant la tête et le bec dans le prolongement du cou, elle réussit à se dégager des deux cercles de métal qui la maintenaient. Au nez ahuri de l'homme qui accourait elle prit son vol, dédaignant le bout de lard devenu pourtant inoffensif, et s'enfonça avec des cris de peur dans l'horizon éblouissant de neige que faisait fondre peu à peu le tiède soleil de midi.

Elle venait encore de l'échapper belle et se promit bien d'être plus circonspecte à l'avenir, et de ne se jeter dans une aventure que lorsque l'exemple de ses sœurs l'aurait dûment avertie qu'elle n'y courrait aucun danger.

§

Mais vraiment ce matin d'hiver où la gelée blanche scintillait de feux versicolores au soleil levant, où la plaine flamboyait comme la surface d'un immense diamant aux innombrables facettes, ou rien de près ni de loin ne pouvait faire soupçonner de piège et d'ennemi, comment n'aurait-elle pas, comme toutes ses compagnes d'ailleurs, accouru à l'appel de détresse d'une sœur souffrante !

C'était peut-être comme au crépuscule de jadis, près de la mare maudite ; mais là, il n'y avait point d'eau ; nul arbre ne se dressait ; seule, au loin, derrière un épaulement de terrain, une fumée bleuâtre montait calme et droite dans le froid sec du matin.

Comme au bord de la mare, en effet, sans que rien lui pût faire deviner la cause d'une telle souffrance ou d'une telle détresse, une pie, le dos acculé contre une planche assez large, comme pour se protéger de l'humidité de la terre, agitait frénétiquement en l'air ses deux pauvres pattes en piaillant désespérément.

Et de tous côtés à la fois, de sa forêt et des bois voisins, la gent de caquet vain accourait au rappel, moins pour porter secours à la compagne en péril que pour contempler le curieux spectacle qu'elle pouvait offrir à leur curiosité désœuvrée.

Les ailes fixées à la planche par deux doubles pointes invi-

sibles qui lui causaient une atroce souffrance qu'aggravait encore l'horreur de sa position, les pattes et le ventre en l'air, la prisonnière, en proie à un vertige fou, comme si l'espace tout entier eût chaviré sur elle, le côté droit de la tête battant contre la paroi de la planche, sondait de son seul œil ouvert, agrandi par la souffrance et par l'effroi, l'abîme infini du ciel céruléen que ses sœurs emplissaient de leurs cris et de leurs tournoiements.

Peu à peu elles s'approchèrent de la captive. Volant de plus en plus bas, et se posèrent enfin toutes autour d'elle, sautant curieusement, tendant le cou, allongeant le bec, et raccourcissant progressivement le diamètre du cercle qui les séparait de l'objet de leur curiosité. Bientôt, Margot, plus excitée que les autres, oublieuse de sa résolution passée, et ne soupçonnant rien, passa, repassa et sauta par-dessus la criarde dont les griffes des pattes se tordaient, s'ouvraient, se fermaient frénétiquement, comme cherchant un point d'appui où s'agripper pour reprendre la station droite.

Les autres pies approchaient aussi. Nulle n'y comprenait rien et autour de la malheureuse, c'était un caquet indéfinissable et énervant de commères, un entremêlement de corps, un enlacement de gestes, de sauts de côté inquisiteurs et de coups d'œil ahuris.

Mais tout d'un coup, passant à portée des griffes de la captive, et se penchant sur elle pour mieux voir et mieux juger, Margot fut saisie violemment au cou par les pattes de l'autre qui se cramponna à elle de toute la force de ses nerfs surexcités intensément par le désespoir. Un autre cri, un cri étranglé et aigu, le sien, répondit au cri de la prisonnière et leurs râles se mêlèrent en une cacophonie étrange dont les autres restèrent immobiles d'étonnement et silencieuses d'effroi.

Margot, à tout prix, voulut se faire lâcher, et comme ses râles étaient impuissants à décider la première à se dessaisir de ce grêle et mouvant point d'appui, il y eut entre les deux, sous les yeux ahuris de la tribu, un duel étrange et sinistre.

Les griffes de la prisonnière serrent à l'étouffer le cou de Margot qui tire en arrière de toutes ses forces pour lui faire lâcher prise ; en vain. Ses pattes, raidies par la colère et par le danger, piétinent la terre gelée, et elle glisse et tombe allongée sur te poitrail de la compagne; mais elle se redresse aussi-

tôt, furieusement agressive, et cherche de son bec à demi perclus à lui percer la poitrine ou à lui crever les yeux. Elle ramène ses pattes libres, dont elle enfonce les griffes dans le ventre de l'autre, en se rejetant en arrière dans l'attitude de l'effort le plus violent ; elle la piétine avec rage, mais l'autre, comme insensible à ses coups, roidie par une idée fixe, serre toujours sa griffe de plus en plus fortement.

Margot s'étrangle, son œil devient rouge, son bec s'ouvre frénétiquement pour aspirer l'air qui manque à ses poumons, son cœur saute convulsivement, tandis qu'autour d'elle caquette et jacasse de nouveau la gent amusée maintenant de cette lutte farouche.

Les piaillements s'élèvent plus aigus, plus précipités, plus étranglés, des combattants, arrivés au paroxysme de la haine dans la défense réciproque de leur existence, quand, tout à coup, avec déchirement d'air brusque des ailes qui prennent leur envol, un lourd silence tombe, comme un ruissel de solitude sur les lutteuses implacables.

Un ennemi commun vient sans doute d'apparaître à l'horizon, et instinctivement, sans le connaître, pressentant l'homme, mais sans cesser de lutter avec rage contre son ennemie, Margot comprend qu'il faut l'éviter et se taire. Cependant l'autre continue de piailler de toute sa gorge, et bientôt surgit, distinct et brutal malgré l'éloignement, le danger appréhendé. Au loin, grandissant par degrés, énorme, monstrueux, l'humain approche, vingt fois plus haut que Margot, masse horrible, fantastique, dont les pas ébranlent le sol qui s'écrase en mottelettes, et font sur son passage destructeur un large sillon sombre entre les berges rutilantes des diamants évanescents de rosée, scintillants aux doigts fluets des herbes rases du gazon dégarni.

Il vient, effrayant, rauque, soufflant comme un volcan son haleine chaude qui fume dans l'air glacé du matin tel le tuyau de la cheminée de la chaumière ou la meule sylvestre du charbonnier de la coupe.

Il a sans doute un air effrayant, car Margot, se ressouvenant des dangers anciens, oublie la douleur de son cou meurtri dans le choc formidable de frayeur qui l'emplit toute à sa vue. Ah ! le corps étiré de l'oreillard, la chute inerte des sœurs sous le plomb cinglant : c'est un danger semblable qui

la menace, et, sans comprendre la mort, elle la sent venir dans ce pas lourd qui s'avance vers elle.

Ses plumes ébouriffées, son œil fou lui donnent sans doute un aspect étrange, car l'homme, en la fixant de ses yeux froids, pousse un éclat de voix sonore, un rire terrible qui l'agite tout entier et centuple encore la frayeur dont elle est saisie.

Alors il se baisse et dans une poigne rugueuse, étau formidable autrement puissant encore que les griffes qui la retiennent, elle se sent prendre les pattes, perd l'équilibre et reste suspendue au-dessus du corps de l'ennemie, serrée violemment aux deux extrémités par les griffes haineuses de l'une et la pince chaude et implacable de l'autre.

Un cri qui est déjà un râle s'échappe de sa gorge. Elle croit que c'est l'instant fatal, et, dans le désarroi précurseur de la mort, laisse pendre comme deux rames mortes ses ailes inutiles.

Mais, tout d'un coup, elle sent se desserrer la griffe geôlière sous un pouce musculeux qui s'introduit contre sa chair comme un levier tout puissant. Elle respire enfin, elle n'est pas morte, sa tête est dégagée, son cou est libre. Elle n'est plus maintenant prisonnière que de l'homme seul qui la tient par les pattes en la regardant de cet œil fascinant, rond, fixe, lui montrant ce sourire insolent du vainqueur auquel elle ne comprend rien, sinon que sa situation est terrible et qu'elle ne reverra jamais sa forêt.

Alors, dans le sentiment violent de la conservation, elle essaie de lutter contre son geôlier et de son bec conique aussitôt s'escrime de toutes ses forces sur les poings qui la maintiennent.

Mais les poings du braconnier sont durs comme les fûts des vieux chênes sous l'écorce desquels courent les insectes en été, et il répond à ses attaques furibondes et impuissantes par des éclats de rire sonores qui lui font redoubler encore les coups de bec dans l'énergie exacerbée de l'instinct conservateur.

Alors, comme s'il en était fatigué, ou qu'il eût prévu ce manège, l'homme ouvre la porte grillée d'une grande cage qu'il a apportée avec lui et qu'il avait posée à terre, y jette brusquement Margot et referme aussitôt la prison.

Se précipiter contre les barreaux, s'escrimer du bec et des

pattes, des ongles et des ailes pour rompre cette muraille métallique qui la garde, passer les griffes au dehors, se battre la tête aux barreaux, Margot essaie de tout, mais tous ses efforts sont vains ; rien ne bouge, rien ne fléchit, rien ne plie.

Et, ironique, au-dessus de sa tête, la main cynique et terrible, invulnérable et hors de sa portée, balance par un crochet la prison mobile qui la transporte vers l'inconnu et vers la mort.

§

Les bruits les plus divers et les plus inattendus purent bien frapper son ouïe inattentive, elle n'y prit garde. Elle était dominée par une seule idée : s'enfuir ; elle était occupée d'un seul but, rompre ou desserrer le fer des barreaux, et quand elle se vit entourée d'une haie fantastique d'humains elle ne sut jamais comment et avec quelle rapidité subite avait pu grandir et se multiplier cette horde formidable d'ennemis.

Elle était incapable de les distinguer ; ils se ressemblaient tous, malgré leurs tailles différentes, leurs physionomies diverses et leurs costumes variés. Ils avaient tous pour elle la même odeur, ils frayaient avec son bourreau et se résumaient en une seule idée s'intensifiant : l'ennemi, le danger, la mort.

Le cercle des ennemis se mouvait avec elle ; il en sortait des tempêtes de cris, de paroles, effrayantes pour Margot qui, ne comprenant rien au caquetage de ces gens, et chez qui, tout puissant, subsistait seul l'instinct de conservation, estimait en une généralisation brusque que ces cris, se rapportant à elle, ne pouvaient signifier que le désir et la volonté de la mettre à mort pour jouir de sa chair : ainsi avait-elle vu faire jadis aux voraces corbeaux, s'abattant dans un tumulte fantastique de cris, sur une charogne à demi décomposée de bête, et sur un lièvre blessé, cerné, achevé à coups de bec et dévoré sur place. Il en était sans doute ainsi pour elle et tout cri, parole ou rire, échappé d'une gorge humaine, faisait plus fort battre, sous son habit noir et blanc aux longues basques, son cœur chaud d'oiseau jeune au sang vif.

Tout d'un coup, parmi un chaos confus, un tumulte violent d'odeurs étrangères, lourdes et chaudes, il se fit nuit autour d'elle, et ses yeux noirs, aux pupilles excessivement dilatées par l'horreur, furent comme blessés d'un choc de ténèbre.

Pendant quelques instants elle demeura ahurie sous le double effet combiné de ce déluge malodorant et de cette obscurité sinistre ; puis, peu à peu, elle s'accoutuma. Ce n'était pas la ténèbre de la nuit, c'était le semi-jour, sale et gris de la cuisine villageoise, de la pièce quelconque d'une maison rustique devenue auberge par l'ambition rabougrie d'un paysan, rentré de la ville avec quelques sous et que la nécessité d'une distribution mal comprise oblige à transformer en salle de débit.

Au centre, se dressait un robuste pilier de pierre avec de rustiques crochets en fer forgé, scellés à même dans la masse, aussi vieux que la bâtisse, auxquels pendaient des essuie-mains douteux ; dans deux coins, des tables basses où traînaient des verres à moitié vides embués de vapeur, et d'un autre côté l'obèse poèle de fonte, au court tuyau, au nombril rouge où un grand feu de bois, clairant vif, répandait par toute la pièce une chaleur rance. Enfin, dans le fond, du même côté que la porte, montait le tuyé, immense cheminée villageoise, de quatre mètres carrés de surface à la base, s'effilant en haut en tronc de pyramide, s'ouvrant et se fermant par deux planches articulées formant sur le faîte une toiture mobile, qui se manœuvrait du dedans, au moyen d'une longue corde de chanvre, durcie et noirâtre, pendant près de la gueule d'un four de campagne où l'on cuisait le pain. Le pilier arc-boutait deux plein-cintres perpendiculaires l'un à l'autre qui soutenaient les deux parois intérieures du tuyé, les murs de la maison en formaient les deux autres.

Tendues transversalement, de fortes perches, sèches, noires et dures, supportaient des jambons racornis, des alignements de saucisses, tandis qu'aux parois se faisant face deux gros crochets de fer, encastrés dans la maçonnerie, soutenaient deux immenses bandes de lard, demi-manteaux d'un corps de porc saigné récemment, et sous lesquels flambait doucement un feu parfumé de branches de genévriers.

Et au centre de tout ceci, rouge et grasse, parmi ses cuivres rutilantss, a vaisselle cliquetante sur un évier s'épanchant dans la cour, l'hôtesse, et, comme des satellites, l'hôte et deux enfants, un petit garçon et une fillette, qui allaient devenir, à la suite d'une brève transaction, les maîtres de Margot.

LOUIS PERGAUD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Sœur Candide. — La Comète. — Rois. — Printemps.

Sœur Candide. — On a dit pour l'excuser qu'elle était désintéressée. Tous les grands passionnés le sont. C'est le propre de la passion de n'avoir pas pour but les jouissances immédiates et égoïstes. Celle que nous connaissons le mieux, l'amour, va jusqu'au sacrifice de soi-même, et la charité ne lui cède guère en immolation. La sœur Candide n'en est qu'à l'abus de confiance, étiage modéré, d'après les lois, mais elle serait allée jusqu'au vol direct, elle eût forcé un tiroir, que cela ne me causerait aucune surprise. Elle a fondé des hospices ; il faut que ces institutions prospèrent, il faut que ces petits tuberculeux vivent. Pour la passion, la fin justifie les moyens.

Du point de vue social, toutes les passions sont des vices. La charité est un vice. J'écris par delà le bien et le mal et il n'est pour moi dans le mot nulle signification laide. Cela n'a rien de singulièrement hardi, puisque je le prends sous sa signification populaire. Le peuple est plus fort en psychologie que les plus ardus psychologues ; il est plus faible aussi, avec sa tendance à tout ramener au simple. Or, tout est compliqué, si compliqué même que la moindre chose est difficile à comprendre. Sur quoi repose cette passion ou ce vice, la charité ? Sur la confiance en Dieu. Ce sentiment était excellent, quand tout le monde croyait en Dieu. Alors, se fier à la bonté de Dieu, c'était appeler celle des hommes. Mais on ne croit plus beaucoup à Dieu, même dans le monde où il semble le plus en faveur. Il est advenu de cela que la charité n'a plus de bases certaines. On fonde l'hospice d'Ormesson avec vingt francs et une vieille montre d'argent (1). « Dieu y pourvoira ! » Et, en effet, au commencement, si la mode s'en mêle, il vient quelques dons. Puis Dieu se fatigue. Il n'est plus ce qu'il était au temps de saint Bernard. Dieu est devenu capricieux. Il délaisse Ormesson pour une œuvre nouvelle.

La charité, c'est un des caractères de l'amour, ne se décourage jamais qu'en apparence. Après Dieu viennent les combinaisons financières ou commerciales. D'espoir en espoir, on descend. On achète des bijoux à crédit pour les revendre au comptant. Les étudiants

(1) A dit un journal, mais je ne garantis rien.

traitent ainsi les dictionnaires en beaucoup de volumes. Cela ne leur amène jamais qu'une semonce de leurs parents, à l'échéance. Mais quand on opère sur des centaines de mille francs, cela conduit en police correctionnelle. Le vilain mot ! Il faut vraiment que Dieu n'existe plus, ou qu'il ait fui vers d'autres cieux, le nôtre étant trop connu.

Quelle passion que la charité ! On dit qu'à Ormesson près de vingt millions ont été engloutis (1). J'espère que des journalistes curieux iront voir cela. Vingt millions, mais tirés de toutes mains et souvent sou à sou, de mains plus pauvres que celles qui n'en ont eu que l'ombre. Rien ne coûte à la charité. Ce qu'elle a reçu, elle le donne. C'est une fontaine. Buvez, la source est intarissable. Les sources sont devenues prudentes.

La Comète. — Je ne sais qui a dit que ce qui entend le plus de bêtises, c'est un tableau de Musée. Je crois que le propos est rapporté dans le Journal des Goncourt. Ils se sont trompés. Ce qui entend le plus de bêtises, c'est une comète. A Paris, on l'accuse d'amener le froid et la pluie. En Russie, il a fait des chaleurs excessives : la comète ! Quel dommage qu'elle n'ait pas coïncidé avec le désastre de Messine. Des savants ont notablement augmenté l'amas des bêtises que sa venue provoque. Aussi ignorants que la foule, les comètes leur sont, dirait-on, aussi inconnues qu'à un paysan calabrais. Pas un n'a eu l'esprit de faire remarquer que la Terre ayant vécu déjà quelques millions d'années, ses rencontres avec les comètes sont une banalité. La comète de Halley, qui parut si pauvre d'aspect, en 1835, si blafarde, est à peine une curiosité. Que des Européens, en 1910, redoutent ces astres inconsistants, quelle meilleure preuve d'une invincible stagnation de l'intelligence !

Rois. — Cette stagnation, avec tendances rétrogrades, se retrouve dans le culte dont, après les plus amères révolutions, nous entourons toujours les rois. Quel bœuf Apis, quel éléphant blanc, quel ibis sacré fut jamais vénéré comme un roi de la libre Angleterre, et non seulement par les Anglais, mais nous, nous-mêmes, qui avons pourtant étranglé le dernier roi avec les boyaux du dernier prêtre ! La superstition royale est en croissance comme aux débuts de l'Empire Romain et qui oserait affirmer que nous ne céderons pas à la contagion ? Elle nous presse de toutes parts, il faut si peu de temps pour modifier les sentiments d'un peuple. Quand il s'est mis dans la tête qu'un nouveau régime doit faire son bonheur, rien ne peut arrêter son désir, ni l'empêcher de se transformer en actes. La politique, pour moi, est la recherche du bonheur social, comme l'amour est la recherche du bonheur particulier. La raison n'a aucune prise sur ces états

(1) Même remarque.

de sentiments. Espérons qu'ils ne se produiront pas, mais n'espérons pas les vaincre, s'ils se produisent.

Ce qui nous préservera sans doute d'un retour de la royauté, c'est la prédominance définitive, parmi nous, de l'élément celte sur l'élément germanique. Les nations tendent toujours vers leur état primitif. Or, il y eut des chefs dans les régions de la Gaule : il n'y eut pas de rois. La conquête franque a fait les rois de France. Ce n'est pas chez nous une institution nationale, comme chez les Anglo-Saxons, comme chez les Italiques. Le Celte ne supporte un roi qu'en levant sarcastiquement les épaules pour s'en débarrasser. Un jour, il tombe et on le piétine. Ils n'étaient pas si bêtes, ces Révolutionnaires qui, répudiant les noms de France et de Français, y voulaient substituer le nom impropre de Gaule et de Gaulois. Un Celte qui réfléchit, quand il s'avoue Français, il s'avoue conquis. Conquête franque, conquête allemande. Les deux mots sont quasi synonymes.

Printemps. — Nous sommes fort vexés quand le printemps n'apparaît pas à l'heure dite, à l'heure des poètes. Mais réfléchissons que nos poètes imitent encore les poètes latins (surtout ceux qui ne savent pas le latin), lesquels imitaient les poètes grecs. C'est très beau que l'on ne trouve pas plus de désaccord et que les poètes français se contentent de placer en avril le renouveau des choses. Ils sont modérés, ni avril, ni même mai, ne sont, au climat de Paris, le mois des fleurs ; Flore n'éclate pas avant juin. L'Eglise catholique, qui opère de Rome, convie les fidèles à cueillir en mai des fleurs pour Marie. A ce moment, il n'y en a presque encore que dans les jardins, et assez peu. Mais que notre juin est prodigue ! Mai nous fait des promesses et de petits dons. Lui, il nous jette les fleurs à pleines mains, il nous en accable, il nous en étouffe, il nous en enivre. Je prie les poètes de regarder autour d'eux le pays même où ils respirent et ceux du moins qui vivent dans l'Ile de France ou aux environs, de ne pas célébrer la nature de la Campanie ou celle de l'Argolide.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jeanne Termier : *Derniers Refuges*, avec une préface de Léon Bloy, Bernard Grasset, 3,50. — Henry Charpentier : *Le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, Louis Sureau : *Estampes*, Falque. — Charles Troufleau : *Ici commence*, Lecène et Oudin. — Maurice Rostand : *Conversation avec la Gloire*, Edition de « Schehérazade ». — Guy Delahaye : *Les Phases*, C. Deom, Montréal, 2,50.

Derniers refuges. Tout est noir, villes, faubourgs, campagnes ; nulle lueur d'aube ; nul sourire de printemps ; déshérités dès l'enfance, des êtres lamentables se traînent dans la nuit ; leurs âmes et leurs corps sont las perpétuellement ; la joie, le chant, la pensée même les ont désertés ; ils sont plus dénués et destitués de tout que

les plus farouches vagabonds de Gorki à qui il demeure une espérance et le plaisir morne d'errer à l'aventure ; ils s'entassent dans les trains du soir ; leurs yeux n'ont rien vu de la lumière et du soleil ; jamais ils ne se sont attendris ; jamais ils n'ont admiré ; leurs mains,

. . . . . ces mains lasses n'ont pas senti
D'autres mains s'effrayer de leurs fièvres brûlantes,
Des mains de mères ou de sœurs, des mains d'amantes,
Des mains dont la douceur n'aurait jamais menti.

« Qu'est-ce que cela peut bien leur faire ? », tout ce qui passe devant leurs yeux indifférents, tout ce que leurs mains débiles n'essaieront jamais de saisir :

Qu'est-ce que cela peut bien leur faire ?
Leur âme loin, dans un pays morne et mouvant,
Trébuche, prisonnière qui tient en fuyant
Ses mains d'ombre contre sa face de misère.

L'apparition d'Hélène sur les remparts de Troie consolait les vieillards des désastres, des carnages et de la cité vouée à l'incendie : à ceux-là, la Musique même, suprême apaisement des cœurs affligés est impuissante à rendre un bonheur qu'ils n'ont jamais goûté.

Est-ce qu'ils ont eu, comme les autres, naguère,
Endormis en des airs reconnus de berceuse,
. . . .
Une enfance, une petite enfance heureuse ?

Ils sont parvenus aux extrêmes confins de la détresse ; ils peuvent faire figure de vivants et de triomphateurs ; ils sont morts et vaincus à jamais ; ils ont détruit toutes les raisons de vivre ; il est trop tard pour que l'Amour et la Pitié les sauvent et les réconfortent :

Qu'est-ce que cela peut bien leur faire,
La musique la plus triste qu'il soit au monde
Puisque leur peine, ardente et sombre, va farouche
Sans rien entendre, par les routes de la terre ?
. . . .
Qu'est-ce que cela peut bien leur faire,
Que la Vie autour d'eux danse parmi les blés,
Et que la Mort, l'impératrice aux yeux voilés,
Tende vers eux sa figure pensive et claire ?
Qu'est-ce que cela peut bien leur faire ?
Oh ! leurs âmes pourquoi ne les avoir pas prises,
Un soir d'enfance, un soir étoilé de naguère,
Alors que pour sauver, endormir et distraire
Les mots de mères et leurs bras tendus suffisent.

Leur souffrance infinie ne peut être calmée par aucun baume de la terre ; ce qu'ils cherchent en errant à tâtons, et comme des aveugles

qui tourneraient en rond au carrefour des routes, c'est une consolation plus efficace que les rythmes, la Nuit et la Mort :

Il leur faut la Lueur inconnue et vivante
Qui vient parfois des frontières de l'Ame sur
La Vie... Il leur faut Dieu, pour tout l'abîme obscur
Qu'agrandissent en eux la terreur et l'attente.

Mlle Jeanne Termier, qui a regardé d'un œil clairvoyant les sombres et les funèbres abîmes de la désespérance humaine, a obtenu de M. Léon Bloy, qui n'en écrivit jamais jusqu'alors, une préface aussi éloquente que ses poèmes ; le Désespéré par prédestination était plus accessible que personne à l'accent de cette voix prophétique, justicière et miséricordieuse ; il ne fit pas tort à la poétesse en prononçant à côté du sien les noms de Baudelaire et de Verlaine : trouvera-t-elle beaucoup d'admirateurs parmi les catholiques qui préfèrent le chemin de velours à la sente ardue entre les roches et les ronces ? Je ne sais et peu importe : son livre doit émouvoir violemment quiconque n'est pas insensible à la seule beauté du Verbe ; et dans d'autres refuges, dans des temples plus sereins que les nefs des cathédrales chrétiennes, ces litanies de la douleur seront écoutées d'une oreille fervente par les mécréants qui ne sont pas frappés d'inintelligence.

Le Tombeau de Stéphane Mallarmé. — Les Estampes. M. L. Krémer, MM. Henry Charpentier, Louis Sureau et quelques autres jeunes gens ne forment pas précisément une école ; ils gardent en épigones du second degré le culte de Stéphane Mallarmé ; s'ils ont pour Ephraïm Mikhaël une pieuse souvenance, ils sont fidèles à Leconte de Lisle et à José-Maria de Heredia et parmi leurs aînés les plus proches ils honorent d'une juste admiration M. Henri de Régnier ; l'imprimeur Maurice Dormann, d'Etampes, revêt leurs strophes somptueuses et rares de la parure la mieux appropriée.

Sur des vers d'*Hérodiade*, de *l'Après-midi d'un Faune* et d'autres poèmes mallarméens, M. Henry Charpentier module des variations qui n'attentent pas au souvenir de l'œuvre originale ; les cordes de sa lyre sont d'un métal sonore et dur, que n'altère aucun mauvais alliage :

Nous te ressuscitons en la splendeur des feuilles,
Où tu vis immortel et pour nous seul recueilles
L'hermétique breuvage au flanc des coupes d'or...
Funérailles. J'entends à jamais tes Pleureuses,
Hérodiade vient et je respire encore
Un bouquet parfumant de roses ténébreuses.

Les rites sont accomplis ; le thrêne a été chanté ; il faut maintenant qu'une chanson nouvelle continue la chanson d'autrefois et ne la répète pas.

Un cyprin d'or glisse sous la mer nipponne ; Salomé voit couler dans le crépuscule sanglant le chef de Jean-Baptiste ; sous le ciel d'Orient des fleurs vénéneuses poussent dans la fange des berges lacustres, des chevaux de bois tournent au son des cymbales foraines, des cuistres détergent Pétrone, fanent les lys des Géorgiques et

> Comme enseigne, ô Vénus, dédient
> Ta méprisante nudité
> A vanter leurs orthopédies.

Ce sont les *Estampes* de M. Louis Sureau, aux couleurs vives et chatoyantes ; mais nous les avons vues déjà et elles ne réveillent pas notre curiosité désireuse d'autres images.

Ici commence... Ce livre n'est, s'il en faut croire l'avis final au lecteur bénévole, que le commencement d'une œuvre plus ample, où, sous le couvert d'un héros fictif ou bien en forme directe de journal lyrique, M. Charles Troufleau essaierait de noter ses expériences de la vie quotidienne et le tour qu'elles imposeraient à ses vues, d'abord livresques, sur le monde, le présent et l'avenir de l'humanité. Ici un personnage singulier, sorte de Don Quichotte épris non d'une Dulcinée, mais du fantôme que les sages et les fous appellent l'Absolu, passe dextrement de l'Imitation et de Pascal à Zarathoustra et à Haeckel ; il cherche l'Evangile Eternel et va vers le Peuple ; il unit le doux panthéisme franciscain et la métaphysique kantienne ; il est plein de charité et transpose les Béatitudes en un sermon dans la plaine qui glorifie les riches et les violents. L'ensemble est confus, complexe et contradictoire ; c'est le livre de quelqu'un de lettré, de trop lettré qui observe avec une ironie pas malveillante les événements et les hommes, et les dernières pages, fragments d'un étrange *Journal de mes guerres*, ne sont pas sans quelque analogie avec deux morceaux justement célèbres de Tolstoï et de Mirbeau : la mort frappant au hasard dans la campagne tranquille, sous la lumière de l'aube, des inconnus inoffensifs :

> Et celui-ci pourtant triste et grave figure
> Semble m'avoir gardé rancune ; je t'adjure,
> O corps menu couché dans cette herbe là-bas,
> De n'être pas fâché contre moi. Je n'ai pas,
> Courbé pendant trente ans ta tête gémissante
> Sous le joug et ma main, cette main innocente,
> Ne t'a point asservi, ne t'a point avili.
>
> . . . .
>
> Et je n'ai ni menti ni prié contre toi.

M. Charles Troufleau ne sait pas encore quelle forme il donnera à la suite de cet *Incipit ;* il n'est peut-être pas indispensable qu'il s'évertue à la versifier : la prose y pourvoirait aussi bien et puisqu'il

pense trouver facilement un début dans *les Mémorables*, que ne poursuit-il comme Xénophon?

Conversation avec la Gloire. Depuis longtemps nous avons répudié l'inique proverbe : « les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en sont agacées » et il ne serait ni impossible ni scandaleux que M. Maurice Rostand eût du génie ; il nous faut bien croire déjà sur la parole de sa mère qu'il est orné, ainsi que Pic de la Mirandole et tous les abonnés de « Je sais Tout », d'une science encyclopédique ; il ne manque pas non plus d'un certain goût et a heureusement choisi les caractères typographiques de sa plaquette. Mais bien qu'il se hausse jusqu'à faire parler l'aigle, maître du tonnerre, son dialogue lyrique témoigne de plus de modestie et de bon cœur que de lyrisme : il renoncerait volontiers à la gloire pourvu que ses jeunes camarades fussent couronnés par elle :

Sans doute il se peut que je t'aime.
Ne te dis pas que pour moi-même
Je t'ai quelquefois supplié ;
Réserve à d'autres la victoire !
Si je les conduis à la gloire,
Que m'importe d'être oublié !

Et les douze adolescents qui abdiquèrent l'amour pour la Déesse ne manqueront pas d'obtenir ses faveurs, s'ils persistent à l'invoquer dans la langue que M. Scribe employait pour composer les plus délicieux couplets de ses immortels vaudevilles :

Ah ! dans l'existence où nous sommes
Qu'il est bon de voir un jeune homme
Aussi beau qu'il est glorieux !

Ah ! qui nous révélera les noms de ces douze disciples du jeune maître qui veulent être

.... loin des bibliothèques
Beaux comme douze amphores grecques
Et grands comme douze Césars.

Il vaut mieux probablement ne les connaître jamais : si M. Maurice Rostand avait pris des cruches pour des amphores et quelques jocrisses pour des Césars !

Les Phases, *Tryptiques*. Il faut en effet lire *Tryptiques* et non *Triptyques*, comme l'exige l'étymologie ; M. Guy Delahaye en décida ainsi, non à la légère, puisque tous ses poèmes sont en trois tableaux et que le triptyque, comme il l'entend, convient aux *Poèmes psychiques* et aux *Poèmes corps et âme* et qu'il peut être, au gré du moment, sinistre, intense, triste, funèbre, exquis, harmonieux, aigu, précurseur, final, agreste, douloureux, macabre ou

ensoleillé, et qu'il s'accommode aussi bien de trois tercets que des quatorze vers d'un sonnet. M. Guy Delahaye voulut de toute évidence se distinguer de ses compatriotes canadiens qui versifient de pieuses et patriotiques platitudes ; il a lu Baudelaire ; il a lu ce Nelligan qui ne fut pas semblable à la tourbe des rimeurs locaux ; ses intentions sont louables ; le succès en est médiocre ; on dirait d'un bon écolier encore fier de savoir ses rudiments qui s'entraîne à être original ; il commente doctoralement et scholastiquement ses octosyllabes et ses alexandrins, et les épigraphes et la glose sont plus abondantes que les vers ; et dans des sonnets lourdement funambulesques s'intercalent de fines exégèses.

L'auteur peut conclure ; car il sait la Physique, la Chimie et la Psychologie :

. . . .

L'amour est incolore, inodore, insipide.

L'auteur connaît ses rimes, son Pascal et sa Psychologie :

. . . .

L'amour est un roseau « penchant » comme la femme.

L'auteur peut conclure ; car il s'y connaît en chutes rares, en son Molière : *le Misanthrope*, I, et en Psychologie :

. . . .

L'amour est un sonnet à la chute injolie.

M. Delahaye n'a pas lu que Baudelaire et Nelligan : il n'ignore pas non plus probablement les œuvres diverses de M. de Montesquiou, ni des dramaturges qui le ridiculisent en le plagiant.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Camille Pert : *La Petite Cady*, Juven, 3 fr. 50. — Gaston Cronier : *Au pays du grand électeur*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Pierre Corrard : *Les Chercheurs d'idéals*, Flammarion, 3 fr. 50. — Charles Pettit : *Dogue et félins*, Monde illustré, 3 fr. 50. — Jean Canora : *Madame Davenay, bienfaitrice*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Léon Daudet : *Le Bonheur d'être riche*, Moderne bibliothèque, 1 fr. 50. — Edmond Char : *Les Messes noires de la Montespan*, Méricant, 3 fr. 50. — Daniel Laumonier : *Sang d'Argonne*, Plon, 3 fr. 50. — Jean Lorrain : *Pelleastres*, A. Méricant. 3 fr. 50. — Paul Bourget : *La Dame qui a perdu son peintre*, Plon, 3 fr. 50. — Robert Scheffer : *Contes ardents*, Librairie Universelle, 1 fr. 50. — Max et Alex Fischer : *A. Z. 11 poste restante*, Flammarion, 3 fr. 50.

La Petite Cady, par Camille Pert. On ne peut guère me soupçonner de tendresse pour l'espèce dite *jeune fille* et j'ai déjà déclaré depuis longtemps ici ce que je pensais des romans où l'on nous montrait des oies blanches en liberté accomplissant des tours de force d'innocence et dont la pudeur dépassait de beaucoup la pureté de la neige, mais je suis obligée de revenir à de meilleurs sentiments devant la noirceur *voulue* de Mlle Cady. J'admire sincèrement

le talent, le tour de main tout particulier de l'auteur qui sait rendre probable les pires acrobaties psychologiques, je ne veux point songer à un autre talent ni à un autre tour de main ; seulement je crois que Mme Camille Pert s'est amusée à nos dépens, elle nous a raconté l'histoire d'une petite grue, d'une jolie petite grue, bien plus intelligente qu'une oie blanche, mais dont le plumage n'a vraiment rien de commun avec le duvet qui sert à confectionner l'édredon conjugal. Mlle Cady n'est pas une jeune fille, c'est une jeune femme, la femme-enfant idéale des vieux marcheurs, et elle ne parle jamais la langue des enfants, elle est si vieille, malgré ses 12 printemps, qu'elle nous évoque les grimaces d'une antique noceuse à la recherche d'un amant de cœur. Aurait-on voulu faire plus fort que *Claudine* ? Nous sommes déjà prévenus, puisqu'on nous annonce une *Cady mariée.* « Celui qui lit sans analyser se trompe forcément et, chose curieuse, c'est son âme à lui, ses tendances à lui, son être secret qu'il révèle dans l'interprétation qu'il fait du livre lu. C'est ce qui explique que d'un même ouvrage l'un puisse dire : C'est noble, c'est beau ! Et que l'autre s'écrie avec un ricanement égrillard : Oh ! comme c'est cochon ! »... Diable ! On n'a pas de choix ! Il faut s'écrier : « C'est noble, c'est beau ! » Si on a peur de révéler le petit habillé de soies qui sommeille dans tout critique respectable, je vais donc essayer de m'en tirer avec un brin d'élégance en prenant un moyen terme : ni noble, ni cochon, mais faux, factice, terriblement... palais de glace. On marche sur des roulettes absolument comme les poupées des grands bazars imitant la valse humaine. Cady a été étudiée sur le vif ? Je n'en doute pas une minute, puisque l'auteur l'affirme et que mon éducation personnelle ne me permet pas plus de trouver un livre *cochon* qu'un auteur en flagrant délit de mensonge (surtout quand il s'agit d'un auteur féminin) ; cependant je suppose qu'il a fallu plusieurs Cady pour en fabriquer une, comme il fallait à Pradier plusieurs modèles pour modeler une seule de ses délicieuses statuettes ; or, je ne dénigre pas la statue, je conteste la valeur du système employé pour le modelage. Une Cady sommeille dans le cœur de toutes les gamines de Paris, elle peut ne pas se réveiller en toutes les occasions.

Et toutes les occasions ne se réunissent pas autour d'une Cady pour en fabriquer exprès le gibier de potence qu'on nous offre en la personnalité de Cady. Il y a les parents coupables et les domestiques complices, oui, mais dans une maison mal tenue tous les vices, maîtres ou domestiques, ne dansent pas en rond autour d'une pauvre écolière pour l'enfermer dans le plus redoutable des cercles vicieux. Maintenant l'invraisemblance me paraît surtout dominer la question criminelle. Je crois qu'une jeune fille, qu'un jeune être quel qu'il puisse être ne peut pas répondre de ses nerfs ou de sa récente sensibilité.

Cady sera peut-être de mèche avec le souteneur, ami de son petit ami, mais elle aura le cerveau assez dérangé pour ne pas parler du tout au juge d'instruction : elle sera malade ou feindra de le devenir. Mme Camille Pert a-t-elle songé sérieusement à la série de crimes qu'elle fait commettre de sang-froid à ce jeune monstre, d'ailleurs fort intéressant ? La vie entière d'une fille de trottoir n'y suffirait pas. Et surtout, par-dessus tout, a t-elle réfléchi à la somme d'intelligence qu'elle fait dilapider par une fillette alors que la note dominante, chez les oies blanches ou noires, c'est la bêtise, l'incommensurable sottise, le vaniteux entêtement de la petite Parisienne éprise d'elle-même et de ses chiffons ? Je n'admire dans l'œuvre de Camille Pert que la hardiesse du couplet sur les *gens de maison*. Car je suis tout à fait de son avis : nos domestiques sont des monstres... mais elle m'avouera que la circonstance atténuante, c'est probablement nos filles ! Tel maîtresse, tel valet !

Au pays du grand électeur, par Gaston Cronier. Politiciens de la province et journalisme de clocher. Autour d'une intrigue rappelant, par les meilleurs côtés, Mme Bovary, périclitent de braves notables, animés des intentions les plus pures visant la grandeur de la France, mais possédant leurs petits intérêts particuliers. L'élection de M. le baron Wermotte est un excellent morceau de littérature sociale, pas exagéré, pas poussé au vilain et qui sent son étude d'après nature. On rencontre au pays de ce genre d'élection tous les genres d'illuminés et la physionomie du pauvre boulanger mourant de son .... civisme est une des plus touchantes.

Les Chercheurs d'idéals, par Pierre Corrard. Et pourquoi serait-il défendu au philosophe moderne de vendre de l'idéal ou d'en donner ? C'est là le commerce que voulaient faire les pères de l'Eglise et il ne doit pas être interdit aux grands supérieurs de l'intelligence laïque. Naturellement cela tourne mal pour le héros de Piere Corrard, qui se voit assigner devant les tribunaux pour détournement de mineure. Salomon Bigle est condamné, un peu comme le Christ, pour avoir cherché le salut des hommes.

Dogue et félins, par Charles Pettit. Un pauvre diable d'officier allemand va se faire tourner en dérision chez un peuple qui a pris cependant à l'Allemagne la meilleure façon de se conduire en guerre, c'est-à-dire l'art de ne pas regarder à la dépense de la chair humaine. Il arrive au sieur Bullenbeiszerbrut des aventures amusantes, mais qui pourraient tout aussi bien arriver à n'importe quel bon Français, y compris celle où l'on prend une habituée des jardins d'amour japonais pour la plus honnête des jeunes vierges. Quant au bronze japonais ancien, il y en a au Louvre qui sont lourds de plomb et que nous devrions bien fondre pour faire des balles... puisque les cloches sont mal portées.

Madame Davenay, bienfaitrice, par Jean Canora. Une histoire qui sent le document humain et qui pourrait bien être un peu plus qu'une satire par ces temps de bienfaiteurs intéressés que l'on voit défiler en police correctionnelle. Mme Davenay, servante maîtresse d'un très vieux monsieur de l'Institut, est obligée d'adopter une orpheline pour jouir d'une fortune déjà malhonnêtement gagnée. Elle tyrannise une pauvre fille en employant les grands mots de reconnaissance et de dette familiale, mais on s'étonne de voir céder, devant ces grands mots, une enfant trouvée amoureuse alors que beaucoup d'enfants légitimes envoient leurs vrais parents promener dès qu'ils ont la moindre folie en tête. Le respect de la famille ne serait-il au fond qu'un instinct de domesticité mal compris ? Le portrait de cette petite blanchisseuse ignorante devenant grande bourgeoise et donnant le ton en matière de morale est soigneusement peint avec une réelle connaissance de l'anatomie des mauvaises servantes de bonne maison.

Le Bonheur d'être riche, par Léon Daudet. Un pauvre avare amoureux, ce qui semble une anomalie, une passion excluant l'autre généralement. On le fait passer pour fou, malgré la noble résistance de sa fille, mais il est très réellement fou, car le seul vice qui ne s'explique pas est en effet l'avarice, en tous cas c'est le seul inexcusable. Le roman de Léon Daudet est d'une moralité un peu grosse, et ne coupe en quatre aucun fil psychologique. Mais tel qu'il est, dans sa noire rudesse, il peut plaire par ces temps de veaux d'or à ceux qui n'aiment pas les animaux bibliques en question.

Les Messes noires de la Montespan, par Edmond Char. C'est, de nouveau, l'affaire des poisons où l'on voit comparaître les terribles abbés Mariette et Guibourg, la célèbre la Voisin, la sensible Fontange, la subtile des Œillets, plus un Louis XIV qui a *l'odeur forte* ainsi qu'il convient aux grands capitaines. J'ajoute que les images sont là pour expliquer beaucoup de choses... ou mieux les accuser.

Sang d'Argonne, par Daniel Laumonier. « Dans votre *Sang d'Argonne*, déclare M. Barrès, j'ai retrouvé ce mélange de fiction et de réalité qui a toujours eu pour moi un attrait si vif. » Je pense que nous avons tous les mêmes goûts, ce qui nous fait à tous beaucoup d'honneur. Quant au livre, moi je préfère *Collier d'or*, parce que c'est une histoire de chien et qu'on la donne en prix aux jeunes filles sages.

Pelléastres, par Jean Lorrain. Depuis que Jean Lorrain est mort, il écrit beaucoup mieux. Sa philosophie s'épure et sa langue se châtie. Maintenant quand on songe au prodigieux nombre de pages que Lorrain jeta au vent dans sa jeunesse et offrit pour un peu de mauvaise réclame à tous les directeurs de journaux en mal de copie,

on n'a plus le droit de s'étonner. Une main pieuse les ramasse et les remet en bel ordre ; c'est une joie nouvelle pour nous de les retrouver plus fraîches que jamais.

La Dame qui a perdu son peintre, par Paul Bourget. Imaginer faux tous les bons tableaux de France ou d'Italie, n'est-ce pas d'une imagination trop perverse juste au moment où l'on va entrer dans les débats de l'affaire Lusignan, Mélusine et Cie ? Messieurs les jurés feront bien de lire ce livre qui les préparera en douceur aux pires découvertes !

Contes ardents, par Robert Scheffer. Tour à tour poète et critique, l'auteur nous donne de jolies petites tranches de vies saignantes ; il nous fait peur d'abord et nous console ensuite par une douce ironie dont il possède le secret. C'est la patte du félin montrant juste ce qu'il faut de griffe pour dépasser la soie de la fourrure et rendre sa caresse inquiétante.

A Z. 11, poste restante, par Max et Alex. Fischer. Il y a dans ce recueil de gaîtés folles un petit chef-d'œuvre intitulé : *Estelle*, ou le seul roman d'amour de M. Paul Feldspath. Ce sont des chiffres simplement alignés sur un *doit et avoir* intime, mais cela vaut un long poème, et à l'article : *Pantoufles pour moi :* 3.50, j'ai eu un pincement de cœur !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Stéfan Zweig : *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit*, par Paul Morisse et Henri Chervet, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Les Hommes et les idées : l'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren*, par Georges Buisseret, in-vol. petit in-18, 0.75, « Mercure de France ». — Georges Duhamel et Charles Vildrac : *Notes sur la Technique poétique*, 1 vol. petit in-8°, Paris, chez les libraires.— Jean-Bernard : *La Vie à Paris 1909*, 1 vol. in-18, 3.50, Lemerre. — Jules Claretie : *La Vie à Paris, 1908*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle.

Cette étude de M. Stéfan Zweig : **Emile Verhaeren**, est, certes, la plus importante qui ait été faite sur l'auteur des *Forces tumultueuses*. M. Zweig nous montre dans l'œuvre d'Emile Verhaeren l'expression de la poésie moderne, de la civilisation moderne. Son livre, composé avec méthode, nous donne à la fois l'analyse détaillée et la synthèse de l'œuvre du poète. Avant d'analyser la poésie de Verhaeren, M. Stefan Zweig étudie l'époque nouvelle où nous vivons. Les inventions du siècle dernier ont modifié les rapports de l'homme à l'homme et de l'homme à la société, et même ont changé notre conception du temps et de l'espace. Pas au point de vue philosophique ! M. Zweig exagère : « L'infini lui-même, écrit-il, qui semblait intangible, ne nous apparaît plus tel qu'il était pour nos pères. » Cependant, cette nouvelle conception du monde exige des poètes

nouveaux, mais les poètes sont timorés, ils se tiennent à l'écart, et se réfugient dans l'immuable. C'est que l'immuable est la grande source de la poésie : l'invention du téléphone et de la télégraphie sans fil n'a pas fait évoluer la sensibilité humaine, toujours identique à elle-même. Nos poètes, ajoute M. Zweig, « grattent le sol froid du passé, comme s'ils voulaient toujours en déterrer de vieilles statues grecques. » C'est que le mystère du passé est un élément d'inquiétude et de poésie ; le poète reconstitue ce passé, tandis que la beauté du présent où il est plongé comme dans un fleuve ne lui est pas perceptible. C'est le romantisme qui a créé la beauté des cathédrales et des châteaux-forts. M. Zweig écrit : « Celui-là seul parmi les poètes est vraiment utile à ses contemporains qui sera impérieusement inspiré par la beauté et la nécessité des choses contemporaines. » Emile Verhaeren est ce poète, qui a donné au spectacle de la vie actuelle son expression et son rythme poétique. Si Emile Verhaeren est devenu le poète des villes et de tous les tumultes de la civilisation, c'est qu'il est né dans un calme village, au bord de la mer. Le ferment de sa poésie a été l'étonnement ; pour lui, « l'atmosphère que nous sommes habitués à respirer était lourde, suffocante, emprisonnée ; les rues trop étroites lui faisaient effet de prisons ». Cependant, si Verhaeren a chanté, exalté la beauté fiévreuse des villes, des usines et des gares, il nous les dépeint comme des monstres apocalyptiques :

C'est la Ville tentaculaire,
La pieuvre ardente et l'ossuaire
Et la carcasse solennelle
. . . .
Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini
Vers elle.

Sous ses vers perce toujours le regret de la plaine où s'étalaient « les seigles mûrs et les avoines rousses » :

La plaine est morne et ne se défend plus :
. . . .
On ne rencontre, au loin, qu'enclos rapiécés
Et chemins noirs de houille et de scories
Et squelettes de métairies
Et trains coupant soudain des villages en deux.
. . . .
La plaine, hélas ! elle a toussé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angelus.

D'ailleurs, le titre même de son volume : *les Villes tentaculaires*, n'indique-t-il pas que, pour le poète, ces villes sont des sortes de pieuvres géantes qui agrippent les paysans pour les broyer ? Dans l'ad-

miration de Verhaeren pour la machinerie de la vie moderne, il y a une sorte d'épouvante religieuse devant une force mystérieuse.

Pour la plupart des poètes, écrit M. Zweig, les créations nouvelles de l'humanité : machines, chemins de fer, cités gigantesques, télégraphe, téléphone, toutes ces conquêtes matérielles, tous ces résultats pratiques ont arrêté l'essor de la poésie. Ruskin en fit une sorte de prédication, réclamant la destruction des fabriques, la suppression de leurs hautes cheminées.

Nous vivons encore, pour la plupart, sur cette conception esthétique. Ce sera la gloire d'Emile Verhaeren d'avoir tué cette horreur de la vie moderne, d'avoir dégagé le côté artistique du machinisme et de l'industrialisme. A côté de son nom, il faut placer celui de Constantin Meunier, et celui de Paul Adam, qui a écrit que les gares étaient nos cathédrales modernes.

Mais si Verhaeren dépasse l'idée que la fin du XIXe siècle s'était faite du poète, presque exclusivement élégiaque, sa poésie, ajoute M. Zweig, dépasse encore « infiniment les bornes de la littérature. C'est de la philosophie : c'est même de la religion ».

L'œuvre de Verhaeren, après une crise de doute et de découragement, aboutit à une magnifique affirmation de la vie. Comme Nietszche, il détruit les anciennes idoles et restitue à l'homme sa divinité. La vie du poète que M. Zweig nous raconte est elle-même une œuvre d'art, puisqu'il a su mettre dans cette vie l'équilibre et l'harmonie de sa poésie. Et ce poète, qui a chanté l'agitation bruyante des villes, passe une grande partie de son existence dans le calme et la solitude de la campagne.

§

M. Georges Buisseret, dans son petit livre : **l'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren**, aboutit aux mêmes conclusions que M. Zweig, en ce qui concerne la philosophie du poète.

Née dans la souffrance et la détresse, cette œuvre ne s'éclaire d'espoir et de foi qu'à partir des *Apparus dans mes chemins ;* mais dès lors elle ne cesse de s'élever vers une joie toujours plus grande et plus auguste.

Après avoir comparé cette œuvre à la symphonie de Beethoven, *l'Ut mineur*, M. Buisseret continue :

C'est, je crois, une victoire assez semblable qu'avait rêvée Nietzsche qui voulait lui aussi et à tout prix la joie et chez qui l'on retrouve des souffrances et des révoltes identiques à celles d'un Verhaeren. Ces deux génies livrèrent le même combat ardent et sans merci et ce n'est peut-être que la mauvaise humeur sarcastique de Zarathoustra, absente chez l'auteur des *Visages* et des *Forces*, qui différencie tant leurs accents respectifs. Mais si Nietzsche lutta jusqu'à en perdre la raison et sans parvenir tout à fait à se dégager du marécage et à se débourber, notre poète, lui, en sort vainqueur. Cet état de sérénité où Nietzsche aspirait et qu'il n'atteignit pas,

qu'il ne pouvait pas atteindre, il semble à peu près certain aujourd'hui que Verhaeren y soit parvenu dans cette *Multiple splendeur* libératrice.

Ainsi que M. Stéfan Zweig, M. Buisseret expose qu'une des caractéristiques de l'art de Verhaeren, c'est l'accord de ce poète avec son adhésion « à l'ensemble des efforts qui donnent à l'heure pathétique où nous vivons son caractère de grandeur ». Verhaeren a voulu tout comprendre, tout aimer, tout admirer : son lyrisme est fait de cet enthousiasme panthéiste. Mais, voici, dans l'œuvre de Verhaeren, un livre qui traduit la douceur, la bonté et la beauté de l'âme de ce poète : *les Heures claires* et *les Heures d'Après-midi*. C'est dans ce volume ému et émouvant que l'on trouvera les plus beaux poèmes, peut-être, de Verhaeren. Ils expriment l'immuable de l'amour, d'un amour fait de tendresse et de sérénité :

Oh ! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière
Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux nus.

. . . . . .

Ta chair jeune et belle, ta chair
Que je parais de mes pensées,
N'a plus sa fraîcheur pure de rosée,
Et tes bras ne sont plus pareils aux rameaux clairs.

. . . . . .

Mais, néanmoins, mon cœur ferme et fervent te dit :
Que m'importent les ans jour à jour alourdis,
Puisque je sais que rien au monde
Ne troublera jamais notre être exalté
Et que notre âme est trop profonde
Pour que l'amour dépende encor de la beauté.

Dans cette étude de la pensée de Verhaeren, M. Buisseret n'a pas oublié, d'abord, de rechercher les raisons pour ainsi dire ethnologiques du génie du poète. Et, à propos de sa langue, parfois violente et « sauvage », « âpre et gauche », il cite l'observation de M. van Hamel, mentionne que Verhaeren transpose en langue française bien des tournures essentiellement flamandes. Notons encore que Verhaeren ignore la langue flamande, mais il est comme le dépositaire « des sourdes accumulations » de sa race. Flamand, dit encore M. Buisseret, il l'est « par la naissance, par la volonté et par le génie ».

§

MM. Georges Duhamel et Charles Vildrac, deux jeunes poètes de talent, ont rassemblé, dans ces **Notes sur la technique poétique**, les observations et les recherches qu'ils ont faites sur la métrique moderne. Deux poètes, partisans effectifs du vers libre, nous disent le secret de leur art, et j'ai lu ce petit livre avec beaucoup d'intérêt. Cette loi de constance rythmique, exposée ici, est ingé-

nieuse; elle correspond « à la mesure en musique, et, comme elle, peut ou non changer dans le cours d'un poème ». Pour être poète, bientôt il faudra apprendre cette sorte de contre-point poétique.

§

M. Jean-Bernard a réuni dans ce volume **la Vie de Paris, 1909**, ses chroniques hebdomadaires de *l'Indépendance Belge*. C'est le journal d'une année, où l'auteur a marqué, souvent avec esprit, les faits les plus curieux où les plus amusants. Ce sont les livres de cette sorte que nos arrière-neveux consulteront. M. Jean-Bernard, ainsi que M. Jules Claretie dans **la Vie à Paris**, dont le dernier tome a paru récemment — écrit au jour le jour l'histoire anecdotique de Paris et de ses grands hommes, de ses grands hommes d'un jour.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Alphonse Aulard : *Etudes et leçons sur la Révolution française*, 6e série ; Alcan, 3 fr. 50. — James Guillaume : *Etudes révolutionnaires*, 2e série ; Stock, 3 fr. 50. — Léon Dubreuil : *La Révolution dans le département des Côtes-du-Nord ;* Champion, 3 fr. 50. — Charles Godard : *Le Conseil Général de la Haute-Loire de 1790 à 1800 ;* Champion, 5 fr. — S. Vialla : *Marseille révolutionnaire ;* Chapelot, 10 fr. — Albert Mathiez : *Le Club des Cordeliers pendant la Crise de Varennes et le Massacre du Champ de Mars;* Champion, 7 fr. 50. — E. Hocquart de Turtot : *La Conquête des Communes ;* Perrin, 3 fr. 50. — Memento.

Critiques ou reviewers d'histoire seront d'accord sur une chose : c'est que la production historique est toujours abondante pour la période révolutionnaire. C'est à coup sûr dans ce domaine qu'il se publie actuellement le plus d'ouvrages. Nous en avons pour notre part tout un lot, que nous voulons épuiser avant de passer outre : autrement nous n'en sortirions pas. Voici, pour commencer, dans les « Mélanges », la sixième série des **Etudes et Leçons sur la Révolution Française**, de M. Alphonse Aulard, titre un peu bien sérieux pour un ouvrage dont l'agrément est surtout dans sa diversité un peu capricieuse. Il faut mettre à part cependant ce qu'on peut appeler un vrai morceau de résistance, les cent pages et plus consacrées aux premiers historiens de la Révolution française. Les « Deux Amis de la Liberté » d'une part, Rabaut Saint-Etienne de l'autre sont les deux premiers en date. Ils racontent, l'un en style purement narratif, l'autre du point de vue philosophique, la Révolution telle qu'elle se présente à eux après l'œuvre de la Constituante. Le ton de l'ouvrage des Deux Amis est celui d'un bon bourgeois pondéré et d'ailleurs perspicace. Rabaut Saint-Etienne, lui, un des hommes les plus célèbres de son temps, écrit une apologie de la Révolution (toujours celle de la Constituante). C'est là qu'on trouve pour la première fois cette idée, dont la fortune est bien connue, que

la Révolution est « le résultat de toute l'histoire de France ». Viennent ensuite, dans ce groupe d'historiens de la première heure : Montjoye, rédacteur de *l'Ami du Roi* (ne pas confondre avec celui de Royou), pamphlétaire royaliste et catholique, dont le livre est surtout un recueil d'anecdoctes contre-révolutionnaires, d'ailleurs « agréablement présentées » ; Lorenz, qui écrit en latin son histoire de la Révolution (ne pouvait-on pas laisser de côté cette curiosité assez insignifiante ?) ; Fantin-Désodoards, défroqué, écrivant sous le Directoire une histoire « philosophique » de la Révolution, dont la philosophie n'est que verbiage, au demeurant témoin oculaire intéressant à consulter (malgré le peu de sûreté de sa documentation) sur les Dantonistes, « ses voisins de quartier » (district des Cordeliers), et qui, de plus, reflète assez bien l'opinion du temps du Directoire ; Pagès, auteur d'un poème épique montagnard et dantoniste, et d'une histoire « secrète » (qui n'a rien de secret) en prose, anti-terroriste et thermidorienne ; enfin Necker avec ses Mémoires sur la Constituante, et Prudhomme avec son pamphlet contre-révolutionnaire. Dans un deuxième groupe qui écrit un peu plus tard, pendant les premières années du Consulat, certains historiens entreprennent une histoire générale de la Révolution. C'est Lacretelle, fort loué par Guizot, et dont M. Aulard considère l'œuvre comme un réquisitoire passionné, bien qu'élégant, le premier spécimen de l'Histoire littéraire. C'est Toulongeon, très prisé de M. Aulard, d'après lui « politique réaliste, philosophe pratique et républicain libéral », auteur de la première histoire vraiment « documentaire », scientifique, esprit plus original que Lacretelle, abondant en renseignements précis et prouvés pour la partie politique et, chose nouvelle, pour la partie militaire aussi. C'est encore Beaulieu, qui n'a laissé guère rien de plus qu'un pamphlet politique, mais « avec la fraîcheur et la vivacité d'un témoignage contemporain ». C'est, enfin, Bertrand de Molleville, bien plus partial encore que Beaulieu. L'on a, avec les œuvres de ces historiens, comme les origines de l'histoire de la révolution. — Autour de cet important morceau se groupent des pages rassemblées un peu au hasard : on y trouve une étude sur les formules et les devises de l'épigraphie révolutionnaire ; des extraits de la correspondance du curé patriote Barbotin, que la Terreur dégoûta du métier de « curé-citoïen » ; des notes critiques sur les mémoires de la marquise de La Rochejacquelein et de Barras ; un morceau de genre, de genre Lenotre (eh ! eh !), sur l'aventure tragi-comique de François Robert, dit Robert Rhum, que le commerce du rhum faillit conduire à la guillotine, comme accusé d'accaparement ; une étude sur l'état de l'enseignement primaire dans la Haute-Garonne en l'an VI, étude écrite à l'aide d'un curieux questionnaire imprimé « adressé par l'administration centrale du département aux commissaires du direc-

toire exécutif près de chaque canton » ; l'on consultera, pour finir, une intéressante lettre de Beaumarchais (1792), bien présentée par M. Aulard, et l'on pourra même jeter un coup d'œil sur « les portraits littéraires », vieilles pages retrouvées que M. Aulard aurait pu compléter par quelques notes, car elles restent un peu superficielles dans leur manière de traiter un sujet des plus curieux, les « portraits littéraires » étant devenus, sous la Révolution, un des genres les plus meurtriers qu'ait alors comptés la Littérature politique. Quand M. Aulard ne se mêle pas de démolir Taine, il est assurément intéressant.

Voici un autre volume de Mélanges, **Etudes révolutionnaires**, 2e série. M. James Guillaume nous parle du Chevalier Pawlet, pédagogue d'origine irlandaise, qui avait fondé en 1772 un établissement, doté depuis par Louis XVI, en faveur des fils de militaires morts ou blessés à qui l'on enseignait une nouvelle méthode d'enseignement mutuel. Pawlet émigra après le 10 août et disparut sans retour. On croyait que la Révolution avait ruiné son œuvre. Suivant les recherches de M. Guillaume, il n'en est pas ainsi. L'Assemblée législative, sur la pétition de la section Popincourt, où se trouvait l'établissement de Pawlet, vota une somme de trois mille livres pour subvenir aux besoins des pupilles, qui, par la suite, ne furent pas abandonnés. Deux autres études sont consacrées à l'histoire religieuse de la Révolution. L'une reproduit, en l'encadrant d'un commentaire instructif, une lettre de Romme, pleine de modération, au sujet de la proposition (rejetée) de l'évêque constitutionnel Pontard pour que le Comité d'instruction publique proposât la confection d'un ouvrage destiné à combattre l'usage de la confession auriculaire. Romme trouve, — opinion largement partagée depuis, — que « l'Assemblée Constituante eut le tort de vouloir organiser une religion ». L'autre étude, en passant en revue « quelques-uns des incidents du mouvement populaire contre les cultes qui a signalé la première moitié de l'an II », élucide divers points restés obscurs dans les actes du Comité d'instruction publique; et M. Guillaume s'en autorise pour conclure, une fois de plus, à la modération, voire même à la « timidité » des hommes de la Révolution en ces matières. J'analyse, je n'apprécie pas. Un long et minutieux et intéressant travail est ensuite celui où l'auteur recherche quelle était la composition du personnel du Comité du Salut public aux diverses époques, depuis le 6 avril 1793, date de sa création, jusqu'au 4 brumaire an IV, date où il disparaît avec la Convention. Au tableau de ces mutations est adjointe la liste chronologique de tous les membres du Comité. C'est un bon instrument de travail. C'est un peu aussi l'histoire de ce redoutable corps. Deux morceaux complètent ce substantiel volume : l'un sur Grégoire et le Vandalisme, où M. Guil-

laume, qui semble ne pas aimer beaucoup Grégoire, montre que celui-ci s'est indûment attribué tout le mérite de la conservation des collections artistiques et scientifiques pendant la tourmente révolutionnaire ; l'autre est une étude historico-pédagogique sur Pestalozzi, « citoyen français ». Tout ceci est solide, un peu lourd.

Dans un autre groupe d'ouvrages ayant aussi un caractère tout documentaire, signalons d'abord trois ouvrages sur la Révolution en province. M. Léon Dubreuil étudie **la Révolution dans le département des Côtes-du-Nord**. Estimant que les nombreux travaux consacrés à l'histoire de la Révolution en Bretagne relataient surtout des épisodes dramatiques empruntés au fonds inépuisable de la Chouannerie (pas tant que cela : une des dernières monographies documentaires traite de la Révolution dans l'Ille-et-Vilaine), M. Dubreuil s'est surtout préoccupé de montrer « l'évolution de l'esprit public, le fonctionnement de l'administration départementale et la vie économique pendant la période révolutionnaire ». L'auteur étudie dans un des premiers chapitres le fonctionnement du premier directoire départemental. Les attributions conférées aux autorités départementales par la Constituante étaient fort étendues ; elles gênèrent d'abord plus qu'elles n'aidèrent les autorités des Côtes-du-Nord : ce fut tout un lent travail d'organisation que M. Dubreuil a consciencieusement retracé. Des recherches sur la lutte économique dans le département du Côtes-du-Nord (Une affaire de congément à Loguivy-Plougras) sont le complément naturel de cette étude. D'autre part, une question que comporte toujours l'histoire de la Révolution dans l'Ouest et en Bretagne est celle du Fédéralisme : recherchant, sous ce rapport, quelle fut l'influence des grands événements politiques sur la vie locale, M. Dubreuil dégage les raisons qui gagnèrent d'abord à la cause des Girondins les autorités du département, mais en montrant que, dans les préoccupations de celles-ci, la lutte contre la chouannerie tint finalement beaucoup plus de place que l'insurrection fédéraliste. Les derniers chapitres contiennent l'histoire des Côtes-du-Nord sous le Directoire et le Consulat. Le coup d'Etat de Fructidor y eut pour effet la destitution de l'administration centrale, événement qui mit aux prises le parti modéré et le parti patriote, d'où une lutte d'influences, très bien décrite, et qui ne cessa guère, du moins en apparence, qu'après le 18 Brumaire, époque où démocrates et modérés s'unirent dans leur empressement à servir le nouveau régime. Il est certain qu'en Bretagne, sous la Révolution, ce qui tire l'œil, c'est la Chouannerie. M. Léon Dubreuil a voulu montrer qu'il y avait à côté de cela la lente et obscure assimilation du nouvel ordre de choses. Telle est l'idée de son livre, idée juste, bien qu'elle ne soit pas aussi neuve que l'auteur le paraît croire. (Peu ou pas de détails sur le Clergé constitutionnel et la vente des Biens nationaux.)

M. Charles Godard, de son côté, nous donne une histoire du **Conseil Général de la Haute-Loire de 1790 à 1800**. C'est encore, basée sur l'examen des actes du directoire et de l'administration départementale, l'histoire d'un département pendant la Révolution. Toutes ces histoires se touchent au moins en un point : la création des mêmes rouages administratifs après les décrets de la Constituante. Comme faits particuliers, nous trouvons des renseignements sur le rôle de l'administration départementale dans les affaires ecclésiastiques et l'affaire du Camp de Jalès ; sur l'administration girondine du département, de septembre 92 à décembre 93, administration qui fut peu soutenue après le 31 mai et se montra incapable ; sur l'annulation du directoire départemental pendant la période de la la Terreur ; puis sur la réaction thermidorienne, enfin sur l'époque du Directoire, signalée, là comme ailleurs, par la lutte des administrateurs nouveaux contre les éléments violents, c'est-à-dire des modérés contre les démocrates. En un dernier chapitre, sont examinés les résultats généraux de la Révolution dans la Haute-Loire. Cette histoire révolutionnaire de la Haute-Loire n'était pas facile à démêler : si le mouvement eut quelque part peu d'unité c'est là (camp de Jalès, et tentatives de chouannerie curieusement étudiées). Mais l'ouvrage est très nourri de faits, très complet. Aux faits historiques qui ont eu lieu dans le département est adjoint un aperçu de la vie sociale et économique en la diversité de ses éléments, impôts, travaux publics, instruction, agriculture, commerce, industries locales, etc.

Tandis que paraissaient ces deux monographies sur la Révolution dans les Côtes-du-Nord et dans la Haute-Loire, un autre écrivain, M. Vialla, apportait sa contribution sur la Révolution à Marseille, sujet déjà maintes fois traité. L'auteur a, pour sa part, dans son ouvrage sur **Marseille Révolutionnaire**, voulu, d'un côté, marquer le rôle qui revient à la ville d'où s'élança le célèbre bataillon du 10 août dans la création de ce qu'il appelle l'Armée-Nation, en d'autres termes de la Garde nationale. Au point de vue militaire, ceci a son intérêt, car il y a une relation certaine entre la garde nationale de 1790 et les volontaires de 92. Au point de vue révolutionnaire, d'autre part, ceci est encore plus intéressant, puisque la garde nationale n'est pas allée aux frontières et que son rôle fut surtout politique. A Marseille notamment, l'histoire de la garde nationale fut étroitement liée à celle du peuple lui-même. M. Vialla l'a montrée se recrutant dans le peuple et s'organisant sous l'égide de la bourgeoisie, puis se heurtant à l'ancienne armée permanente, dont les soldats, à défaut des chefs, viennent bientôt renforcer ses rangs ; enfin entrant en pleine action, soutenant Avignon contre le pape, désarmant Arles, — donnant le concours que l'on sait lors du 10 août. La Terreur la trouva girondine, fédéraliste. M. Vialla a placé ici un

curieux tableau des intrigues qui amenèrent ce résultat : il voit ici l'effet des menées de Barbaroux, qu'il condamne. Et de fait, au point de vue révolutionnaire, la chute était profonde : la milice qui contribua si puissamment à faire le 10 août devint l'instrument de la contre-révolution et finit lamentablement sous les coups du général Carteaux. Autour de ces faits principaux, s'évoque l'histoire de Marseille pendant la Révolution. Quelque incertitude dans le plan : le livre hésite entre la monographie militaire (garde nationale en 1790 et sa place dans l'œuvre militaire de la Révolution) et l'étude historique (fédéralisme). Cependant, sous le premier rapport, il contient des renseignements très utiles, tandis que, à l'autre égard, il complète, dans ses dernières parties, l'ouvrage de M. Guibal sur le Fédéralisme Marseillais.

L'ouvrage de M. Albert Mathiez sur **le Club des Cordeliers** nous ramène à Paris. Composé d'après des documents en grande partie inédits, cet ouvrage étudie spécialement le rôle de ce club, que la célébrité de celui des Jacobins a trop fait oublier, lors de la crise de Varennes et du massacre du Champ-de-Mars. On sait que le Club des Cordeliers eut un rôle prépondérant durant cette période. A lui revient l'initiative de la fameuse pétition qui, le 16 juillet 1791, invita l'Assemblée à déposer Louis XVI. Placée le lendemain sur l'autel de la Patrie, pour recevoir les signatures, elle fut l'occasion de troubles qui amenèrent le massacre du Champ-de-Mars. Ce fut, issu de l'événement de Varennes et dirigé par les Cordeliers, un véritable mouvement républicain, — le premier, — qui échoua par le fait d'un contre-mouvement concerté entre La Fayette, Bailly et la majorité bourgeoise de la Constituante. M. Mathiez s'est appliqué particulièrement à étudier cette action et cette réaction. Il regrette l'échec de cette tentative. On pourrait dire, sans doute, qu'en cas de réussite elle eût permis à la République de se fonder dans des conditions relativement paisibles, — l'on n'était pas encore en guerre avec l'Europe, — et, en amenant un 10 août purement législatif, eût évité à la France les horreurs qui suivirent la révolution violente de 92. Sans s'attarder à ce qui aurait pu se faire, il était en tous cas intéressant de bien connaître ce mouvement qui, au lendemain de Varennes, créa le parti républicain. M. Mathiez a pensé qu'il ne pouvait y parvenir mieux qu'en choisissant comme observatoire le club des Cordeliers. Il s'est préoccupé de réunir les principaux documents pouvant faire connaître les actes du Club des Cordeliers pendant cette brève mais importante période, où la direction de la Révolution lui appartint réellement. Il a d'une part reconstitué l'activité du club depuis le 10 juin 1791 jusqu'au 7 août de la même année; et d'autre part rassemblé les pièces encore éparses du dossier judiciaire relatif à l'affaire du Champ-de-Mars. L'œuvre de M. Albert

Mathiez se présente donc comme la première histoire documentaire qu'on ait donnée du Massacre du Champ-de-Mars ainsi que des circonstances politiques l'ayant précédé et suivi.

Voici un petit essai synthétique : en donnant ce titre, **la Conquête des Communes**, au récit qu'il fait des toutes premières phases de la Révolution, de la préparation des Etats jusqu'au 14 juillet 1789, M. E. Hocquart de Turtot a voulu marquer la façon, nouvelle à son sens, dont il a entendu traiter le sujet. En effet, la conquête des Communes, c'est-à-dire du Tiers-Etat, s'est, d'après l'auteur, effectuée tout entière durant ce laps, « avant toute insurrection », d'une façon « toute législative et extérieure » (?). M. Hocquart de Turtot a voulu donner le détail de cette révolution parlementaire, où se trouve, croit-il, le nœud de la Révolution elle-même. Si nous comprenons bien, l'auteur a cherché à se rendre compte comment, avant toute intervention populaire, au sein même des Assemblées, Louis XVI passa de sa situation de monarque absolu à celle de monarque discuté aujourd'hui et demain constitutionnel. Il s'ensuit que, pour M. Hocquart de Turtot, ce qu'il faut voir avant tout dans la Révolution, ce sont les Assemblées parlementaires. L'auteur a borné son essai de démonstration aux Etats-Généraux et aux débuts de la Constituante. Son livre reste comme un récit clair, bien ordonné, de ces commencements.

Nous continuerons et, espérons-nous, achèverons dans notre prochaine chronique cette revue des ouvrages récents sur la Révolution.

Memento. — Dans notre récent compte-rendu du livre de M. Emile Magne, *le Plaisant Abbé de Boisrobert*, un lapsus de plume nous a fait mentionner Chapelain comme rédacteur des Statuts de l'Académie française. Il va de soi que l'auteur, ou l'inspirateur, des Statuts ne pouvait être que Richelieu, Richelieu assisté de Boisrobert. Notre lapsus, dont nous nous sommes trop tard aperçu pour pouvoir le corriger, impliquerait seulement qu'ils purent avoir été mis en forme par Chapelain, qui, d'ailleurs, dans l'organisation de l'Académie, paraît avoir été le gros travailleur administratif des débuts.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Charles Lalo : *Les Sentiments esthétiques*, Alcan, in-8, 5 fr. — H. Ollion : *La Philosophie générale de John Locke*, Alcan, in-8, 7 fr. 50. — Amédée Matagrin : *La Psychologie sociale de Gabriel Tarde*, Alcan, in-8, 5 fr. — Memento.

Le nouvel ouvrage de M. Charles Lalo, **les Sentiments esthétiques**, renferme, outre une partie critique, une exposition doctrinale dont son livre précédent *l'Esthétique expérimentale contemporaine* avait déjà posé les principes. Dans la partie critique de

son étude, M. Lalo passe en revue les diverses théories où s'exprime, plus spécialement en Allemagne, ce qu'il nomme le nouveau sentimentalisme esthétique dont Lipps et Volkelt sont les représentants les plus autorisés. Il analyse la conception de l'Einfühlung introduite dans la philosophie, sous cette terminologie du moins, par Roger Vischer, qui l'emprunta à la langue des romantiques allemands. L'Einfühlung signifie, on le sait, dans la pensée allemande, cette projection de notre moi dans les objets extérieurs par laquelle nous nous identifions avec eux et leur prêtons notre propre sensibilité, notre propre personnalité. Une telle conception qui, sous le bénéfice de certaines interprétations, contient, semble-t-il, une part de vérité, a été inclinée aux termes des analyses de M. Lalo, à signifier un diagnostic selon lequel la prépondérance des sentiments affectifs serait caractéristique de l'état esthétique : sous cette forme extrême, la thèse est évidemment inacceptable. Il ne suffit pas de sentir fortement pour exprimer esthétiquement, et c'est bien plutôt la marque des sentiments violents qu'ils se transforment tout entiers en réactions physiques, en actes propres à satisfaire les désirs ou à écarter les craintes auxquels ils sont liés plutôt qu'ils n'impliquent le souci d'une représentation d'eux-mêmes. Un tel souci témoigne, au contraire, le plus souvent d'un sentiment atténué ou peu sincère. Une douleur qui s'exprime sous des formes esthétiques touche au cabotinage.

M. Lalo se fonde, pour repousser le critérium du sentiment en matière esthétique, sur ce fait que le sentiment, l'état affectif, est à a base de toute manifestation de la vie mentale. Il invoque cette proposition de M. Ribot selon laquelle toutes les formes de l'imagination créatrice impliquent des éléments affectifs, et il rapporte cette déclaration de l'auteur de *l'Imagination créatrice :* « Je défie qu'on cite un seul exemple d'invention produite *in abstracto* et pure de tout élément affectif : la nature humaine ne comporte pas ce miracle. » Ceci me semble à ce point hors de doute que, sous le titre de l'ouvrage de M. Ribot, je serais tenté d'en placer un autre, celui-ci : *la sensibilité créatrice.* La déduction que M. Lalo tire de cette proposition me paraît toutefois moins nécessaire. « C'est précisément, dit-il, parce que le sentiment est supposé dans toutes nos activités qu'il n'en suppose aucune. » De ce que l'état sentimental, passionnel, affectif, in abstracto, *ne suffit pas* à qualifier l'activité esthétique, il ne suit pas que l'activité esthétique ne soit pas conditionnée par *un certain mode* de la vie affective dont il s'agirait précisément de déterminer les circonstances. Et s'il est vrai que nous ne réussissions à distinguer les états affectifs que dans les conséquences où ils se manifestent mêlés à des images et à des idées, cela ne suffit-il pas pour que, sous ces aspects encore strictement psychologiques, l'activité esthétique soit saisissable et nous fasse connaître

ses caractères ? Est-il donc besoin pour la diagnostiquer d'en référer aux circonstances sociales dont elle porte l'empreinte ? « Les sentiments les plus divers, remarque M. Lalo, la haine et l'amour, par exemple, peuvent se traduire en nous par une activité esthétique qui sera musicale, poétique ou plastique suivant la sorte de tempérament esthétique qui nous domine actuellement. » En effet, mais sous cette différenciation possible du mode d'expression esthétique, il nous est donné de saisir le phénomène esthétique lui-même, sous son aspect affectif : il consiste en ceci, qui lui est absolument spécial, que des sentiments tels que la haine ou l'amour, au lieu de susciter une activité propre à les satisfaire dans le domaine de la causalité, se traduisent par une activité propre à les représenter. Cette vue de nature psychologique, et qui est impliquée dans la conception de Schopenhauer relative à l'esthétique, m'empêche, selon une réserve déjà formulée à l'occasion de l'analyse de *l'Esthétique expérimentale contemporaine*, de souscrire à l'opinion de M. Lalo, lorsqu'il déclare : « Bref, l'avenir de l'esthétique est dans la sociologie bien plus que dans la psychologie. »

Selon cette discipline du point de vue sociologique qui est le sien, M. Lalo, exposant ses conclusions personnelles sur la matière, fait tenir les sentiments esthétiques dans la technique ou plutôt dans les techniques où ils s'expriment. Et technique ne signifie pas seulement ici les caractères et les procédés d'exécution par lesquels un art se différencie d'un autre art, la musique de la peinture, par exemple, mais, selon une acception beaucoup plus générale, l'ensemble des conventions en vertu desquelles, à chaque époque et selon une variabilité où s'exprime le caractère vivant de la pensée esthétique, certaines formes, proposées par tel ou tel artiste, sont acceptées, de préférence à telles autres, par le public qui écoute ou demeure inattentif, comme le truchement, comme le langage convenu dont il serait indispensable à tout artiste de se servir dans l'intérieur du même art s'il veut être entendu. Cette convention tacite, dont l'importance est grande, marque le caractère social du phénomène.

Abstraction faite de la critique générale que j'ai formulée et qui voudrait être plus longuement développée, je signalerai comme particulièrement intéressantes et remplies d'observations et de traits d'une description exacte les cent dernières pages du volume consacrées à l'analyse des sentiments esthétiques. Si d'ailleurs la méthode sociologique ne me paraît pas propre à atteindre le fait esthétique en ce qu'il a d'essentiel, je la crois très propre, par son caractère empirique, à nous fournir sur sa personnalité des renseignements précieux et positifs. Si enfin je ne relève pas la critique faite par M. Lalo de quelques-unes de mes propres vues à peine ébauchées d'ailleurs sur la matière dans les Raisons de l'Idéalisme, ce n'est pas pourtant que j'y acquiesce

mais c'est que la mise au point de mes propres conceptions eût réduit le cadre déjà trop restreint dans lequel il me fallait donner quelque idée de son ouvrage et en signaler la valeur originale.

Avec **la Philosophie générale de John Locke**, M. Ollion s'est appliqué à briser le cliché créé par Victor Cousin et dont l'enseignement philosophique a fait depuis un usage si fréquent, selon lequel la spéculation au XVIIe siècle étant partagée en deux grands courants, l'un de la nature idéaliste, l'autre de nature sensualiste, Locke serait le représentant typique de cette seconde tendance. En réaction contre cette vue superficielle, et analysant avec minutie les développements de l'*Essai sur l'entendement* afin de ne négliger aucun des points de vue qu'il renferme, l'auteur montre, à la suite de Riehl, que Locke doit être au contraire compté comme l'un des prédécesseurs de Kant et comme un initiateur dans la voie de la critique de la connaissance. Il fait voir enfin que l'empirisme du philosophe anglais n'exclut pas l'idéalisme. Les conclusions de l'ouvrage de M. Ollion dépassent la thèse particulière que lui a inspirée le problème de Locke et montrent, au cours d'un développement qu'on eût aimé voir occuper une place plus importante, comment le monisme idéaliste laisse place, dans ses cadres et sous sa dépendance, à un dualisme de seconde main.

Au cours d'une étude où se manifeste une connaissance approfondie des divers points de vue de la sociologie contemporaine, **la Psychologie sociale de Gabriel Tarde**, M. Amédée Matagrin expose, analyse et critique la doctrine du philosophe, du métaphysicien et du sociologue que fut l'auteur des *lois de l'imitation* et met en valeur le caractère systématique que présente en réalité sa pensée. Il réussit enfin à donner une connaissance assez complète des divers aspects de son œuvre qui, pour se répartir sur une période de quinze années seulement, ne laisse pas que d'être considérable par son abondance et plus encore par sa portée. Il ne me semble pas toutefois que M. Matagrin ait fait à la conception inter-psychologique de la sociologie illustrée par Gabriel Tarde toute la place qu'il convient, selon moi, de lui accorder. « Il y a, dit-il, une grande part d'exactitude dans la thèse de M. Durkheim suivant qui les faits sociaux dérivent toujours des fait collectifs antérieurs plutôt que des faits individuels plus ou moins immédiats. » C'est possible, et il n'y a pas à nier que les méthodes de M. Durkheim portant sur l'étude des faits sociaux dans la réciprocité et dans la relation de leurs changements en fonction les uns des autres n'offrent de précieux avantages. Il n'en reste pas moins que si l'on ne veut pas courir le risque de réaliser une abstraction et de passer du mysticisme et du dogmatisme théologiques à un mysticisme et à un dogmatisme sociologiques, il en faut toujours revenir à la conception de Tarde, qui situe le fait social dans

l'action d'un individu sur un autre individu. Si les faits sociaux dérivent de faits collectifs antérieurs, ils ne se réalisent que dans les individus chez qui ils déterminent des attitudes et des actes et, quant aux faits collectifs dont ils dérivent, ils ne sont eux-mêmes que des compromis entre des désirs et des croyances émanant des individus.

Rien ne peut faire que l'individu ne soit à l'origine et à la fin de tout processus social. Si l'individu est inconcevable hors de la Société, comme l'unité est inconcevable hors de la multiplicité, une telle constatation ne stipule rien de plus que l'influence nécessaire des individus sur les autres, mais le résultat de cette influence réciproque en quoi tient le fait social est en soi une abstraction dont la réalité concrète n'existe que dans l'action et la réaction de chacun des individus impliqués dans le phénomène donné. Qui perd de vue ce mécanisme est bien près d'attribuer au fait social une valeur mystique, un caractère en quelque sorte surnaturel, dont la notion est déprimante pour l'individu. A ce point de vue, la conception de Tarde peut être opposée très heureusement comme un frein aux excès d'une science nouvelle trop portée à recueillir la succession des anciens dogmatismes et à fonder sur l'idéologie un pouvoir de direction des consciences qui fut l'apanage de la théologie.

Memento. — M. R. Thamin, recteur de l'académie de Bordeaux, vient de publier une troisième édition revue et précédée d'une préface nouvelle de *Education et positivisme* (Alcan, in-16, 2 fr. 50). Au cours de différentes études sur Auguste Comte, Bain, Stuart Mill, Spencer, M. Thamin critique la doctrine positiviste et conclut à son insuffisance comme système d'éducation.—A la librairie Alcan également a paru récemment une seconde édition de *l'Etude sur l'Espace et le Temps* de M. Georges Lechalas (in-8, 5 fr.). Cette édition diffère de la première par de très importantes additions: c'est ainsi qu'au chapitre unique consacré à l'espace géométrique, dans la première version, ont été substitués deux chapitres distincts, l'un consacré aux géométries non métriques, et l'autre aux géométries métriques, tandis que les travaux les plus récents de MM. Duhem, Painlevé, Poincaré et Cantor ont donné lieu à de nouveaux et intéressants développements relatifs à la mécanique, à la géométrie de notre système cosmique et à la critique des idées de continu et d'infini. — A signaler enfin, sous la signature de M. Christian Cherfils, à la librairie Léon Vanier, *Auguste Comte au Panthéon*, une petite brochure avec cette exergue, qui en notifie l'intention : « Puisqu'il y a un Panthéon, là est la place d'Auguste Comte. »

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E. Brücker : *Initiation zoologique*, collection des initiations scientifiques, Hachette, 2 fr. — J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes, Ch. Delagrave, 10 volumes à 3 fr. 50.

M. E. Brücker, professeur au lycée de Versailles, a été l'un des

promoteurs de la rénovation de l'enseignement des sciences naturelles aux enfants et aux adolescents. Des conférences faites par lui, au Musée pédagogique, devant les maîtres de l'enseignement secondaire, ont eu un grand retentissement. Les livres de classe qu'il a publiés à la librairie Delagrave se présentent avec le caractère de grande nouveauté et serviront de modèles aux livres de l'avenir. On conçoit l'intérêt de ce nouveau livre : **l'Initiation Zoologique**, dédié aux amis de l'enfance, écrit non pour les élèves, mais pour les éducateurs. Son but n'est pas de fournir les éléments d'une grande érudition verbale pour en bourrer les jeunes cervelles, mais d'indiquer des observations faciles, en même temps que leurs interprétations, pour apprendre à percevoir des faits et à raisonner sur eux. Il est nécessaire de parler aux enfants un langage aussi simple que possible et de laisser les termes techniques de côté. L'initiation doit être faite de choses vues. Il faut apprendre aux enfants à voir ce qui les entoure, à excursionner, à collectionner ; la collection d'insectes remplacera avec avantage celle de timbres-poste. Au cours du livre se fait sentir à maintes reprises l'influence du grand naturaliste qu'était Giard ; c'est lui qui, au laboratoire de Wimereux, a initié M. Brücker aux sciences naturelles. Giard professait une grande admiration pour Goethe, et cela parce qu'il possédait le don trop rare de savoir voir. Goethe le dit lui-même dans ses *Entretiens:* « On croit avoir pré sen devant soi ce que je décris dans mes poésies ; j'ai dû cette qualité à l'habitude prise par mes yeux de regarder les objets avec attention, ce qui m'a donné aussi beaucoup de connaissances précieuses. » Goethe savait voir ! et c'est peut-être là le secret de son génie.

§

Pour initier les jeunes aux sciences naturelles, vous lirez donc le livre de M. Brücker, mais vous leur ferez lire aussi les admirables **Souvenirs entomologiques** du génial observateur et naturaliste français, J.-H. Fabre. Le dixième volume vient de paraître, alors que l'on publie de nouvelles éditions des premiers.

Jean-Henri Fabre, qui vient d'avoir quatre-vingt-six ans, est l'une des gloires du monde scientifique, mais jusqu'ici on l'a trop ignoré en France ; cependant, il y a déjà bien longtemps que Darwin exprimait son admiration à son égard et l'appelait « l'observateur inimitable des insectes ».

Dès l'enfance, Fabre se passionna pour l'observation de la nature « D'aussi loin que je me souvienne, dit-il, je me vois en extase devant les magnificences des élytres d'un carabe et des ailes d'un papillon. Marmouset de six ans, encore vêtu de ma petite robe de bure, mes yeux suivaient la phalène attirée par la clarté de la lampe. » Ses parents étaient pauvres, et ce n'est qu'au prix de bien des effort

qu'il parvint à entrer à l'école normale d'Avignon. Il débuta comme professeur à l'école primaire supérieure de Carpentras, puis il enseigna la physique et la chimie à Ajaccio d'abord, à Avignon ensuite. Toujours, partout, il observa les insectes; d'Avignon, il passa à Orange, et enfin se retira au joli village de Sérignan, à sept kilomètres de cette ville.

C'est là qu'il vient d'être fêté par des personnalités du monde politique et les quelques savants auxquels celles-ci avaient fait appel. La *Revue scientifique* vient de publier le discours prononcé à cette occasion par l'éminent directeur du Muséum, M. Edmond Perrier. Il est regrettable que l'organisateur de cette fête, le Dr Legros, n'ait pas songé à prévenir les membres de l'enseignement supérieur français, et en particulier ceux qui s'occupent de psychologie animale en France : un grand nombre, à coup sûr, auraient fait le pèlerinage de Sérignan. Et moi qui ai consacré, l'an dernier, tout un cours en Sorbonne à l'exposé et à la discussion des si remarquables observations de Fabre d'Avignon, il m'est pénible de n'avoir pu aller saluer celui qu'enfant déjà j'admirais et aimais.

C'est une grande et noble figure que celle de ce savant, toujours si laborieux et désintéressé.

Inspecteur-général, Victor Duruy l'avait remarqué; devenu ministre, il repensa à lui. A ce moment, Fabre venait de faire une découverte dans l'industrie chimique ; il avait réussi à obtenir de façon pratique et peu coûteuse le principe tinctorial de la garance. Un jour, en surveillance au milieu de la buée de ses cuves, les mains devenues pattes de homard cuit par la fréquentation du rouge indélébile de ses teintures, il vit entrer à l'improviste, dans son officine de Saint-Martial, le nouveau ministre de l'Instruction publique, qui, en souriant, lui adressa les paroles les plus aimables. Le dialogue suivant s'engagea bientôt entre eux.

— Que désirez-vous pour votre laboratoire?

— Mais rien, monsieur le Ministre, rien. Avec un peu d'industrie, l'outillage que j'ai me suffit.

— Comment, rien! vous êtes unique en ce sens. Les autres m'accablent de demandes ; leurs laboratoires ne sont jamais assez pourvus. Et vous, si pauvre, vous refusez mes offres.

— Si, j'accepterai quelque chose.

— Et quoi donc?

— L'honneur d'une poignée de main.

— La voilà, mon ami, la voilà, et des plus cordiales. Mais ce n'est pas assez. Que faut-il de plus?

— Le Jardin des Plantes de Paris est dans votre domaine. Si un crocodile meurt, qu'on me réserve la peau. Je la bourrerai de paille et je la suspendrai à la voûte. Mon officine, avec cet ornement, deviendra la rivale de l'antre des nécromanciens. (*Souvenirs entomologiques*, vol. X.)

D'un regard circulaire, le ministre parcourut la nef, en donnant un coup d'œil à la voûte ogivale. « Cela ferait très bien, en effet », dit-il, et il se mit à rire.

Six mois après, Fabre reçut une lettre le convoquant au ministère. Il soupçonna une proposition d'avancement dans un lycée de plus grande importance, et il supplia de le laisser où il était, près de ses cuves à garance et de ses insectes. Mais une seconde lettre arriva plus pressante que la première, signée du ministre lui-même. « Venez tout de suite, lui disait celui-ci, ou je vous fais prendre par mes gendarmes. » Nul moyen de tergiverser. Le lendemain, il était dans le cabinet de M. Duruy, qui lui adressa des paroles charmantes et lui épingla le ruban rouge. En toute autre occasion, Fabre aurait, comme plus tard l'a fait cet autre grand savant modeste Curie, refusé ce ruban, car il comprenait très bien (c'est lui-même qui parle) « l'inanité de la quincaillerie et de la rubanerie décoratives, surtout quand, comme cela se voit trop souvent, l'intrigue vient déshonorer l'honneur ». Dans la condition présente, les choses avaient été faites trop gentiment pour qu'il puisse refuser. Le lendemain, il fut présenté à l'empereur, mais n'ayant aucun désir de recommencer une conversation avec une majesté, il quitta en hâte Paris, pour revenir à ses champs.

Peu après, la chimie parvint à fabriquer artificiellement l'alizarine ; ce fut la ruine de ses projets. Malgré cela, il ne voulut pas profiter de la grande amitié de Duruy. Pauvre, il vécut ; pauvre, il vit encore dans sa modeste retraite de Sérignan, avec sa compagne dévouée, et ses filles Aglaé, Anna, Marie-Pauline ; la plus jeune n'a que dix-huit ans et a charmé tous ceux qui viennent d'aller saluer le grand savant. Je le répète, c'est une belle figure que celle de ce savant, surtout dans des temps où l'arrivisme règne si puissamment dans les milieux scientifiques.

Dans ses **Souvenirs entomologiques**, Fabre nous laisse apercevoir quelques épisodes de sa vie scientifique. Le dixième tome de la série renferme en particulier des aveux, des confessions bien intéressantes. J'ai là les derniers volumes, et je les lis avec tout autant de plaisir qu'enfant, en 1879, j'ai lu les merveilleuses histoires qui venaient de paraître au sujet des Cerceris, des Sphex, des Ammophiles, des Chalicodomes, ces Hyménoptères qui établissent les nids dans le sable et qui chassent les insectes et les araignées, donnant avec une telle précision le coup d'aiguillon meurtrier.

La 9e série est consacrée aux araignées. Le minotaure typhée a les honneurs du dixième volume.

C'est un coléoptère noir, étroitement apparenté avec les troueurs de terre, les Géotrupes. Quoique pacifique, il est encore mieux encorné

que le taureau de Minos : le mâle a sur le corselet un faisceau de trois épieux acérés, dirigés en avant.

Le Typhée de la Fable eut l'ambition de saccager la demeure des dieux en dressant une pile de montagnes arrachées de leur base ; le Typhée des naturalistes ne monte pas, il descend ; il perfore le sol à des profondeurs énormes. Le premier, d'un coup d'épaule, met une province en trépidation ; le second, d'une poussée de l'échine, fait trembler sa taupinée, comme tremble l'Etna lorsque son enseveli remue.

Lorsque finissent les grands froids, le Minotaure Typhée se met en quête d'une compagne, s'ensevelit avec elle, et désormais lui reste fidèle malgré ses fréquentes sorties.

Elle et lui se reconnaissent, se retrouvent dans le tumulte d'événements que mes malices, dit Fabre, leur imposent ; ils se gardent mutuellement fidélité, qualité bien extraordinaire dans la classe des insectes, si vite oublieux des obligations matrimoniales.

Comment se reconnaissent-ils ? Nous nous reconnaissons aux traits du visage, si variables de l'un à l'autre en leur commune uniformité. Eux, à vrai dire, n'ont pas de visage ; ils sont dépourvus de physionomie sous leur masque rigide. D'ailleurs les faits se passent dans une obscurité profonde. La vue n'est donc ici pour rien.

Nous nous reconnaissons à la parole, au timbre, aux inflexions de la voix. Eux sont des muets, privés de tout moyen d'appel. Reste le flair. Le minotaure retrouvant sa compagne me fait songer à l'ami Tom, le chien de la maison, qui, à l'époque de ses lunes, lève le nez en l'air, hume l'air du vent et saute par-dessus les murs de l'enclos, empressé d'obéir à la magique et lointaine évocation ; il me remet en mémoire le Grand-Paon, accouru de plusieurs kilomètres pour présenter ses hommages à la nubile récemment éclose.

La comparaison cependant laisse beaucoup à désirer. Chien et gros papillon sont avertis de la noce sans connaître encore la mariée. Au contraire, le minotaure, inexpert dans les grands pèlerinages, se dirige, en une brève ronde, vers celle qu'il a déjà fréquentée ; il la reconnaît, il la distingue des autres à certaines émanations, certaines senteurs individuelles inappréciables pour tout autre que l'énamouré. En quoi consistent ces effluves ? L'insecte ne me l'a pas dit. C'est dommage. Il nous eût appris de belles choses sur les prouesses de son flair.

Fabre nous fait assister au travail formidable du fouissement dans le sol. C'est la femelle qui creuse jusqu'à plus de un mètre de profondeur une longue galerie verticale ; c'est le mâle qui transporte au dehors les déblais.

Robustes de tempérament et amis des rayons du soleil comme les autres insectes, ils ont pour demeure l'un et l'autre, tant que le ménage n'est pas fondé, un chalet médiocre en bonne exposition. Les rudeurs de l'hiver ne leur imposent pas même de meilleurs abris. A l'heure des nids, c'est une autre affaire. Ils plongent dans le sol à de grandes profondeurs. Pourquoi ?

Parce que la famille, éclose vers le mois de juin, doit trouver sous la dent des vivres tendres lorsque les ardeurs de l'été cuiront le sol comme brique.

Le travail de forage dure un mois, et pendant ce mois le mâle et la femelle ne prennent aucune nourriture.

Si je disais à mes voisins, les remueurs de glèbe, qu'en un certain monde le travailleur trime dur et le mois entier sans prendre réfection, ils me répondraient par un large rire d'incrédulité. Si je l'affirme aux remueurs de l'idée, peut-être les scandaliserai-je. N'importe, répétons ce que m'a dit le minotaure. L'énergie chimique des aliments n'est pas l'unique origine de l'activité animale. Comme stimulant de la vie, il y a quelque chose de supérieur aux bouchées digérées. Quoi donc ? Que sais-je ! Apparemment les effluves, connus ou inconnus, émanés du soleil et permutés par l'organisme en équivalent mécanique.

Ensuite la collaboration du mâle et de la femelle continue, en vue de la préparation de la nourriture des jeunes. A la fin, le mâle se sentant défaillir sort au dehors et meurt, « résigné et stoïque ».

On lira avec un intérêt croissant toute cette histoire, et bien d'autres. Fabre refuse la morale aux bêtes, mais il les baigne dans une atmosphère de poésie, ce qui a fait dire à Rostand qu'il était « le Virgile des insectes ».

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Raoul Brugeilles : *Le Droit et la Sociologie*, Alcan, 5 fr. — Amédée Britsch : *La Jeune Athènes*, Plon, 3 fr. 50. — Louis Bertrand : *Le Mirage oriental*, Perrin, 3 fr. 50. — Vandervelde : *L'Exode rural et le retour aux champs*, Alcan, 6 fr. — Memento.

Le grave livre de M. Raoul Brugeilles, **le Droit et la Sociologie** s'annonce comme la simple préface d'un ouvrage considérable sur la science juridique pure, science qui, paraît-il, n'existe pas encore, ce qui n'est pas flatteur pour le peuple nombreux de nos facultés de droit, mais qui va bientôt nous être révélée, M. Rogain, de Lausanne, l'ayant entrevue il y a quelque vingt ans et M. Brugeilles brûlant du désir de faire mieux que l'entrevoir. Le moyen qu'il indique de découvrir le Droit pur est d'ailleurs facile, il consiste à s'asseoir sur la Législation et sur la Jurisprudence et à hisser au pinacle la Doctrine une Doctrine dédaigneuse de ses rivales bien entendu, engoncée dans sa rigueur et sa systématisation, et qui, du coup, j'en crois volontiers l'auteur, sera beaucoup plus près des ratiocinations brouillardeuses de nos sociologues actuels que des clartés, il est vrai, arides, de nos anciens glossateurs. On ne fera appel au droit comparé que pour « se renseigner sur l'ordre de généralité d'un phénomène » et à l'histoire du droit que pour « connaître le degré de permanence de ces

phénomènes ». Ainsi « si un phénomène se retrouve dans un grand nombre de sociétés, il sera plus général que s'il n'existe que dans une seule ». Parbleu ! Et « s'il existe un phénomène identique depuis les origines les plus reculées, il aura un degré de permanence plus considérable que s'il a disparu à un moment donné ou s'il est de date récente ». Reparbleu ! Conclusion : « pour transformer le droit positif en droit scientifique, il faut user de la méthode scientifique ordinaire, c'est-à-dire de l'hypothèse et de sa vérification expérimentale. » Ici, le « parbleu » n'est plus de mise ; qu'est-ce qu'une hypothèse en droit ou en sociologie, et une vérification expérimentale d'icelle ? Ce sont des formules à la Durkheim qui peuvent aussi bien couvrir une banalité qu'une absurdité. Car, au fond, M. Raoul Brugeilles est une victime, on ne les compte plus, de M. Durkheim ; il a été sidéré lui aussi par l'appareil pédant et boursouflé de ce professeur et il s'est mis à patauger à sa suite dans les fondrières de l'objet de la sociologie et de la méthode de la sociologie. Philosophie, que de bavardages inutiles on commet en ton nom !

§

Mais voici justement, Dieu soit loué ! des livres de vision, d'observation et de précision. D'abord **la Jeune Athènes**, dont l'auteur, M. Amédée Britsch, explique le sens en son sous-titre : *Une démocratie en Orient*. Hélas ! les notes un peu désenchantées de cet ancien élève de l'école d'Athènes ne sont pas pour réconcilier avec la Déesse Démocratie ceux qui ont abandonné ses autels, ni d'ailleurs pour les pousser vers ceux de l'autre Déesse Basilocratie, puisqu'on ne voit pas du tout ce que le roi Georges a essayé de faire pour sauver son peuple des microbes politiciens. Les pauvres Grecs d'aujourd'hui sont vraiment décourageants ; ils n'ont aucune qualité morale sérieuse, et ceux qui ont pratiqué le Levant les mettent à peine au-dessus des Juifs et des Arméniens. Mais n'importe, ce sont les fils de la radieuse Hellade d'autrefois, et ils seraient dix fois pires que nous n'aurions pas le droit de leur refuser notre confiance et notre sympathie. On nous rabat les oreilles des louanges du paysan turc, que son Iblis l'emporte, quelque sobre, économe, laborieux et pittoresque soit-il ; le fils de la jeune Athènes ou de la jeune Sparte n'a pas toutes ces belles qualités, du moins ne se réveille-t-il jamais mué en bachibouzouk.

§

Le **Mirage oriental** de M. Louis Bertrand permet justement de se faire une idée de ce capharnaüm ethnique qu'est l'ancien empire des khalifes. La première mauvaise humeur passée, que devait éprouver un aussi fidèle flaubertiste et gautieriste que lui de trouver un Orient dépourvu de toute couleur locale, des pachas en redingote

et des bazars à peine différents de celui de l'Hôtel-de-Ville, notre voyageur s'est souvenu que le romancier chez lui était doublé d'un psychologue, et il a essayé de lire dans ces âmes subtiles et déconcertantes de Levantins. Chacun ici prendra connaissance avec grand profit de ses observations et de ses classements. Il paraît qu'au point de vue moral le paysan turc a le premier prix, puis tout au fond du palmarès grouillent le Grec, et au-dessous le Juif, et au-dessous l'Arménien, et au-dessous encore le Parsi; au point de vue intellectuel, ce sont les Grecs et les Syriens à peu près *ex æquo* qui tiendraient la corde (je pense que les Juifs sont confondus ici avec les Syriens), puis les Egyptiens, puis les Musulmans des îles (Crétois, etc.), puis les Musulmans d'Europe. Toute cette macédoine de peuples nous déteste d'ailleurs cordialement, d'aussi bon cœur que le *Syrus* ou le *Græculus* d'autrefois détestait le Romain ou le Galate. M. Bertrand cite le mot d'un chrétien de Syrie, à propos des victoires japonaises, qui donne à réfléchir : « Eh bien, oui, nous autres Asiatiques, nous nous entendrons toujours mieux avec des Asiatiques, quels qu'ils soient, qu'avec des Européens de notre religion. » C'est aussi renversant que si l'un de nous disait s'entendre mieux avec un Lapon ou un Bachkir qu'avec un cousin de New-York, de Buenos-Ayres ou d'Alger! On ne sait pas le mal que peut faire la suave instruction primaire qui apprend à mettre d'un côté l'Europe, de l'autre l'Asie. Au fond, tous ces Levantins, quelques subtils soient-ils, sont d'affreux enfants, aussi insupportables que du temps du brigandage d'Éphèse. M. Louis Bertrand revient à plusieurs reprises sur ce fait que, dans tout l'Orient, un musulman, un hellène, un juif ne peut pas changer de paroisse sans risquer d'être mis à mort, et que là-bas la religion passe avant tout, même avant l'honneur! Quand on s'est pénétré de cela, on se rend compte de bien des choses et de la façon dont le Levantin reste toujours et partout l'homme de son église. Nous nous impatientons un peu de l'immuable exclusivisme juif, mais ils en sont tous là, Arméniens, Turcs, Coptes, Parsis, Arabes, Syriens, même un peu Grecs d'Europe!

§

En intitulant son livre **l'Exode rural et le retour aux champs**, M. Vandervelde a bien montré le double et contradictoire mouvement de la population agricole. On ne voit en général que la fascination produite par les « Villes tentaculaires », comme dit Verhaeren, sur les « campagnes hallucinées », aspiration formidable d'ailleurs qui, au cours du dernier siècle, a décuplé la population des grandes villes du monde, et qui, pour un pays de natalité stagnante comme le nôtre, a appauvri les campagnes de 4 ou 5 millions d'habitants, mais on ne fait pas attention au reflux qui commence à

dégorger les capitales au profit des banlieues et qui crée, grâce aux forces hydrauliques, des industries puissantes dans les plus lointaines montagnes. Le dernier congrès de la *Société d'Economie sociale* (que M. Vandervelde semble ignorer) s'était occupé de cette question de la désertion des campagnes, et, en dépit de certaines jérémiades, l'impression générale n'en était pas ressortie trop défavorable. D'abord l'agriculture n'en souffre pas, le travail humain étant remplacé par le machinisme, ce qui d'ailleurs explique cette désertion : en France le chiffre d'hectares de landes a baissé d'un tiers, et nulle part les fermes ne manquent de preneurs. Ensuite les conditions de la vie rurale s'améliorent peu à peu, les salaires s'élèvent, l'hygiène progresse, les habitations se renouvellent. Le transport à la campagne de beaucoup d'industries urbaines, même indépendamment de toute houille blanche, peut avoir ici une meilleure influence que la réduction de tarifs des trains ouvriers. Cette dernière combinaison peut donner de bons résultats quand il s'agit d'éclaircir des quartiers par trop populeux, et la petite Belgique est arrivée dans cet ordre d'idées à des tarifs très satisfaisants (un carnet de semaine pour 40 kilomètres ne coûte que 2 fr.). Mais ce grouillis hâtif du matin et du soir a bien ses inconvénients : après une journée de labeur, on se repose mal dans la trépidation prolongée d'un train. Mieux vaudrait que l'usine fût en pleins champs et que les ouvriers n'eussent que quelques minutes de chemin à faire pour regagner leurs cottages. Certains grands industriels anglais ont réalisé cet idéal, et le nombre des Cités-jardins et des Villes-vergers augmente dans la grande île. Puisse ce mouvement trouver des imitateurs chez nous ! La vie à la campagne, tout snobisme à part, est plus saine, plus calmante, plus heureuse, elle ne cache pas les affreux drames de la misère urbaine, aux champs personne ne meurt de faim, et quelque pénibles que soient les travaux agricoles, elle est au fond moins dure, moins caporalisée. Il est vrai qu'elle est moins gaie, moins pétillante, et ici je ne fais pas allusion aux mauvaises séductions des villes, encore qu'il ne faille pas les méconnaître : que de ruraux ont été enivrés par les boutiques et les cafés du chef-lieu, que de provinciaux ont été ensorcelés par les apothéoses ruisselantes de lumière des music-halls parisiens ! — mais à leurs attraits approuvables, sociétés, réunions, fêtes, etc. Il est vrai que les populations rurales n'ont qu'à se secouer un peu. Tout village devrait avoir son groupe de bicyclistes, bientôt d'automobilistes, plus tard, qui sait, d'aviateurs; toute rivière, tout lac, ses équipes de rameurs. Chaque dimanche devrait comporter en été une excursion avec goûter sur l'herbe, en hiver une réunion avec jeux variés ; pas de bataillons scolaires sans doute, mais pourquoi pas des sociétés de tir, d'arc, de danse ? Ce n'est pas un seul maigre 14 juillet qu'il faudrait, mais des séries de fêtes, de vogues, de pèlerinages.

Ajoutez deux institutions qui devraient se retrouver dans les plus humbles hameaux, un groupement musical (chorale ou fanfare ou harmonie) et un cabinet de lecture relié à celui de la grande ville, ainsi que M. Morel nous l'a expliqué. Les propriétaires résidants, les fonctionnaires, l'instituteur, le curé surtout si souvent responsable par sa pudibonderie de « l'ennui au village », auraient ici un rôle très bienfaisant à jouer. Le jour où l'on s'amusera dans les campagnes, leur dépopulation s'arrêtera. Il faudrait encore, et peut-être avant tout, dépoliticianiser nos communes rurales, y rendre la vie supportable en empêchant les tyranneaux fils de la Boîte à Bulletins, de s'y passer toutes leurs fantaisies (c'est peut-être là la principale raison de la fuite à la ville de tant de ruraux, et je ne l'ai vu citer ni par M. Vandervelde ni par les Congressistes de la *Réforme sociale*). Il faut enfin améliorer tout le côté matériel de la vie villageoise, balayures, égouts, vidanges, éclairage; quand on revient de la Suisse, par exemple, comme l'aspect de nos villages est minable! Les municipalités rurales sont sur ce point si veules, si sottes, si abruties par la basse politique qu'il faudrait peut-être un organe supérieur, une municipalité de canton qui s'occuperait de ces questions d'hygiène et d'esthétique, qui pousserait à la construction de chalets et villas, à la plantation d'arbres, à l'observation de la propreté vulgaire, qui commencerait par assurer le service médical et pharmaceutique; il est honteux qu'il y ait encore en France des chefs-lieux de canton n'ayant ni pharmacien, ni médecin, alors que tous devraient avoir un dispensaire, un petit hôpital de cinq ou six lits, une salle d'hydrothérapie, etc. C'est l'absence des soins médicaux qui empêche beaucoup de propriétaires de résider sur leurs terres. Je m'arrête, bien qu'il y ait encore beaucoup à dire. Le retour aux champs, en deux mots, se fera dès que les champs le voudront, et il n'est pas besoin pour cela de renoncer à la panacée socialiste de M. Vandervelde. Plutôt que de mettre l'argent des contribuables dans des entreprises aléatoires de maisons ouvrières ou même de cités-jardins ouvrières, que les municipalités des grandes villes se contentent de ne pas mettre de bâtons dans les roues de ceux qui se chargent de la besogne, comme celle de Paris a fait pour les tramways de pénétration et pour le métropolitain!

Memento. — Charles Humbert, *la Force nationale* : la Race, l'Armée, la Marine. Librairie universelle, 3 fr. 50. Recueil d'articles de journaux bien supérieurs à la moyenne du genre; beaucoup de faits et pas mal d'idées. Mais le livre relève de la politique plus que de la science sociale. J'en dirai autant de l'ouvrage de M. Roger Niclaud : *la Laïque*, la Neutralité, les Manuels, la Parole et l'Exemple. La Renaissance française, 3 fr. 50. — Heureusement nous revenons à la sérénité avec la substantielle plaquette de M. Gabriel Monod : *Contre le Monopole de l'Enseignement*. Bureaux de la

« Revue parlementaire ». Il est rare, de nos jours, d'entendre quelqu'un dire qu'il attache du prix à la liberté, « surtout à celle de ses adversaires ». Mais est-il bien sûr qu'il faille se contenter, en fait de liberté d'enseignement supérieur, de « donner aux Universités d'Etat une assez large autonomie »? Voilà un idéal bien élastique! Un vrai libéral radical aurait été jusqu'à l'autonomie *absolue*, à la séparation des Universités et de l'Etat. Et puis, vraiment, M. Gabriel Monod pourrait bien mettre d'accord sa théorie et sa pratique; dernièrement, quand il s'est agi de faire descendre de sa suppléance un professeur demandé par l'Université de Bordeaux pour introniser à sa place un protégé des bureaux de la rue de Grenelle, notre auteur n'a pas protesté, ou justement il a protesté contre l'Université en faveur du jeune arriviste, son propre secrétaire! Je me méfie décidément de l'*assez large* autonomie que rêve M. Gabriel Monod pour ces pauvres Universités. Mais, même, qui sait si le franc et brutal monopole de l'Etat ne vaudrait pas mieux, libéralement parlant, que tous ces hypocrites systèmes de tutelle politicienne? Faguet ici ne dirait peut-être pas non. — Le Secrétariat du *Congrès mondial des associations internationales*, qui va se tenir à Bruxelles, publie un certain nombre de documents intéressants : 1° un rapport de M. Paul Otlet, secrétaire de « l'Institut international de bibliographie », sur l'*Organisation internationale et les Associations internationales;* 2° un mémoire de M. Alfred Frierd sur la *Science de l'internationalisme;* 3° un rapport de M. Henri Lafontaine sur la *documentation et l'internationalisme;* 4° une *Lettre d'invitation* au Congrès susmentionné, un programme d'*Annuaire de la Vie internationale* et un guide descriptif de l'Exposition-musée des Congrès internationaux. Tout cela, du plus haut intérêt (adresse du secrétariat, 3 *bis*, rue de la Régence), mais bien grave! — Pour finir ce memento sur une note moins solennelle, je signale la « feuille de propagande » de M. Baudoin en faveur de *l'Autodémocratie*, dont j'ai déjà parlé. « Tout le monde député! » et qui, entrant dans la voie des réalisations pratiques, divulgue, ô imprudence! la tactique du parti : 1re phase : Propagande pour le port de l'épingle (signe de ralliement) et élection de députés-vieillards (parce qu'ayant un pied dans la tombe, ils seront insensibles aux séductions de la vie); 2e phase : la Chambre des députés devenue en majorité autodémocrate entre en conflit avec le Sénat; 3e phase : Recul du Sénat devant la volonté de la nation, et proclamation de l'Autodémocratie. Pas plus difficile que ça, mais ce sera pour dans quatre ans; cette fois, l'Epingle a été vaincue par l'Assiette.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Ch. Beauquier: *Faune et Flore Populaires de la Franche-Comté*, 2 vol. in-18, à 5 fr. E. Leroux. — Martin-Guelliot : *Collection de poupées*. — Dr Guelliot : *Concours photographiques relatifs au Folklore*. — Desparmet : *Contes Populaires sur les Ogres*, t. I. in-18, Leroux, 5 fr. — R. Shway Joe : *The Burman, his life and notions*, 3e éd. Macmillan, 10 sh. — Dr Münsterberg : *Chinesische Kunstgeschichte*, t. I. *Malerei und Bildhauerei*, 4° Esslingen, P. Neff et Max Schreiber, 20 Mks. — P. W. Schmidt : *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwickelungsgeschichte des Menschen*, 8 Stuttgart, Strecker et Schroder, 9 mks,60. — Pittard : *Crania Helvetica*, t. I, *les crânes valaisans*, 4°, Genève, Kundig.

Les deux volumes de M. Beauquier sur **la Faune et la Flore**

Populaires de la Franche-Comté sont le résultat de plusieurs dizaines d'années de longues et patientes enquêtes. Les animaux et plantes passés en revue sont classés simplement par ordre alphabétique, ce qui est encore le meilleur système ; à propos de chaque sont donnés : les noms patois, les croyances et superstitions, les légendes, les rites et l'utilisation populaire (par exemple en médecine ou sorcellerie) quand il y a lieu. Comme discussions générales d'un intérêt particulier je citerai celles qui ont trait : dans le t. I, au loup garou, à Mélusine, à la vouivre (si répandue aussi dans le Valais), au bétail rouge, aux noms donnés aux bœufs et aux vaches, à la vie du bétail en montagne, aux cris, aux incantations contre les maladies des animaux domestiques : aux proverbes, aux chats, au cheval (proverbes, noms, etc.), au loup (prières, jeux, etc.), à la chèvre, aux brebis, au porc, à la taupe, etc.; et dans le t. II : aux arbres de mai, aux forêts, au cerisier, au hêtre (foyard), au noisetier, au sapin, au sorbier, au blé (rites des semailles, des moissons, proverbes), au chanvre, au maïs (les gaudes), au millet (jeux), etc Il serait utile que dans chaque province quelque chercheur patient prît modèle sur ces deux nouveaux volumes de M. Beauquier, auquel déjà le folklore jurassien devait tant.

§

La collection de poupées réunies à grand'peine par Mme et M. Martin-Guelliot est d'une richesse admirable, surtout en poupées de la France occidentale (Vendée, Poitou, etc.) et de l'Europe septentrionale (Suède, Russie, Bohême, Hongrie, etc.). Elles sont classées dans les vitrines par ordre géographique, et il est ainsi facile — relativement, car la théorie du costume est encore à peine ébauchée — d'obtenir quelques idées générales sur la diffusion des formes somptuaires. On peut visiter cette collection intéressante sur demande adressée à M. Martin-Guelliot, 99, boulevard Raspail. Un art. illustré (extrait de la Revue l'Art et l'Enfant, juillet-août 1909) de M. Leo Claretie a d'ailleurs dit déjà le plus grand bien de cette collection qui fut en partie exposée l'an dernier au Pavillon de Marsan ; il y a en outre un catalogue illustré.

Madame Martin-Guelliot est la fille du Dr Guelliot, qui a organisé Reims un musée ethnographique local auquel les pouvoirs publics levraient assurer des locaux et des subsides : la région est l'une des lus intéressantes de France à maints points de vue. Sur l'initiative lu Dr Guelliot, l'Académie de Reims a institué l'an dernier un concours de photographies qui a eu assez de succès pour faire décider ue ces concours auraient lieu chaque année. Voici les sujets proposés aux deux concours :

1908-1909

Tous sujets relatifs à l'histoire locale, à l'archéologie, aux traditions populaires, spécialement :

I. — *Villages champenois :* Aspect général ; habitations rurales du Rémois, de l'Ardenne, de l'Argonne : façades, cours, puits, masures, huttes forestières, creutes ; mobilier ancien.

II. — *Fêtes populaires :* Foires, pèlerinages, cérémonies et usages des baptêmes, mariages, enterrements. Fêtes patronales, jeux.

III. — *Industries rurales et familiales* : Préparation, filage et tissage du chanvre, de la laine ; clouterie à la main ; petite industrie forestière : écorçage, fabrication des sabots, des allumettes, des tonneaux, etc.

IV. — *Monuments de la Champagne* (ceux des grandes villes exceptés) : Eglises, châteaux, abbayes, ruines ; mobilier ancien des églises ; calvaires, croix de chemins.

1909-1910

A. — Paysages et Habitations de la Champagne.

I. — *Campagnes* : Sites et paysages de la montagne de Reims ; vignobles — de la plaine champenoise ; savarts, pineraies — de l'Argonne et des Ardennes ; gorges, rochers, routes forestières.

Cours d'eau, mares, étangs ; pâturages ; arbres remarquables.

II. — *Villages :* Aspect général, rues, places, abreuvoirs, puits anciens. Types de constructions rurales. Habitations pittoresques : chaumières, vieilles auberges, fermes, creutes, huttes forestières, moulins à vent et à eau, tuileries.

III. — *Vie rurale* : Vendanges, moissons, troupeaux, industries forestières, carrières.

B. — Types champenois.

IV. — Types de la campagne : Vendangeurs, moissonneurs, bûcherons, cloutiers, ardoisiers, brioleurs, contrebandiers ; nomades : étameurs, vanniers, bohémiens.

V. — Types de la rue : Repasseurs, rempailleurs, balayeurs, marchandes de fleurs, marchands de petit bois, de chiffons.

En outre, tous sujets relatifs à l'histoire locale, à l'archéologie, aux traditions populaires.

Adresser les épreuves franco *à M. le* Dr Guelliot, *rue du Marc, à Reims.*

Comme on voit, ces concours tendent ni plus ni moins qu'à créer des archives photographiques du folk-lore local. C'est là encore une initiative qui mérite d'être imitée par les autres sociétés régionales et je crois que si ces sociétés entraient ensuite en échange, entre elles ou avec un bureau central, on pourrait organiser une sorte d'office national du folk-lore à relativement peu de frais et d'une portée scientifique certaine. J'ajoute que, quand il s'agit de rites et cérémonies, il faut tâcher d'en photographier le plus de phases successives possibles et qu'en général il s'agit de faire œuvre *documen-*

taire, mais non artistique, curieuse ou amusante. Il faut aussi photographier tous les ustensiles domestiques, le plus possible *en place*, bref faire exactement comme les ethnographes, qui veulent rapporter une documentation complète sur la vie d'une tribu du Congo ou de la Sibérie.

§

J'ai déploré assez souvent ici que l'Algérie fût trop peu étudiée encore : l'école d'Alger — j'entends par là toute une pléiade de savants de diverses spécialités, groupés autour de la Faculté des lettres — travaille à annihiler cette critique. Il a paru récemment, chez Leroux, des monographies importantes ; de Boulifa sur l'Atlas marocain ; de Biarnoy sur Ouargla ; de Desparmet sur Blida ; à ce dernier auteur on doit un curieux recueil de **contes populaires sur les ogres** dont je reparlerai quand le 2e volume aura paru.

La publication d'une 3e édition de l'excellent livre de Shway Joe sur **les Birmans, leur vie et leurs idées** est un bon signe que de plus en plus la vie nationale des sujets asiatiques et africains intéresse en Europe : en 64 chapitres sont examinés toutes les croyances, tous les rites, toute l'ethnographie domestique, toutes les convenances, toute l'organisation familiale, financière, politique et religieuse de la Birmanie par un indigène instruit qui comme seul titre se donne celui de « Sujet de la grande Reine ». Je conseille à tous ceux qu'intéresse l'Indo-Chine de lire ce livre pour avoir une base de comparaison.

§

Le premier vol. de l'**Histoire de l'art chinois**, de M. O. Munsterberg, dont j'ai signalé déjà ici divers travaux, vient de paraître. C'est un volume admirablement illustré de 15 planches en couleurs et de 321 figures dans le texte. Je n'ai eu encore que le temps de le feuilleter : pour les théories de l'auteur sur les origines et la formation de l'art chinois, je les examinerai une prochaine fois ; il est en tous cas manifeste que l'art chinois est bien une adaptation de l'art mycénien, puis de l'art grec. Ainsi le bassin oriental de la Méditerranée a été le vrai centre de rayonnement des civilisations, sauf peut-être de celles de l'Amérique centrale, de la Bolivie et du Pérou ; l'art japonais, en effet, est, lui aussi, sorti de l'occident. J'aurai aussi à reparler du livre récent du P. Schmidt sur **les Pygmées** et de ses théories sur l'existence d'une province mythologique austronésienne, c'est-à-dire, d'après sa terminologie, d'une région qui englobe en partie l'Indo-Chine, puis les Indes Néerlandaises, l'Océanie et l'Australie.

Autre volume, enfin, considérable, et d'une grande importance pour la connaissance du peuplement de l'Europe centrale, le magnifique

volume de M. Pittard sur les **crânes valaisans**. Il a pu en étudier des centaines dans les vieux ossuaires et les résultats de son enquête l'ont porté à abandonner définitivement, pour désigner ces populations, les vieux termes de Celtes-Ligures ou de Celto-Ligures, pour ne plus conserver que le terme descriptif de brachycéphales alpins. J'aurai à reparler ailleurs de ce volume à propos du type savoyard.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue catholique et royaliste : M. l'abbé E. Boisseleau, le Sacré-Cœur, la Vendée, la France et le roi présomptif. — *Les Marches de l'Est :* les affinités de MM. Maurice Barrès et Pierre Loti, d'après des pages de Charles Demange. — *La Nouvelle Revue :* M. Augustin Hamon sur le « Théâtre de Bernard Shaw ».— *Pan :* poème de M. Jean Sauclières. — Memento.

Dans sa belle Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, parue il y a quelque trente ans, Mgr Bougaud, parlant des images du Sacré-Cœur, emblèmes des Vendéens, se demande si elles leur étaient venues du Temple et si les Vendéens connaissaient la consécration de Louis XVI ? ou bien, ajoute le docte prélat, les Vendéens n'avaient-ils en mains que la révélation de la Bienheureuse Marguerite et obéissaient-ils à la même inspiration que le Roi Martyr ?

Mgr Bougaud se contente d'émettre cette double hypothèse, sans donner son avis ni dans un sens ni dans l'autre. En tout cas, son expression de Roi-Martyr appliquée à Louis XVI est en parfaite harmonie avec la pensée du pape Pie VI qui, comme docteur particulier, qualifie de martyre la mort de Louis XVI.

Ces deux alinéas sont extraits de **la Revue Catholique et Royaliste** (20 avril). Ils proviennent de la révérende plume de M. l'abbé E. Boisseleau et d'une étude qu'il consacre à *l'Origine du Sacré-Cœur dans les armées vendéennes*. Cet article vaut d'être lu, moins pour le point d'histoire qu'il tend à régler que pour la preuve qu'il apporte aux catholiques et aux mécréants, de la pérennité de l'homélie, dans un siècle plutôt énergique. Ce siècle attriste M. l'abbé Boisseleau par la ressemblance « entre les temps malheureux que nous traversons et les jours néfastes qui précédèrent la Révolution de 1793 ». Le digne abbé écrit pourtant Révolution avec une majuscule, comme il écrirait le Malin, comme il écrit le Sacré-Cœur et le Rosaire. On ne respectera jamais assez de choses pour se consoler de ne pouvoir respecter beaucoup de gens.

Il y a un tel accent de foi chez M. l'abbé Boisseleau apportant à cette époque d'aviateurs et de syndicalistes une vérité historique, que nous ne saurions ne pas citer ce couplet chaleureux de son étude :

Que le Bienheureux Monfort ait été, dans la Vendée militaire, le propagateur et, pour ainsi dire, le vulgarisateur de la dévotion au Sacré-Cœur

de Jésus, c'est chose incontestable. A défaut d'autres preuves, nous en trouverions dans ses admirables cantiques sur ce sujet, tous si pleins de piété, de doctrine et d'onction, et ses cantiques, on le sait, n'étaient autres que ses sermons mis en vers pour être chantés. Le cadre restreint que je me suis imposé ne me permet pas d'entrer dans les détails; je ne puis néanmoins m'empêcher d'en donner un couplet, où, parlant des trésors infinis du Cœur de Jésus, Monfort s'écrie :

Il est le Cœur des Cœurs sublimes,
Le Cœur des vrais prédestinés ;
La plus grande de leurs victimes
Sans laquelle ils seraient damnés.

Le Cœur de Jésus, Cœur des cœurs sublimes, comme c'est beau ! et comme le cœur de Jésus était bien à sa place sur ces cœurs sublimes des Vendéens, vrais prédestinés, puisqu'ils se battaient et mouraient pour leur Dieu !

Peut-être avez-vous cru que M. l'abbé Boisseleau se bornait à résoudre un problème d'histoire ? Il voit plus avant que le XVIIIe siècle, que le XIXe, et j'oserai dire que le XXIe siècle, par cette propension que nous avons de prévoir, sans contrôle possible de la part de ceux à qui nous nous adressons :

C'est ainsi que tout concourait pour que le Sacré-Cœur de Jésus devînt l'armure bénie des Vendéens, lors de la tourmente révolutionnaire. Puisse-t-il, bientôt, devenir l'armure bénie de la France tout entière ! il me semble entendre Notre Seigneur lui dire :

Pour conquérir le monde à l'Evangile
Ma Croix parut sur le drapeau vainqueur;
Veux-tu, ma France, un triomphe facile,
Sur ton drapeau fais donc peindre mon cœur!
Et tout le peuple chrétien de répondre :
« Sur nos drapeaux : Vive le Sacré-Cœur ! »

Quand il en sera ainsi, — et c'est le roi de France seul que Dieu a désigné pour accomplir cette réforme — la France sera sauvée par le Sacré-Cœur de Jésus !

Que le Sacré-Cœur soit « l'armure bénie » des royalistes, et tout ira bien !

§

Les Marches de l'Est (années 1910-1911, n° 1) entreprennent « la publication littérale des manuscrits de Charles Demange », ce jeune Lorrain dont, il semble, la carrière eût été de prolonger l'action littéraire et politique de son glorieux maître Maurice Barrès. Ces premières pages : *l'Enfance*, que nous trouvons dans la revue, sont excellentes.

Oh ! mon enfance, c'est vous toujours que je retrouve ; mais chargée de tout ce qui fut ma vie : je vous veux employer à d'absurdes honneurs ; que vous vous incliniez devant ce qui n'est guère ; que rien ne soit que

confidence entre nous : ces doux mystères qu'il faudra bien nous dire, ces à peu près que nous rechercherons, ces gestes incertains, ces incertitudes... ah ! ne nous chargeons plus de la vie... menons, avec précaution, notre âme sur l'impossible...

C'est toujours mon enfance sur laquelle je retombe... ses grêles chansons, ses moments indistincts...

Aujourd'hui, je vois bien comme elle me menait, sur quelles allées, par quels prés, au long de quels trottoirs, j'ai rêvé... alors, déjà, je croyais saisir le monde ; que m'importe ce que j'ai pensé... Je me souviens d'un petit garçon qui faisait tel geste dans un plus vaste ensemble... et le plaisir que j'y trouve, me rassure sur ce peu que je puis, à subir aujourd'hui la vie...

Toute mon enfance est une cause de résignation... J'ai tant d'ambition que je souffre de traverser Paris ; mais sur ses avenues, il me suffit de songer aux promenades de naguère : j'y gagne de l'assurance, dans une grande vague de poésie.

Le soin de mon enfance ; mon désir de la faire bien plus pure, bien plus sûre, bien plus grêle, remplace la mort, et ses grandes nappes de silence. — C'est le seul paradis que je puisse encore rêver : j'étais alors si peu de chose auprès d'une telle abondance... Oh ! belle simplicité qui vaut bien l'appauvrissement grec, — honneur de moi-même, source de silence, émoi d'un oiseau plus savant.

Je les suis bien les bavardages de la flûte enchantée : ah ! papagai, qui ne pouviez vous taire, ce sont mes soirs si riches, mes réserves profondes, — je les préfère aux frêles et monotones notes de la flûte grecque... Non, je n'ai pas été le petit chevrier, sûr de lui-même, et désireux seulement de connaître comme on aime. Je n'étais pas peu de chose au milieu de vergers fleuris... j'étais semé sur les champs, livré, vendu, donné... je me faisais des secrets que je détiens maintenant ; je me faisais de la pureté pour aujourd'hui... plus belle, et plus soumise que toutes les âmes à contempler dans le ciel...

A l'aide de cette prose fluide, parente, par l'apport d'idées, du système de méditation propre à M. Maurice Barrès, on pourrait baser une étude sur les affinités de ce grand écrivain avec cet autre grand écrivain qu'est M. Pierre Loti. Leurs continuateurs démontreront par quoi, sous des dehors très dissemblables, ces deux poètes s'apparient. La facilité de l'un à s'adapter aux paysages de tous les climats et l'orgueilleux souci de l'autre à demeurer Lorrain même devant l'Acropole, ne sont point des contraires autant qu'il le paraît.

Lisez encore ces lignes de Ch. Demange :

Je veux dès maintenant regarder la vie que je vis, comme je regarde mon enfance passée : peu importe où j'aboutis ; mais je sens tout l'univers, tout le vaste, toute l'émotion. Et, volontairement, j'y mettrai, afin d'avoir la même pureté de ligne, ces « à distance » du monde qui m'étaient préparés, imposés : cette fois, je les voudrai moi-même...

Je veux, comme dans mon enfance, de la hauteur, du choix et de la déli-

catesse; je veux être « élevé » — après qu'on a voulu bien m'élever. — Et non pas, par continu effort; mais par imitation, parce que c'est le bon procédé. — Je veux avoir ces vertus-là, ces précautions dans mon caractère comme des vertus...

Il faut que, comme dans mon enfance, je sois fait de peu, — les objets en témoignent : je les reproduis, en l'acceptant de moi-même ; c'est le détachement des choses de ce monde, allié avec un si grand goût de la vie, et de ses inconnus : c'est la pauvreté de nos premiers jeux qui rend possible une si singulière alliance.

On me tenait à l'écart des choses, et pourtant on m'en donnait le goût : quelle jolie vie sur le bord de l'abîme.

— Ainsi ferai-je : je me sens détaché des choses de ce monde, j'en ai le mépris, et je crois que mon âme, les choses à ma taille, en sont bien peu, trop peu. — Mais je ne cesserai pas d'aimer ma vie, la vie, l'azur et les chants...

Ainsi je récompenserai dès aujourd'hui mon existence anxieuse, et cheminante; je chercherai le vrai avec indifférence, je pourrai bien mourir, mourir...

Qu'il est pitoyable que la vie ait apporté si vite tant de dégoût au jeune écrivain qui a pu produire ces pages maîtresses !

§

Il sera pardonné à M. Augustin Hamon beaucoup de ses fautes vénielles de traducteur du théâtre de M. Bernard Shaw, pour sa foi dans le génie de cet Anglais et sa loyale persévérance à en acclimater les œuvres en France. Ce serait accompli, n'était que le public français, de cerveau léger, se vit imposer le théâtre d'un Ibsen, par exemple. Il en garde une telle épouvante que la forte nourriture intellectuelle que lui proposait M. François de Curel, aujourd'hui découragé de la lutte, il l'a refusée pour déguster les sucreries des confiseurs qui fournissent habituellement les scènes du boulevard.

La Nouvelle Revue (1er mai) publie donc une leçon de M. A. Hamon sur « le théâtre de Bernard Shaw », professée à la Faculté des Lettres de Paris.

En voici la conclusion :

L'homme n'est pas libre; il est déterminé inéluctablement, et, qu'il le veuille ou non, il subit la Force de Vie. Elle a toujours raison. Le destin, la fatalité, a toujours raison. Et de là, cette conséquence que le théâtre de Shaw est essentiellement optimiste, malgré l'âpreté de sa critique sociale qui lui donne une apparence de pessimisme.

La comédie shawienne enveloppe sa critique sociale sous une forme si gaie, qu'elle séduit même ceux qui la trouvent fausse. Aux yeux de nombre de gens, ce qui est exagéré, ce qui fait rire, est sans influence sur l'esprit du spectateur ou du lecteur. C'est là une erreur profonde. Le rire n'empêche point que l'idée qu'il recouvre ne soit entendue du lecteur ou du spectateur. Et alors, insensiblement, elle fait son chemin, pénètre en les cerveaux, lentement, mais sûrement. De même que la goutte d'eau qui con-

tinuellement tombe au même endroit finit par percer le roc le plus dur, de même l'idée finit par envahir le cerveau le plus réfractaire. Inconsciemment se fait cet envahissement lent, continu, mais il se fait. Le rire permet de faire absorber des idées qui, présentées sous une forme sévère, auraient été repoussées. Le rire remplit le rôle du sucre et du miel dans la pharmaceutique. C'est à cause de cela que l'humoriste est un moraliste. Mais, plus même, le rire est par lui-même moralisateur. On déteste faire rire de soi; si on rit d'un principe, d'une idée, c'est qu'on en voit la fausseté, le ridicule. Et naturellement, on cherche à se modifier, pour qu'on ne rie plus de soi. On abandonne le principe, l'idée dont on rit. Le rire est un facteur de moralisation, et un facteur puissant, car il est une manifestation visible, bruyante, de l'opinion d'autrui, à laquelle l'homme tient et doit tenir de plus en plus. Le rire est un mode humain naturel de répression des dissonances. C'est un merveilleux instrument de self-amélioration que ne possèdent pas les autres animaux, et que l'homme a grandement raison d'employer. Donc, le rire porte à se corriger, et permet l'acceptation de corrections que, sans le rire, on eût repoussées avec violence. Aussi, le théâtre comique de Shaw, comme tous les théâtres comiques, est-il, en somme, une série de leçons morales. Ce théâtre censure les maux sociaux, et en donne le remède en la destruction de toutes les conventions et en une vue réaliste de ce qui est. Il est moralisateur, ce théâtre, mais la morale qu'il enseigne n'est pas la morale traditionnelle, soit religieuse, soit laïque, c'est une morale révolutionnaire, celle des penseurs socialistes et anarchistes.

§

Pan (avril-mai) publie deux poèmes de M. Jean Sauclières, très personnels, heurtés, crispés, fort impressionnants. Baudelaire a passé par là, sans doute; mais le nouveau poète prouve une sensibilité très vive. Que n'écrit-il en vers, en véritables vers, sous une discipline qui fortifierait ses dons, au lieu de se fier aux hasards de cette improvisation qu'on a nommée le vers libre, comme on aurait pu l'appeler aussi bien la prose relâchée!

Ceci est extrait de *Carnaval :*

Je voudrais travailler jusqu'au lever de l'aube,
épuisé de fatigue, exalté de penser.

Courir dans la campagne et s'en aller vers l'ombre
piquée de rares et solitaires lumières.

Chanter à plein gosier dans le calme des plaines.

Le désir des vainqueurs n'est-il pas dans ton rêve?
Piller, et se heurter à des forces, le soir,
le soir qui sent la mort et la ruse cachées!

Je pense à tous les trains qui partent cette nuit
et au bateau dont je décrocherais l'amarre
près de la mer, pour m'en aller dans les brouillards.

Ce soir il y a des gens déguisés dans la rue...
Ce soir je sens mon cœur odieusement triste
de la contrainte de mon désir.

Ce soir je n'ai pas même à choisir mon ivresse,
tout ce qui calme un corps trop violent : le désert,
l'exil de vivre, l'exil de tout, l'oubli de tout.

Ma lampe baisse, baisse, baisse...

Ce soir il y a des gens déguisés dans la rue;
Il y a des rires dans la rue.

Memento. — *Le Centaure* (mai) : Lettres inédites d'E. Zola à P. Alexis. — « A Jean Moréas », poème de M. Michel Abadie. — Suite de la « Petite histoire du naturisme », par M. A. de Rosa.

Revue bleue (30 avril) : « Hégésippe Moreau », par M. L. Bocquet. — « L'insuffisance du Monisme », par M. Paul Gaultier.

La Flamme (20 avril) : « Histoire du cochon qui voulait mourir de vieillesse », par M. Léon Bloy.

La Revue hebdomadaire (23 avril) : « Offenbach », par M. C. Bellaigue; (30 avril) « Force et Faiblesse de la jeune Turquie », par M. René Moulin.

La Revue de Paris (1er mai) : « Arthur Dillon », par M. F. Masson. — « Le théâtre d'Henry Bataille », par M. L. Lacour. — « La Chaîne éternelle », poèmes de M. Fernand Gregh.

Les Rubriques nouvelles (1er mai) : « Les Tendances nouvelles en poésie », par M. Nicolas Bauduin.

Les Entretiens idéalistes (25 avril) : « L'Amoralisme de l'action française », par M. A. Lugan.

La Revue (1er mai) : « Phidias et Michel-Ange », par MM. Auguste Rodin, Anatole France et Paul Gsell. — « Leconte de Lisle », par M. Edouard Schuré. — Lettres inédites de Rachel.

La Grande Revue (25 avril) : Suite du « Voyage du Condottière », de M. André Suarès. — « A quoi peut aboutir le régime de pression en Pologne », par MM. Marius-Ary Leblond.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Candidat, de Flaubert (*La Dépêche*, 10 mai). — M. Brieux (*Paris-Journal*, 12 mai). — Jules Renard (*Le Matin*, 22 mai).

M. Bergerat a donné à **La Dépêche**, de Toulouse, quelques souvenirs sur la fâcheuse première représentation du *Candidat* de Flaubert. On jouait en même temps une piécette de l'auteur d'*Ours et fours* et, mémorable aventure, ce lever de rideau, *Séparés de corps*, eut quelque succès. M. Bergerat, lié, ce soir-là, à la destinée de Flaubert, assista donc aux répétitions du *Candidat* et il peut nous en dire l'histoire navrante. Quand une pièce doit choir, il est rare qu'on ne s'en aperçoive pas dès les études préliminaires; il y a pourtant des surprises quelquefois.

Pour *le Candidat*, il n'y en eut que pour l'auteur; ses amis même, sauf quelques aveugles, étaient fixés :

Je me rappelle comme d'hier la première au Vaudeville, le 11 mars 1874,

de ce pauvre *le Candidat*, de Gustave Flaubert, qu'Antoine vient de reprendre à l'Odéon avec plus de courage que de bonheur et qui n'a pas eu sa revanche.

Flaubert, on ne s'en doute guère, était un grand enfant, et il ressemblait beaucoup plus en cela au savant des apologues, le nez dans les étoiles, qu'au psychologue averti et perspicace qu'on imagine d'après son œuvre. Sa puissance verbale était, dans son génie, la seule vertu dont il eût conscience, et, pour le reste, il s'échappait à lui-même presque absolument. C'est ainsi qu'il se croyait doué du don de bouffonnerie gauloise et se proclamait idoine à esclaffer les badauds pendant deux heures, comme Tabarin, sur une place publique. Je crois qu'il y eût réussi en effet, mais la farce n'est pas la comédie, et il le vit bien au Vaudeville.

Sa méprise d'ailleurs le navra. Il était venu de Croisset assister aux dernières répétitions de la pièce, mise en scène par Carvalho, et il trouvait ses interprètes exécrables. Il ne faisait exception que pour Delannoy, grand escogriffe à la voix cassée, aux gestes d'automate, qui lui paraissait rendre son fantoche de député cornard, non pas comme Frédérick, non, mais dans sa manière. La vérité est que cette manière fut, pour les trois quarts, dans la chute de l'œuvre. Je n'ai rien vu d'aussi sinistre.

Grâce à une circonstance que je dirai plus loin, il m'avait été donné d'assister à quelques-unes de ces répétitions. Les artistes, intimidés par la présence de l'homme glorieux qui avait signé *Salammbô*, *Bovary* et *la Tentation de Saint Antoine*, marchaient sur sa prose comme sur des œufs. Flaubert s'élançait alors sur le plateau, gesticulant, gueulant, romantique, en batteur d'estrade, et, de ses six pieds de haut, il leur réalisait la gaîté homérique, la bonne, la vraie, la seule, celle des dieux et de Pantagruel. Ils n'y entendaient goutte, cela va sans dire. Carvalho, en humant sa prise, le regardait se démener et s'amusait à le voir, du fond du guignol, gesticuler comme un télégraphe de Chappe ; mais à peine l'auteur était-il parti, que le directeur remettait les choses au point, c'est-à-dire gâtait tout sous couleur de grande comédie sociale. Seul, Delannoy continuait à coasser, à la fois potence et corbeau, lugubrement patibulaire.

Flaubert se lassa de la lutte et ne revint plus. Une fois encore je le vis, aux derniers rangs de l'orchestre, dans l'ombre, flanqué d'un autre géant à longue chevelure blanche que tout le monde prit pour Cernuschi, l'ancien directeur du *Siécle*, et qui était Ivan Tourgueneff, l'illustre romancier russe. J'ignore ce que Tourgueneff pensait réellement du *Candidat* et s'il s'illusionnait lui-même sur la valeur de l'ouvrage, mais je l'entendis, de sa petite voix de flûte, prédire à son ami un succès immense.

Flaubert ne reparut qu'à la répétition générale. Les bruits de théâtre, et même la presse, vaticinaient une déconvenue que ses amis Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet essayaient de lui pallier d'avance. Emile Zola, qui l'aimait beaucoup, battait les couloirs pour rappeler la critique au respect dû au maître de Rouen. Guy de Maupassant clamait, lui, au chef-d'œuvre, pur et simple, et il avait amené à la bataille une escouade d'artistes aux rudes battoirs. La consigne était de tuer Sarcey à la sortie, le pauvre Oncle étant considéré comme l'obstacle vivant du génie. Mais il advint, hélas ! que, dès la fin du premier acte, on n'eut plus la moindre envie de tuer personne. D'erreur pareille, on n'en a jamais vu, d'une pareille plume

du moins, sous ce lustre, et l'on ne voit pas très bien à quel sentiment Antoine a obéi en en tirant, à l'Odéon, une seconde épreuve.

Flaubert n'a d'ailleurs pas eu beaucoup plus de succès comme romancier que comme auteur dramatique. Si l'on met à part *Madame Bovary*, dont on parle beaucoup, mais comme d'un scandale bien plutôt que comme d'une œuvre littéraire, aucun de ses livres ne dépassa le cercle d'une élite, et l'un des plus beaux, *l'Education sentimentale*, est à peine connu.

On dit que les nouvelles générations littéraires n'ont pas beaucoup de goût pour Flaubert ; elles seraient sentimentales, chrétiennes, même, ne comprendraient rien à l'ironie. C'est possible. Mais les générations passent, poussière qu'emporte le vent, et les hommes comme Flaubert restent.

§

M. Le Cardonnel nous a fait, dans **Paris-Journal**, une amusante esquisse de M. Brieux, l'homme que l'Académie française, avec un tact littéraire parfait, a préféré à M. de Porto-Riche. M. Brieux est notre Berquin. Il met inlassablement en dialogue des anecdotes morales, ce qui fait des pièces qui valent bien, paraît-il, celles dont les anecdotes sont immorales.

La plus grande partie de l'œuvre de M. Brieux fait penser à ces meubles en acajou d'un aspect confortable que les familles recommandent aux jeunes ménages, à cause de leurs nombreux tiroirs. Il y a, dans l'œuvre de M. Brieux, le tiroir de la pharmacie, ceux de l'hygiène, de la mère, de l'enfant : tous les tiroirs qui peuvent être utiles à de jeunes époux, avant et après.

Mais, du moins, M. Brieux n'a pas la prétention de passer pour l'un des premiers écrivains de son temps. Il a bien raison. Il se contente d'être un auteur dramatique et, pour lui, les auteurs dramatiques doivent être « les commis-voyageurs des idées ». Le jour où il prononça cette mémorable parole, il définit le genre de son mérite, expliqua les raisons de son succès et traça les limites de son ambition. M Brieux possède, en effet, comme la plupart des membres de l'honorable corporation des commis-voyageurs, un certain goût pour les idées générales ou plutôt ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, il montre aussi, à l'occasion, de la gaieté, de la rondeur ; il ne répugne pas non plus à l'éloquente déclamation. Quand il fait le procès de l'instruction populaire, de la science, du suffrage universel, de la charité, des mères qui ne consentent pas à être les nourrices de leurs enfants, ou quand il parle des rapports de la syphilis et du mariage, de la question de l'enfant dans le divorce, de la Foi, il semble qu'on ait déjà entendu exprimer ses fortes pensées dans des conversations de tables d'hôte de province, mais il les illustre par des exemples dont l'action se déroule en trois ou quatre actes, toujours habilement agencés.

M. Le Cardonnel lui donne des conseils perfides :

Oui, il est très dommage que M. Brieux ait voulu être un homme utile

ou atteindre ainsi plus rapidement le succès, tandis que la plus grande *utilité* d'une œuvre d'art est d'être, dans la pratique immédiate, *inutile*. Ce ne sont ni les traités de morale et d'hygiène, ni les bons conseils qui font l'enchantement de la vie.

C'est mal. Ne troublez pas cet homme simple et bon en lui soumettant des problèmes effarants. Vous parlez comme les sorcières de Macbeth : « Le laid est le beau, l'inutile est l'utile... » Songez que M. Brieux pense avec son cœur.

§

Du *Matin*, ce jugement, sur M. Jules Renard, par Remy de Gourmont :

Jules Renard est mort cette nuit à une heure et demie : il n'avait que quarante-six ans. Il aura tenu moins de place dans la littérature contemporaine par l'abondance de ses œuvres que par leur solidité. Il a peu écrit, et n'a guère écrit que des choses courtes, mais toujours d'une valeur certaine. A part quelques essais de jeunesse, il ne laisse aucune page inachevée ou négligée, aucune à laquelle il n'ait donné toute la perfection dont il était capable.

Dépourvu tout à fait, je crois, d'imagination, sa manière était d'observer la vie d'un œil calme et de résumer ses observations avec une froideur derrière laquelle il y avait de la moquerie, de l'ironie, et ce sourire bien particulier qu'il devait prendre pour titre d'un de ses petits recueils, *le Sourire pincé*. Etait-ce là sa vraie nature ? Je n'en sais rien, mais c'est bien celle qu'il s'est donnée : Renard avait beaucoup de volonté.

Son vrai livre de début, esquissé dès 1890, *Poil de Carotte*, passa presque inaperçu, hormis du groupe qui se pressait autour du *Mercure de France*, où il parut d'abord. Mais peu à peu le petit volume fait son chemin ; on le réimprima, on l'illustra ; l'auteur fut sollicité d'en tirer une pièce de théâtre, dont le succès fut vif : c'était sinon la gloire, du moins la réputation la plus solide et la mieux assise. « Poil de Carotte », sa sœur, ses parents, M. et Mme Lepic sont des types qui, bien que peut-être un peu trop particularisés, frappent le lecteur, ou le spectateur, par l'intensité de leur vie naturelle. Dans cette œuvre-là, Renard a osé quelque chose, et quoique Vallès l'ait devancé dans ces observations intimes, il y a fait preuve d'une intense originalité.

Son roman *l'Ecornifleur*, ses dialogues champêtres ou pittoresques, ses petites comédies, *le Plaisir de rompre*, *le Pain de ménage*, ont également le mérite d'être d'une veine parfaitement originale, et peut-être trop. Je veux dire que c'est de la vie serrée de trop près regardée constamment au microscope : il est vrai que de ce microscope Renard seul sut se servir. Ses imitateurs l'ont bien prouvé.

Avec *Poil de Carotte*, les *Histoires naturelles* sont le plus connu et le meilleur de ses livres. On y trouve la seule invention dont Renard semble avoir été capable : l'invention verbale. Il a une manière à lui de peindre la nature, les gestes des animaux, d'un mot, d'une image pittoresque extrêmement amusante et pourtant nullement dénuée d'émotion. Là, il fait patte de velours ;

Renard, qui avait beaucoup d'esprit, passait pour un auteur gai. Moi, je le rangerais parmi les écrivains amers. C'était un mélancolique. Sait-on quelle était sa lecture favorite ? Les *Pensées* de Pascal.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Don Perosi et Gustav Mahler. — OPERA-COMIQUE : *Le Mariage de Télémaque*, comédie lyrique de MM. Jules Lemaître et Maurice Donnay, musique de M. Claude Terrasse.

La *Société des Grandes Auditions musicales de France* a l'aimable coutume de nous offrir en fin de saison quelque surprise. Ce n'est point de sa faute si cette fois la surprise prit un peu les allures d'une mystification, et on ne peut que la féliciter d'avoir donné son patronage à deux musiciens assez célèbres dans leur pays pour que nous les dussions connaître. A vrai dire, nous connaissions déjà **Don Perosi**, lequel fut découvert il y a douze ou quinze ans par Charles Bordes, mais on l'avait à peu près oublié. J'ai vague souvenance d'avoir vers cette époque assisté à l'exécution d'un des trois ou quatre oratorios dont j'enrichis alors imprudemment ma bibliothèque, où j'avoue que depuis ils reposèrent en paix imperturbée. Ce sont des choses qui n'engagent pas plus à une seconde lecture que d'ailleurs elles ne l'exigent. On en a tout de suite fait le tour, et avec quelque étonnement d'arriver à la fin sans en recevoir ou garder la moindre impression bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable. Il semble que tout cela rentre par une oreille et sorte par l'autre, sans que la mémoire puisse en retenir quelque bribe, ni l'attention y être un tout petit instant arrêtée au passage. L'effet est vraiment très curieux, et je ne sais guère de musique jouissant d'une aussi singulière inertie constitutive. Ces œuvres de jeunesse, ou presque, témoignaient cependant des aspirations les plus nobles, d'une conception de l'art infiniment plus élevée que chez aucun des compositeurs transalpins, et il n'était pas défendu d'en nourrir de bénévoles espérances. On n'eût jamais imaginé que l'évènement les dût aussi cruellement démentir. Les fruits de la maturité du musicien laisseraient plutôt regretter les candides bourgeons de son adolescence. Ce *Dies iste*, dont il nous apporta la cantate récente, est du même impalpable acabit que ses lointains devanciers. Cela coule et résonne insipide, quiet, quelconquissime, irrémédiablement oiseux. On entend sans parvenir à écouter, ahuri d'un tel flot de banal suprême, somnolent ou bâillant à se décrocher la mâchoire. Pourtant M. l'abbé Perosi est malgré tout encore mieux inspiré par le Ciel que par les spectacles de la terre, fussent les plus évocateurs de sa mère-patrie. Si ce long *Dies iste*, où sa piété chanta l'Immaculée Conception, s'avère d'une morne et sacristaine inanité, sa « Suite symphonique »

intitulée *Florence* étale une inconscience puérile qui frise le burlesque. Auprès de cette élucubration désarmante, MM. Théodore Dubois et Gédalge apparaissent des génies de la taille de Richard Wagner, et MM. Lenepveu, Coquard, Maréchal ou Paladilhe acquerraient des droits à l'immortalité. On ne pouvait se tenir d'une gêne pénible en contemplant les gesticulations trahissant la sincérité convaincue de l'auteur au pupître. Comment le commerce et l'amour du glorieux passé palestrinien induisirent-ils en un pareil fatras celui qui dirige aujourd'hui les chœurs de la Chapelle Sixtine entre les médaillons de Raphaël et les fresques de Michel-Ange ? Inspiration, métier, cantate ou symphonie, tout cela est inexistant ou ridicule, apte décidément à réhabiliter les « véristes » où, quelque tristesse qu'on en ait, il faut bien se résoudre à reconnaître la plus authentique et significative expression d'une sensibilité exténuée, le lamentable, mais çà et là grossièrement savoureux chant du cygne d'un art en déchéance irrémissible.

L'autre invité de la *Société des Grandes Auditions* fut **M. Gustav Mahler**, dont la venue, préparée par les dithyrambes d'enthousiastes admirateurs, était aussi attendue que nécessaire, car il importe que notre culture ne soit privée d'aucun enseignement du dehors. Même s'il n'en résulte, comme ici, qu'une déception étrangement déconcertante, de telles expériences n'en demeurent pas moins profitables, et celle-ci semble particulièrement instructive à propos de l'aberration où peut échouer inconsciemment la mentalité subjective. L'incontinent subjectivisme de nos voisins teutons est aussi réputé que leur faible pour le « colossal », et sans doute est-ce autant l'humano-métaphysico-panthéisme de son plutôt nébuleux programme que, par ailleurs, ses « gigantesques » dimensions, l'énorme appareil instrumental et vocal y employé, qui valurent outre-Rhin l'ambitieux surnom de « Titannique » à la *Deuxième Symphonie* de M. Mahler. On en chercherait vainement quelque justification pour si peu que ce soit musicale. A cet égard, l'art de M. Mahler est dénué du plus infinitésimal intérêt. En dépit du faux nez de sa mégalomanie panachée, il appartient essentiellement à ce qu'on baptisa « musique de capellmeister », et rarement on atteignit dans le genre à une aussi totale insignifiance. Quand, par hasard, elle ne s'étaie pas de plus ou moins précis souvenirs, l'inspiration n'en reste pas moins remarquablement impersonnelle et incolore ; mais la symphonie en question paraissait attester que l'auteur est des moins réfractaires à la réminiscence. On y saluait à la file le thème des Géants du *Rheingold*, la valse de la *Fantastique*, le scherzo de la *Neuvième*, puis du Bizet, du Mendelssohn, du Saint-Saëns et même un brin de *Parsifal*, à quoi pour compléter la salade se joignait un lændler viennois et un choral banalissime. Ces ingrédients hétérogènes

constituaient la matière d'une composition décousue, languissante, hachée du soubresaut de perpétuels avortements, et où nul développement thématique ne palliait cette incohérence en captivant un peu l'esprit, à défaut du plaisir de l'oreille. Car même celle-ci en est réduite à une insurmontable indifférence. L'harmonie, pitoyablement tartigrade, se dénonce aussi démunie d'attrait momentané que d'imprévu dans ses modulations et, malgré l'accumulation des moyens, cette orchestration si vantée n'a rien qui charme ou qui surprenne. Elle est le plus souvent quelconque, parfois nettement surannée. A ce point de vue spécial, la réputation de M. Malher semble incommensurablement surfaite, mais, de quelque côté qu'on se tourne, il est musicalement malaisé de concevoir que de telles productions aient procuré à leur auteur la renommée dont il jouit par le monde. L'écriture même dénoterait ici tout au plus quelque lourde et pâteuse routine, aussi éloignée de la dextérité du talent que de l'éventuelle gaucherie du génie. Tout cela se divulgue inéluctablement artificiel, peu ou prou laborieusemeut fabriqué, et cette soi-disant symphonie n'est pas moins dépourvue de verve que de souffle, de sensualité ingénue que de la moindre cohésion intellectuelle. Si on n'a certes pas le droit de suspecter la sincérité de l'auteur et de ses apologistes, on se sent tout de même littéralement effaré que ceux-ci aient osé prononcer le vocable « génie » en une affaire où on est irrésistiblement hanté par le mot « bluff ». Nonobstant de transcendantales ou dévotes intentions aussi vaines que les meilleures dont soit pavé l'Enfer, il n'y a musicalement, au fond, aucune différence entre l'art de M. Mahler et celui de M. l'Abbé Perosi. De part et d'autre, une identique illusion subjective aboutit à une équivalente inanité.

§

Depuis Scribe, il n'a pas été très fréquent de voir des académiciens condescendre à élaborer des livrets pour nos scènes lyriques subventionnées. D'habitude, ils n'en fournissaient plus guère que le sujet arrangé et tripatouillé par des professionnels. En revanche, avant leur élection du moins, ils flirtaient volontiers avec l'opérette, et si *le Roi Carotte* y fut un four, la collaboration Meilhac et Halévy marqua les plus fameux succès d'Offenbach. Encore que **le Mariage de Télémaque** semble assurément d'acabit plus relevé que *la Belle Hélène*, il est piquant que ce soit, en somme, une opérette qui nous vienne aujourd'hui directement de la coupole mazarine. La parodie de l'antiquité est chose à priori facile et d'immanquable effet comique sur un auditoire averti d'Homère et d'épopée comme nous dès l'école et par toute notre littérature. M. Jules Lemaître a démontré naguère, en versifiant *la Bonne Hélène*, quelle délicate fantaisie de lettré et de facétieux psychologue on y pouvait déployer pour la

joie d'un simple lecteur, mais, s'associant à M. Donnay, son confrère, afin de nous conter la suprême aventure d'une héroïne ostensiblement familière aux rêves de ses nuits, il lui plut d'appeler la musique à la rescousse. Peut-être fût-ce qu'il eut ici comme un obscur pressentiment que l'auxiliaire des flonflons était indispensable à la pochade improvisée dont il préméditait la farce, ou bien, émoustillés par cette inaccoutumée complice, peut-être les deux Immortels en arrivèrent-ils inconsciemment à perpétrer une opérette tout en se proposant d'écrire une « comédie lyrique ». Car c'est ainsi que, sur l'affiche, ils ont dénommé leur ouvrage et cet intitulé semblait de prime abord même d'assez plausible pertinence pour que j'aie pu me demander pendant une couple d'actes si le présent compte-rendu ne ressortissait pas à la chronique de mon distingué voisin André Fontainas autant qu'à la mienne. Cependant, quoique la musique y intervînt avec quelque visible discrétion, c'est grâce en fin de compte à son intermittent concours que ce vaudeville mêlé de couplets et d'ensembles parut capable jusqu'au bout de constituer un spectacle, et d'ailleurs un spectacle délicieux. L'intrigue en est des plus ténues, prétexte évidemment futile d'un dialogue étincelant d'humour, où la caricature est souvent poussée jusqu'à la charge sans détriment pour la finesse d'un esprit qui réalise avec désinvolture le plus plaisant inceste de la carpe universitaire et du lapin boulevardier. Le rideau tombe au dénouement sans qu'on ait cessé de sourire ou de s'esclaffer de bon cœur à la blague des coq-à-l'âne, de déformations drôlatiques et même, pendant quelque temps, on suit presque avec un certain intérêt amusé les péripéties d'une histoire dont, sans être sorcier, on soupçonne bientôt la conclusion. L'idée était assez ingénieusement divertissante de nous montrer, quelque dix ou douze ans après la guerre de Troie, la chaste Pénélope et le subtil Ulysse en ménage de maturité la plus accorte ou la plus verte et, songeant à l'établissement de leur héritier présomptif, lui destiner Nausicaa, que cet innocent rejeton du plus débrouillard des papas doit rencontrer à Sparte, où l'invite le roi Ménélas. Si on n'est qu'à moitié surpris que, dédaigneux de sa fiancée, retardée par les vents contraires, le béjaune s'amourache ici de la toujours divine Hélène, la chose est joliment amenée, l'incident noue la trame par un imbroglio plein de promesses. Mais la suite ne les tient guère, et, à partir de là, l'action dévie en berquinade un peu bâclée qui supporterait mal l'épreuve de la rampe sans le secours de la musique. Par bonheur, celle que M. Claude Terrasse a composée pour *le Mariage de Télémaque* est charmante, et gracieuse, badine ou bouffonne, d'une verve sans défaillance qui seconde le plus précieusement la veine collaboratrice. Loin qu'il soit éclipsé par eux en aussi spirituelle occurrence, le musicien y semble bien souvent rivaliser plutôt victorieusement avec ses librettistes

illustres. On a bissé un chœur de fileuses espiègles, jubilé à la truculente ironie de la Marseillaise phéacienne, goûté vers la péroraison d'harmonieuses velléités gluckistes, enfin remarqué la tenue de cette aimable partition dont la musique, évidemment légère, décelait pourtant le souci d'exhausser ici l'opérette au rang de « comédie lyrique », et en apparaîtrait peut-être au demeurant plus propre que son texte. La part qui lui revient n'est pas la moindre dans le succès qu'a remporté cet hilarant *Mariage de Télémaque*, lequel se termina au milieu des bravos et des rires qui furent son accompagnement obstiné. Les fortunés auteurs ont été du reste comblés de toutes les manières. L'art accompli, la splendeur et le pittoresque d'une mise en scène encadrée de merveilleux décors de Jusseaume et corsée du brillant intermède d'un ballet-pantomime à la Mariquita, ne les servirent pas moins heureusement en faisant le régal des yeux que, par ailleurs, l'unanime excellence d'une interprétation où, auprès de Mme Marguerite Carré, tout particulièrement exquise Hélène, de MMmes Mathieu-Lutz et Bériza, de MM. Francell, Delvoye, Fugère et Azéma, énumérés par ordre méritoire, il faudrait citer tout le monde en prodiguant les compliments.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Mort d'Henri Edmond Cross. — Nus (galeries Bernheim). — Exposition de M. George Desvallières (galerie Druet). — *L'Art et la Vie*, par Mme Alice Berthet (*Union pour la Vérité*, 21, rue Visconti).

Henri Edmond Cross est mort, dans sa cinquante-cinquième année, le 15 mai. C'était un artiste d'une distinction, d'une aristocratie spirituelle incontestable, l'un des meilleurs entre ces néo-impressionnistes dont je n'ai jamais, pour mon compte, ni accepté la théorie ni contesté la valeur et la sincérité. Il vécut dans l'enchantement de cette lumière dont il prétendait noter les moindres variations, et vraiment, plus d'une fois, devant ses paysages et ses compositions décoratives, on dut oublier la rigueur du procédé, pour céder au charme de l'impression, à la puissance de la vision. Je préférais pourtant à ses peintures ses aquarelles, plus libres, d'une personnalité plus nettement affirmée et parmi lesquelles j'en sais qui sont des chefs-d'œuvre. Comme tous les bons artistes de ce temps, Cross s'orientait, plus délibérément de jour en jour, à la grande décorationl. On imagine sans peine comme il aurait approfondi et aéré de ses fraîches clartés un vaste mur. Comme aussi la plupart de ses émules il aura été privé de cette joie et, contre son désir, il nous en laisse privés. Mais l'œuvre accomplie suffit à défendre contre l'oubli un nom qui fut celui d'un artiste pur et savant.

§

Nus de Corot, Delacroix, Manet, de Carrière, Cézanne, Gauguin, Seurat, de Henner, Conder, Faller, de Toulouse-Lautrec, Cross, **Nus** de Degas, Besnard, Renoir, Forain, Luce, Maurin, Roussel, van Rysselberghe, Walter Sickert, Maurice Denis, Lucien Simon, Bonnard, Vuillard, Valtat, Vallotton, Jean Puy, Jean Peské, Elie Nadelmann, Henri Manguin, Lebasque, Joeneau, Matisse, van Dongen, Lucie Couturier, Christian Cherfils, **Nus** de Rodin, Maillol. — Admirable assemblée d'œuvres, du plus précieux enseignement. Il y a bien des oubliés ; mais les artistes qui sont là presque tous comptent entre les plus significatifs, et quel passionnant spectacle que cette interprétation diverse du même thème éternel ! Le nu lyrique et vrai de Corot. Le nu tragique et vrai de Delacroix. Le nu sacré de Carrière. Le nu voluptueux de Renoir. Le nu sensuel et valeureux de Rodin. Le nu puissant, simple, essentiel de Gauguin. Le nu somptueux de Besnard. Le nu fort, mais dépréciant de Degas. Le nu adroit, mais calomniateur, de Forain. Le nu froid de Vallotton... En ce sujet plus qu'en tout autre les plus grands sont ceux qui aiment le plus. Comment, sans attendrissement et sans vénération, entreprendre de prêter l'éternité de l'œuvre à cette beauté sans cesse mourante des formes humaines?

— On observe que presque toutes les œuvres exposées ici sont des études du corps féminin. Abus, ou parti-pris, de tradition déjà ancienne, mais qui caractérise particulièrement l'art moderne et désigne un des dangers dont il est menacé. Il semble se défier de la beauté de l'homme, plus grande et moins sensuelle, plus circonstanciée que celle de la femme. Cette défiance, ou cette préférence définit l'instant et suggérerait, sur les tendances de nos artistes, — à un point de vue qui, pour n'être pas spécifiquement celui de la critique d'art, ne lui est pourtant point interdit, — des considérations qui pourraient avoir leur intérêt. Il est particulièrement remarquable que ce souci exclusif et unanime de la plastique féminine n'en comporte pas nécessairement l'adoration ; loin de là. Plusieurs parmi ces peintres de la femme la décrivent volontiers comme ils feraient d'une nature morte, intéressés seulement par les rapports de lignes et de tons, sans aucune curiosité de la vie propre, intérieure, du modèle, en qui d'autres ne virent qu'un accessoire décoratif ; chez certains on croit surprendre le goût de souligner, agressivement, férocement, les imperfections de la nature, les déchéances de la chair, les vulgarités et les laideurs. Vous préférerez peut-être ce dénigrement à cette indifférence. Ils n'en sont pas moins également contraires à la vérité des sentiments qui devraient animer l'artiste devant le plus émouvant des spectacles de la nature : un respect passionné, une passion désin-

téressée... Ces sentiments étaient ceux des maîtres d'hier, restent ceux des maîtres d'aujourd'hui, des vrais, et constituent la condition première de la production durable, cette sorte d'état de grâce esthétique à défaut de quoi l'œuvre la plus poussée est un hochet négligeable et, l'artiste lui-même, un amateur indiscret.

§

C'est la première fois que **M. George Desvallières** nous offre, par une exposition d'ensemble de ses œuvres, l'occasion d'apprécier les phases successives de son évolution. Je retrouve, en cette sorte de confession générale, les impressions que m'avaient suggérées d'antérieurs aveux. M. Desvallières reste vraiment exemplaire entre les artistes qui nous font la sincère, l'émouvante confidence de leur désir et de leur inquiétude. L'élève de Gustave Moreau a cru d'abord, sur la parole de son maître, que la vérité incontestable était dans la leçon de la Renaissance. Toutefois, dans des portraits notamment, il cherchait déjà une version modernisée de cette leçon. Mais ses principaux efforts le retenaient dans l'atmosphère des musées, dans le sillage des maîtres admirables et dangereux qu'on lui avait appris à vénérer, exclusivement. Il découvrit, un jour, que ces héros sont des sommets et des aboutissements, non pas des sources et des principes, qu'on ne peut les continuer, les suivre, parce qu'ils ont fermé les chemins où ils marchaient. Leur lumière, dernier rayon d'un soleil couchant, éblouit plutôt qu'elle n'éclaire. Où trouver un foyer de clartés nouvelles ? Peut-être là même où ces maîtres savants avaient cherché les leurs, dans l'exemple et dans l'enseignement de ceux qui les précédèrent et qui furent entre eux et la nature de divins intercesseurs ; peut-être dans l'étude directe de la nature ; peut-être dans la méditation de soi-même, dans l'observation de ce tableau intérieur où se mêlent les traits de la nature avec ceux, par atavisme, de la tradition... Un besoin de réaction jeta George Desvallières comme plusieurs de ses camarades d'ateliers, par exemple M. Georges Rouault — dans une extrémité violente. Celui qui, pieusement, avait composé des tableaux « de style », ou « classiques » — au sens trop précis et réduit de ces mots — comme *Vierge et Donateurs*, s'adressa soudain au plus moderne des conseillers, le disciple de Moreau n'écouta plus que Toulouse-Lautrec et le peintre de la Vierge (1890) peignit *Un coin du Moulin-Rouge* (1905). Il est vrai qu'entre ces deux dates il s'était intéressé, dans le désir d'exprimer des spectacles de la vie leur sens, leur particulière beauté, aux passantes fardées et brillantes de tel music-hall londonien ; il avait peint le *Promenoir de l'Empire*. Mais en 1903 encore il étudiait et copiait la vie actuelle avec le regard et la méthode d'un pur Renaissant.

Ses tentatives lui valaient les louanges de Jean Lorrain, qui pensait

y reconnaître un peu de cette perversité dont le ragoût lui était personnellement cher. Modernes par le sujet, elles n'en restaient pas moins surannées un peu par l'exécution. Les études faites au Moulin-Rouge, *la Négresse*, *la Femme au siphon*, indiquèrent nettement un changement décisif. Dirai-je que la personnalité s'y dégageât sans hésitation? Ou faut-il convenir qu'elle cédât avec un trop sincère et complet abandon à l'influence nouvelle, aussi impérieuse que la première? Du moins, cette influence était plus saine, plus libérale, plus féconde; elle mettait l'artiste en demeure de regarder autour de lui, devant lui, dans la vie, et d'oser les formes, les couleurs, les gestes, les expressions qu'il voyait. Toujours, en effet, plus heureusement dès lors se manifestèrent chez Desvallières ses dons de peintre. Vous les trouverez surtout dans ses natures-mortes, qui sont solides et harmonieuses, qui sont à lui, et dans ses compositions décoratives. Là, vous reconnaîtrez, si je ne me trompe, qu'un accord est en train, secrètement, de se conclure entre les deux disciplines tour à tour acceptées ou subies, dans l'expansion d'une individualité consciente et maîtresse enfin de soi, de ses voies, de ses buts, mais qui n'a rien oublié : elle demeure enrichie des découvertes que lui ont permis de faire ses oscillations contradictoires.

§

Sur ce thème tant et tant de fois traité, **l'Art et la Vie**, Mme Alice Berthet nous communique ses pensées personnelles. L'intérêt de sa brochure est surtout en ceci qu'elle nous permet d'apprécier l'état actuel d'un problème vital, dont les données ont été précisées il y a très longtemps et qui, dans les conditions présentes de notre vie, ne peut obtenir du consentement universel la solution désirable. Toutefois, il semble bien qu'avec le temps la vérité pénètre toujours plus profondément dans les bons esprits.

Il n'était pas commun, hier, de lire sous la plume d'un écrivain bien moderne, comme celui-ci, respectueux de la science et convaincu du progrès («... la vie est une évolution, l'évolution doit être un progrès... ») des affirmations de cet ordre : « Les artistes sont les rouages les plus indispensables de la machine sociale... Plus un homme est vraiment homme et plus il est artiste... Nous savons plus par l'art que par la science... » L'expansion de ces vérités, pour nous depuis toujours certaines, l'adhésion du public à leur évidence, nous ramènerait à la belle tradition française, qui n'admettait pas, qui ne discutait même pas les prétentions de la science à la tyrannie, qui procédait d'une foi instinctive, absolue, en l'utilité de la beauté. C'est cette foi qui a produit nos cathédrales gothiques et nos chansons populaires, le style pur de nos meubles et de nos maisons jusqu'au XVIIIe siècle, et l'œuvre admirable de nos lyriques

et de nos tragiques, de nos satiriques et de nos comiques, et de nos grands prosateurs, et de nos grands musiciens. Tout le mal dont nous souffrons est venu de cette absurde distinction entre le beau et l'utile, aberration dont les Grecs, les Egyptiens et tous les Anciens n'eussent pas cru l'humanité capable et dont les savants, pères des industriels, gardent l'entière responsabilité. — Après avoir posé les principes, Mme Berthet entreprend l'élaboration d'un programme d'éducation artistique. Il serait intéressant de savoir si ces considérations théoriques sont destinées à recevoir de la vie, de l'expérience, une sanction pratique.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Eros Vainqueur au Théâtre de la Monnaie. — M. Louis Delattre : *Les Carnets d'un Médecin de Village* (association des Ecrivains belges, Bruxelles). — M. Georges Garnir : *Les Dix Javelles* (idem). — M. P. H. Devos : *Un Jacobin de l'an CVIII* (idem). — M. Théodore Hannon : *Au Clair de la Dune* (Oscar Lamberty, Bruxelles). — L'Exposition de la Libre Esthétique. — Memento.

Eros Vainqueur, le conte lyrique composé par M. Pierre de Bréville sur un poème de Jean Lorrain a été un des succès artistiques de cet hiver au Théâtre de la Monnaie. Le livret du poète de *la Forêt Bleue* et du *Sang des Dieux* se recommandait plutôt par le lyrisme que par les péripéties. Il y entre plus d'ardeur et d'extase que de conflits et d'événements. L'aventure se passe dans les âmes d'où elle ne s'extériorise que pour se fondre dans un monde occulte et chimérique. Comme dans le théâtre de Maeterlinck, dont l'œuvre de Lorrain et de M. de Bréville s'écarte pourtant par un courant plus sensuel, les réalités n'interviennent que pour parer des plus gracieuses images la pureté et l'inconsistance des rêves. La vie des personnages semble s'y réduire à une existence toute symbolique. Aussi la symphonie tient-elle un rôle plus important dans la partition de M. de Bréville, que le chant et le récit. L'orchestre prolonge et commente les situations poétiques ; il les intensifie et il achève de saturer d'effluves encore plus spécieux la si langoureuse atmosphère du poème. Et cela tout en se fondant avec ce poème, en ne prétendant que l'interpréter, à le mettre en plus radieuse lumière. On ne pourrait isoler des pages de ce probe et suggestif ensemble. Les scènes s'enchaînent sans interruption. On n'y rencontre d'airs proprement dits, ou de mélodie « carrée ». Au dialogue mélodique des personnages toujours excellent d'expression et de couleur, M. de Bréville préfère les commentaires du chœur, d'un chœur presque toujours invisible comme d'ambiances mélodiques. Le dialogue même est très concis, les répliques nerveuses ; l'action scénique, prestement menée, n'existe que pour raccorder les ferveurs et les rêveries des trois princesses successive-

ment enlevées par Eros ou les conjurations, les incantations de celui-ci. En général, les détails et les épisodes de la vie quotidienne sont racontés ou décrits d'un style ferme, mais léger et pittoresque, enlevés pour ainsi dire à la pointe du crayon et avec des intentions discrètement bouffonnes et ironiques, tandis que le musicien réserve ses caresses mélodiques, les floraisons et le complet épanouissement de sa palette d'harmoniste pour les manifestations et les prestiges des puissances surnaturelles. Comme dans les délicieuses comédies de rêve de Shakespeare le réel et la fantaisie se fondent toutefois en un ensemble irréprochable et se font valoir mutuellement.

Eros vainqueur fut admirablement interprété par M. Sylvain Dupuis et son orchestre, à qui le maître témoigna d'ailleurs sa gratitude et sa satisfaction; l'œuvre fut supérieurement chantée par Mmes Croiza, Béral, Dupré et Symiane. La mise en scène ne laisse rien à désirer non plus. Ainsi tel verger, au premier acte, évoquait des princesses de Botticelli dans un paysage de Corot.

En dépit du printemps les livres continuent à foisonner. Il y en a trop et il conviendrait d'enrayer sérieusement cette « littératurite » dont sont atteints quantité de jeunes gens. Si l'arrivisme m'est toujours antipathique, il m'est surtout odieux lorsqu'il se réclame de l'art et de la poésie. Heureusement quelques livres excellents nous consolent de cet encombrement livresque.

Voici, par exemple, *les Carnets d'un médecin de village* de M. Louis Delattre, qui s'imposent autant par les qualités du style que par la variété et l'agrément des inventions. M. Delattre nous avait déjà offert des pages aussi radieuses, il en avait signé peut-être de plus cordiales et de plus intimes, il n'en a pas publié de plus imaginées, de plus objectives. Il s'agit d'histoires extraordinaires, tantôt cruelles, tantôt sentimentales, tantôt vaguement drôlatiques, lesquelles, en dépit de leur caractère fantastique et imprévu, ne sortent pas du domaine de la réalité. Ces aventures nous sont prétendûment narrées par le D[r] Rose, un médecin de campagne qui les aurait rencontrées au cours d'une longue et consciencieuse pratique. En manière d'avant-propos, M. le D[r] Delatre nous trace de ce confrère un portrait physique et moral à rapprocher de l'humoriste biographie de Thomas Graindorge par laquelle Taine prélude à son chef-d'œuvre. Les histoires du D[r] Rose ajoutent un frisson inédit à la terreur que nous communiquent les Poe, les Hoffmann, les Barbey d'Aurevilly et les Villiers de l'Isle-Adam. En effet, alors que chez ces « maîtres terroristes » l'impression d'épouvante est due à l'intervention d'éléments surnaturels, de puissances occultes, l'angoisse et l'effroi que nous inspire le D[r] Rose ou plutôt le D[r] Delattre, puisent leur source dans la nature même et s'expliquent par la science médicale. Il s'agit de cas pathologiques, de manies plus ou moins inoffensives, de phé-

nomènes de dégénérescence étranges, séniles, pitoyables, atroces ou bouffons. A la « terreur sacrée » M. Delattre ajoute ce que nous pourrions appeler la « terreur scientifique ». Mais plutôt qu'aux « maîtres de l'effroi » que je citais plus haut, je rattacherais notre conteur wallon à la lignée des « nouvelliers » italiens, les Sacchetti, les Fiorentini, les Bandello, si remarquablement « anthologiés » en ces derniers temps par M. Ad. van Bever. Comme l'auteur du *Pécorone*, M. Delattre figurerait assez bien le double masque de l'ironie et de l'angoisse, sans préjudice de cette bonhomie hennuyère un peu gouailleuse qui se dissimule à peine aux moments les plus tragiques de ses récits. Si son médecin, excellent homme au fond, s'affriole pourtant devant nos tares monstrueuses et se régale presque en une joie professionnelle devant des cas pathologiques splendides, comme il les qualifiera lui-même, uniques dans les annales de la science, l'écrivain, lui, s'intéresse et s'amuse à ce que ces cas lui fournissent de piquante et d'originale matière narrable qu'il s'entend merveilleusement à mettre en valeur.

Un autre très bon livre, encore, à isoler de la production banale et prétentieuse de nos « littérâtres », est le nouveau roman de M. George Garnir, *les Dix Javelles*. Ces soi-disant mémoires d'un conducteur de malle-poste nous initient aux mœurs d'un coin des Ardennes belges, la contrée du Condroz, terroir de l'auteur. M. Garnir ne s'est même déraciné qu'en partie. Si l'humoriste endiablé, l'observateur sarcastique se complait à nous raconter le Bruxelles pittoresque, falot, fumiste et saugrenu, dans de soi-disant Baedeker de physiologie bruxelloise, dans des romans abracadabrants comme *le Conservateur de la Tour Noire* ou *A la Boule plate ;* le poète et le paysan (rien de Suppé), le terrien indéracinable reparaissent heureusement dans la plus haute partie de son œuvre, des livres émus et vibrants, délicieusement naturistes, comme *les Charneux*, *les Contes à Marjolaine*, *la Ferme aux Grives* et celui qui vient de paraître, peut-être le plus réussi de la série. Toute la première partie notamment, les amours du conducteur de malle-poste avec la sœur de l'Espagnol, la bagarre dans laquelle celui-ci, sur le point d'être écharpé, préfère se tuer lui-même, compteront, je crois, parmi la meilleure prose française de notre pays, et quant au personnage principal, non point le narrateur même, mais le bourgmestre Jean Henoumont, c'est un paysan superbe, de stature et d'allure, de psychologie quasi-balzaciennes. A tout endroit de ce cordial bouquin on rencontre des notations ferventes comme celle-ci : « Pour avoir une amitié avec tel paysage, pour en connaître le charme, il faut le solliciter, lui faire des confidences. Ainsi l'on accorde à lui ses pensées ; on obtient qu'il se dévoile ; on découvre finalement le lien qui vous attache à lui comme il y attachait nos anciens. C'est alors

qu'on aime sa terre natale, avec une tendresse secrète et une force pensive qu'aucun mot que je chercherais ne pourrait exprimer, mais que je ressens au fond de moi-même. On l'aime de la même façon que l'on aime sa mère vivante ou le souvenir de sa mère morte. Cela prend tout le cœur, palpitant et chaud, comme vous prendriez un oiseau vivant dans votre main fermée. »

A ces deux livres de romanciers connus et choyés, j'ajouterai le roman de début de M. Prosper Henry Devos, *Un Jacobin de l'an CVIII*, qui se recommande par une langue ferme, nerveuse, de coloris sobre, mais intense, et aussi, qualité assez rare chez nous, où la sensation prime par trop la pensée, par une analyse et une psychologie absolument captivantes. Je vous avais déjà signalé des contes de M. Devos, parus dans nos jeunes revues. Ce livre justifie, et au delà, tout le bien que je pensais de lui.

La poésie aussi est représentée exceptionnellement par quelques recueils de valeur au milieu de la plus médiocre des rimailleries. Les *Rythmes Souverains* de Verhaeren, au titre fier mais légitime, ayant paru à Paris, dans votre collection, c'est sans doute Pierre Quillard qui vous en dira la « multiple splendeur ». Je vous parlais récemment de *la Guirlande des Dieux* de M. Albert Giraud, le beau poète parnassien qui s'était tu trop longtemps au gré de ses nombreux admirateurs. Et voici qu'un autre de nos bons poètes, Théodore Hannon, tant admiré de J.-K. Huysmans, qui lui réserve même une place d'honneur dans la bibliothèque si scrupuleusement composée de son des Esseintes, — voici donc que le nerveux ciseleur des *Rimes de Joie* nous donne un nouveau volume de vers, *Au clair de la Dune*, supplément à son chef-d'œuvre tout comme *la Guirlande des Dieux* parachevait et couronnait *Hors du Siècle*. Les vers de Théo Hannon, des vers, comme autrefois *la Mer élégante* de Rodenbach, inspirés en majeure partie par la plage mondaine plutôt que par la vague bourrue, sont accompagnés de jolis dessins par Cassiers, Louis Thomas, Lynen et Félicien Rops. Poésie d'un art très ferme, très ressenti, d'un métier magistral.

Si la place ne me manquait j'en citerais volontiers quelques strophes ; encore faudrait-il choisir et cela surtout m'embarrasserait étant donnée la probe et parfaite tenue de tout le recueil. Vos lecteurs préféreront lire le livre en son intégrité.

L'exposition de la Libre Esthétique, consacrée à l' « évolution du paysage », fut un gros succès dont l'honneur revient pour une bonne part à l'initiative de M. Oscar Maus. Outre une collection de très caractéristiques estampes japonaises, il y avait des œuvres des maîtres français : Corot, Daubigny, Diaz, Dupré, Jongkind, Sisley, sans parler des paysagistes tout récents ou contemporains. Du côté des Belges il y avait Fourmois, Dubois, Boulenger, Baron, Hymans, Laermans,

Claus, Baertsoen, Lemmen. Quelques lacunes dans le compartiment belge. Entre autres omissions celles de Victor Gilsoul et de Franz Courtens furent particulièrement regrettables.

A plus tard des notes sur la *World's Fair*, bien entendu sur ce qu'elle offrira d'artistique ou de vraiment prestigieux. Constatons dès à présent que les jardins sont superbes et les architectures assez recommandables et de bon goût. Mais pourquoi, en fait d'architecture, n'a-t-on rien demandé au plus original, au plus chercheur de nos architectes, peut-être au seul inventeur d'un style vraiment moderne : Horta ?

Memento. — A lire dans les derniers numéros de *la Belgique artistique et littéraire*, *la Miraculeuse aventure des jeunes Belgiques*, histoire racontée avec charme et infiniment de tact, avec une courtoisie devenue très rare en ces temps de goujaterie littéraire. Je reviendrai sur cette œuvre de M. Oscar Thiry lorsqu'elle aura paru en entier. Lire aussi dans ses numéros de la B. A et L des contes de M. Delattre, un roman de M. Carl Smulders, un drame de MM. Victor Clairvaux et Floris Ghevaers.

Dans *le Thyrse* d'avril un bon article de M. Léopold Rosy contre la tentative grotesque d'un député clérical tendant à fermer la Belgique à la « bonne parole » française et à nous « encagoter » encore un peu plus. Dans le même numéro un conte exquis de M. Hubert Stiernet, et d'intéressants souvenirs de M. Georges Dwelshauvers sur un brave homme de chanoine doublé d'un savant de réel mérite.

Dans *Durendal* d'avril, un remarquable article de critique consacré à *la Guirlande des Dieux* de M. Giraud, par M. Fernand Severin.

Dans *la Société Nouvelle* de délicieuses *Etudes de Physionomie végétale* dues à feu Elie Reclus.

Dans *la Vie intellectuelle*, une lettre de Rome de Charles Van Lerberghe, un article de M. Paul Adam sur *les Guerres prochaines ;* les chroniques de MM. Rency et Dumont-Wilden.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Alfred Gold : *Das Lied von der Sternenjungfrau ;* Berlin, Egon Fleischel u C°. M. 4. — Raoul Auenheimer : *Gesellschaft ;* Berlin, ibid. M. 2. — Raoul Auenheimer : *Renée und die Maenner ;* Berlin, ib. id. M. 2. — H. Ilgenstein : *Preussenspiegel ;* Berlin, Erich Reiss, M. 1. — Marie Nonnenberg : *Der franzœsische Philhellenismus in den zwanziger Jahren des vorigen Jahrhunderts ;* Berlin (hors commerce). — A. Dumas : *Der Graf von Monte Christo*, traduction F. P. Greve ; Berlin, Erich Reiss, M. 5. — Prosper Mérimée : *Die Venus von Ile*, traduction M. Uebelhœr ; Leipzig, Ph. Reclam, M. 0, 20. — Memento.

Das Lied von der Sternenjungfrau. — M. Alfred Gold a placé une aventure sentimentale dans un milieu berlinois des plus singuliers. Mlle Kæthe Inhoffen est une jeune fille du meilleur monde qui étudie les sciences politiques. Elle vit avec sa mère, impotente, veuve d'un conseiller sanitaire ; elle possède un oncle archi-millionnaire qui spécule dans de grosses affaires coloniales et dont la

femme tient un des salons les plus bariolés de la capitale. Studieuse et appliquée, quoique jolie, elle est déjà sur le point de soutenir une thèse sur « les lois sociales et leur résultat statistique pendant dix ans », quand elle fait la connaissance de Robert Evander, sociologue et essayiste, mais dont le gagne-pain consiste à remplir les colonnes d'un grand journal du parti social-démocrate. Qu'est-ce au juste que cet Evander? Un roublard enchanté de s'emparer d'une jeune fille innocente, un pauvre diable qu'elle consolera de sa sécheresse morale, un égoïste jouisseur et indifférent? Elle ne le saura jamais exactement. Il lit Taine dont les volumes sont les plus fatigués de sa bibliothèque et prend des notes qui remplissent d'innombrables cahiers. Polémiste acerbe, l'idée lui vient un jour de s'attaquer à la puissante maison Leidenfrost « Société d'exploitation coloniale », celle précisément de l'oncle qui, par le gros scandale de presse, se trouvera ruiné et sous le coup d'une vilaine affaire, où de hauts fonctionnaires coloniaux se voient impliqués. Et tandis qu'après l'inévitable flirt de quelques semaines, il finit par coucher avec la nièce, il n'a aucun scrupule de compromettre en même temps la petite fortune de Kæthe Inhoffen qui se trouve précisément engagée dans les affaires de son oncle.

Mais la jeune fille, rangée et bourgeoise au fond, souffrant seulement d'un manque complet de personnalité, parvient à se ressaisir. Elle s'aperçoit qu'elle n'est rien pour son ambitieux amant et elle reprend sa vie d'autrefois que quelques mois de volupté ont à peine troublée. Elle finira même par épouser le vieux docteur qui soigne sa mère.

Mais elle a traversé :

... un monde peuplé de phénomènes que l'on n'avait pas connu jusqu'alors, un monde où rien n'était hier, mais tout d'aujourd'hui, peut-être de demain. A chaque pas, dans l'habitation, dans la façon de se vêtir, dans l'art, on se heurtait à des nouveautés qui avaient quelque chose de voulu, de su et qui paraissaient pourtant être la chose la plus naturelle du monde.

C'est chez sa tante Leidenfrost, plus encore que parmi ses compagnons de l'Université, que Kæthe rencontre ces éléments composites qui nous sont présentés comme la société berlinoise. Esthètes discoureurs, ténors bellâtres, femmes peintres qui logent dans des hôtels meublés, boivent du champagne à minuit, pour se tromper ensuite de chambre et de lits, jusqu'à se trouver à deux dans le même ; cosmopolites des deux sexes et même du troisième ; boursiers amateurs d'art, tout cela se retrouve chez la belle Albine qui passe ses journées couchée sur les peaux d'ours qui recouvrent le parquet de son salon, à fumer des cigarettes blondes en lisant des romans français. C'est

l'époque des cabarets artistiques où des femmes du monde à moitié grises montent sur des tréteaux, l'époque des petits théâtres et des poses plastiques. On le voit, tout notre Paris d'il y a quinze ans, Montmartre compris, a émigré à Berlin et y a trouvé droit de cité. C'est le triomphe de l'« instar »!

M. Alfred Gold nous présente cette étude de mœurs avec un air de ne pas y toucher qui en rend la lecture particulièrement agréable.

§

Gesellschaft.—Parmi les jeunes Viennois, M. Raoul Auenheimer est un de ceux qui sont restés fidèles à la manière que M. Arthur Schnitzler introduisait dans la capitale autrichienne au moment de ses débuts. C'est le dialogue mondain que cette pauvre Madame Marni nous avait donné dans sa perfection. Là-bas *Anatole* de Schnitzler était resté le modèle du genre. Mais il restait beaucoup à glaner sur ce terrain et M. Auenheimer s'applique à y exceller. En dix dialogues qui forment ce petit volume, il nous montre les travers de la société actuelle : le salon, le voyage, le bal masqué, le bridge, le flirt. Tout cela se passe en petits papotages mondains. Mais grattez le vernis et le drame apparaît. Dans un second volume présenté sous forme de roman, **Renée und die Mænner**, l'auteur nous montre une de ses héroïnes qui fait son chemin au milieu des aventures les plus scabreuses avec les hommes les plus divers, qui, lorsqu'elle se sent vieillir, devient fidèle à son mari et se met, elle aussi, à jouer au bridge. C'est du parisianisme transporté là-bas qui ne perd pas à nous revenir sous une autre couverture.

§

Preussenspiegel. — Polémiste fougueux, M. H. Ilgenstein a écrit un virulent pamphlet contre la Prusse et ses institutions. La bureaucratie, le servilisme et l'esprit rétrograde dominent en Allemagne ; l'auteur le démontre, en présentant, à sa façon, une série d'événements contemporains. Il s'applique surtout à faire comprendre que le rôle d'éducateur est devenu impossible dans ce pays dominé par une caste. Les maîtres y sont maltraités autant que les élèves et le rôle d'un pasteur doué de quelque esprit d'indépendance y est aussi difficile que celui de l'artiste novateur. « Plutôt être garçon de café chez Buggenhagen que serviteur de cette église d'Etat », disait un ministre du culte protestant qui ne devint jamais prédicateur de la Cour.

Naturellement, la satire de M. Ilgenstein se tourne le plus volontiers contre le chef de l'État. Il épluche tous les récents discours de Guillaume II, ses incartades contre les « pessimistes », et les sermons qu'il a prononcés sur ses navires, en sa qualité d'empereur très chrétien. Parlant de son grand-père, le souverain disait un jour devant

les gentilshommes de la Marche prussienne réunis autour de lui : « Si le puissant seigneur (*der hohe Herr*) avait vécu au moyen âge, il eût été placé au nombre des saints, et des pèlerinages de tous les pays seraient venus pour faire des prières auprès de ses ossements. » Et M. Ilgenstein de répondre : « Si Guillaume II avait régné au moyen âge, à en juger d'après ses discours, il aurait déchaîné, dans son propre pays, une guerre de religion qui eût arrêté dans leur développement tous ceux qui ne reconnaissent pas son dogme, toutes les forces vives de la nation. » Les œuvres d'Ibsen eussent été brûlées et la moitié des citoyens placés sous les verrous.

N'exagérons rien, et contentons-nous de considérer ce petit volume comme un curieux symptôme de l'état d'esprit dans certains milieux intellectuels allemands. Le *Preussenspiegel* est revêtu d'une couverture significative : sur un autel drapé de noir brûlent six cierges au milieu desquels se dresse un casque prussien. *Le Miroir prussien*, où M. Ilgenstein a vu se refléter l'Allemagne contemporaine, gagnerait sans doute à être poli par plusieurs siècles de civilisation. Les objets y seraient alors moins déformés.

§

Der franzœsische Philhellenismus. — Mme Marie Jeanne Louise Nonnenberg, née Chun, a soutenu devant la faculté de philosophie de l'Université de Berlin une thèse sur « le philhellénisme français dans les années 1820 ». La brochure qu'elle nous fait parvenir n'est qu'un résumé de ce travail volumineux dont la publication en librairie est imminente. L'auteur y montre que les premières années de la Restauration ne connaissaient que la Grèce antique (Fontanes, *la Grèce sauvée;* Pichat, *Léonidas*), mais que, sous l'influence de Byron et des événements de la guerre gréco-turque, l'intérêt pour la Grèce moderne commença à se manifester. *Parga*, de Viennet (1820), les études orientales de Lamartine, les récits de la guerre de Raffenel et Pouqueville mirent à la mode les Palicares. En 1822 parurent *les Messéniennes* de Casimir Delavigne, qui furent suivies de nombreux autres ouvrages et des vers célèbres de Béranger, Vigny et Victor Hugo. L'auteur analyse ensuite les rapports du philhellénisme et du romantisme. Pour autant que nous pouvons en juger par le résumé, la thèse de Mme Nonnenberg est des plus intéressantes. Elle mérite notre attention parce qu'elle enrichit le domaine déjà si vaste de la littérature comparée.

Graf von Monte Christo. — En un seul volume de plus de 1300 pages, l'éditeur Erich Reiss, de Berlin, a publié une traduction complète de *Monte Christo*. La version, très littéraire, en a été faite par M. F. B. Greve et l'impression est extrêmement soignée.

Die Venus von Ille. — La célèbre Bibliothèque universelle

de Reclam, qui avait déjà fait paraître, il y a une vingtaine d'années, une traduction de *Colomba* à Mérimée, donne aujourd'hui la *Vénus d'Ille*, qu'accompagnent *Matteo Falcone* et *la Prise de la redoute*. Tout cela, que l'on peut acquérir pour la modeste somme de vingt-cinq centimes, est précédé d'une substantielle préface du traducteur, M. Ueberhœr. Quant pourrons-nous lire en français un Mérimée aussi bien présenté?

§

Memento. — *Das literarische Echo* a fait paraître durant ces dernières semaines une série d'intéressantes études critiques. M. E. Buchner étudie l'œuvre littéraire de Bruno Wille qui fut, il y a une vingtaine d'années, une des personnalités les plus intéressantes du jeune Berlin, aida à la fondation du théâtre libre d'où sortit Hauptmann, présida presque seul aux destinées du théâtre libre populaire et publia, depuis lors, une série de volumes mystico-scientifiques (15 avril). La personnalité d'un jeune poète styrien d'origine saxonne, Léo Greiner, qui fit ses débuts il y a dix ans à la *Revue franco-allemande* de Munich, est présenté par M. Hans Franck (15 mai). Mme Anna Brunnemann donne une esquisse de la *littérature féminine* en France d'après les œuvres de Mmes Marcelle Tinayre, de Noailles, Georgette Leblanc, Gabrielle Réval, Colette Yver, etc. (1er mai).

Süddeutsche Monatshefte (mai) contient une étude de M. Hermann Schoop sur *Liselotte*, « l'Allemande la plus Allemande, la plus rebelle aux influences étrangères qui ait jamais existé », d'après le volume posthume d'Arvède Barine : *Madame, Mère du Régent*. L'auteur rend hommage au talent critique de la grande défunte et complète son portrait d'Elisabeth-Charlotte par des emprunts à des ouvrages allemands. — M. H. Diez parle de *l'Américanisme dans la presse allemande*.

L'article de tête de la *Deutsche Rundschau* (mai) est consacré à la version de *Wilhelm Meister* retrouvée récemment à Zurich et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Il est la reproduction d'une conférence faite à Francfort par M. Maync. M. Ed. Lehmann étudie la « religion de Thomas Carlyle ». M. H. von Petersdorff rend compte d'une *Histoire militaire* de l'Allemagne sous Napoléon Ier, du général von der Goltz, récemment publiée.

Une étude intitulée « Paysage intime » (en français) est accompagnée dans *Hochland* (mai) d'une série de très belles reproductions d'après Corot, Troyon, Théodore Rousseau et Jules Dupré. L'auteur, M. Conrad Weiss, donne un court aperçu de la vie et de l'œuvre des grands paysagistes français. M. Roloff nous offre quelques nouveaux détails sur la seconde partie de la vie de Jules Langbehn, le mystérieux auteur de « Rembrandt éducateur », mais il estime que ce n'est pas encore le moment d'en parler d'une façon définitive.

Dans *Maerz* (15 mai), M. Otto Seidl présente Bjoernson comme « politicien des races ».

Oesterreichische Rundschau (15 mai) publie une étude de M. Fr. Baumgartner, qui s'intitule « Le problème de la Renaissance ». L'auteur montre l'influence énorme exercée sur les écrivains contemporains par la renaissance italienne, depuis l'apparition de l'ouvrage de Jacob Burckhardt. Il croit cependant que cette influence ira de plus en plus en diminuant.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin) est consacré presque en entier à un sculpteur viennois Ivan Mestrovic. A regarder les reproductions de ses œuvres qui accompagnent l'article de M. Arthur Rœssler, la conviction ne peut que se fortifier qu'Auguste Rodin est véritablement un grand génie. M. Paul Westheim fait part de ses vues pessimistes sur l'Affiche allemande en couleurs.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Vittoria Aganoor-Pompily. — Girolamo Rovetta. — La littérature italienne vient d'alléger doublement dans la même journée le poids de ses renommées inutiles. Deux morts illustres débarrassent un peu le chemin vague et gris que sa phalange de littérateurs, de poètes, de romanciers, de dramaturges, parcourent bruyamment et vainement depuis un demi-siècle. Cette phalange se renouvelle, mais l'inanité de l'effort littéraire italien demeure le même, *malgré* le miracle géant représenté par deux colosses de la poésie mondiale contemporaine : d'Annunzio et Pascoli.

Les inutiles, les encombrants sont en trop grand nombre au milieu d'une nation fiévreusement occupée à s'enrichir et à s'élever dans le plan matériel de la vie contemporaine des peuples, pour que l'effort des poètes vrais et jeunes ne soit à tout instant amoindri et à la longue ne demeure stérile. Les auteurs « officiels » dominent, en Italie comme partout, mais ils sont de l'autre côté des monts d'une matière particulièrement faible. Ils ne se rattachent à aucune tradition nationale, ils ondoient entre le loisir de faire de la littérature un peu neuve, et toute la réminiscence patriotique de ce qu'ils appellent pathétiquement : l'épopée garibaldienne. Cette génération, qui comprend des personnalités non plus jeunes, qui ont même passé le degré de maturité qu'on peut accorder comme extrême et complaisante limite aux insatiables détenteurs de la popularité, exerce son pouvoir tyrannique dans tous les domaines qu'elle sait s'assurer. Cela n'est pas particulier à l'Italie, mais, là, ce phénomène oppresseur se révèle plus désharmonieux que partout ailleurs, car l'Italie, qui a la gloire d'avoir parmi ses fils les deux plus grands poètes vivants, devrait imposer autrement à ses auteurs officiels les devoirs qui incombent à ses intellectuels. L'Italie a dans le monde une situation spirituelle toute spéciale, très lourde de responsabilités. Elle doit à son passé le renouveau de la tradition de sa gloire ; et, en sa qualité de nation rajeunie par un renouveau politique total, elle se doit de préciser devant le monde les caractéristiques idéales de sa nouvelle vie. Mais tout en donnant à la Poésie d'Annunzio et Pascoli, voire même Carducci, elle garde ses voies littéraires officielles hors de toute atteinte noble et féconde, hors des domaines troubles,

mais glorieux, des recherches modernes intellectuelles et sentimentales. Ses auteurs manquent d'une vigueur, et par conséquent de rayonnement, vraiment nationale. Ils font, particulièrement depuis trente ans, de mauvais romans, de mauvais poèmes, de mauvaises pièces, ourdis sur les dernières trouvailles des écoles françaises. Quelques-uns parmi eux, à Naples, à Catane, donnent de temps en temps des œuvres où un accent régional s'élargit jusqu'à l'évocation d'un état d'âme national. Une dizaine d'écrivains, de ceux qui ont suivi de très près la génération de d'Annunzio, ont les qualités de puissance et d'harmonie qui devraient plus activement influencer les courants littéraires plus jeunes. Mais ils demeurent solitaires et peu compris. Marradi, Butti, Zuccoli, Corradini, quelques autres encore, plus ou moins jeunes, sont de ceux-là. Mais que de faiseurs, dans ce monde officiel d'où, très volontairement, très arbitrairement aussi, j'exclus les « isolés » d'Annunzio et Pascoli !

Les deux morts que l'Italie a eu l'heur de saluer dans la même journée appartenaient au nombre de ceux qu'il faut qu'on tue. Il y a des jeunes poètes, en Italie, qui, semblables à leurs confrères les jeunes musiciens, ont besoin d'un renouveau absolu de la culture, et des tendances de la culture, pour s'affirmer et pour triompher. Le théâtre italien doit attendre beaucoup de ses poètes, pour faire pardonner au public national le succès de la *Cena delle Beffe*, de M. Benelli, ou le peu de succès des œuvres de d'Annunzio ; des jeunes écrivains sont prêts à des batailles généreuses, ils les livrent en désordre et avec un bel élan, ou ils demeurent à l'écart, dédaigneux. Mais l'attention générale est trop retenue par les « faiseurs » glorieux, pour qu'on accepte la bataille des uns ou pour qu'on s'aperçoive du dédain des autres). Cependant il y a la mort qui apporte toujours une grande promesse d'équilibre, et malgré que certains jeunes soient terriblement vieux et inversement, tous ceux qui aspirent dans tous les pays méditerranéens à une nouvelle renaissance spirituelle de la race capable de canaliser tout le gaspillage de l'esprit contemporain, et de donner à celui-ci un nom ou une haute volonté collective, doivent compter sur l'œuvre de la mort, la seule féconde, au moins en espoirs, et la saluer au passage. Je la salue ici.

Le drame de la poétesse Vittoria Aganoor-Pompily est poignant et beau. Cette poétesse romantique, issue d'une souche arménienne et née sur l'Adriatique vénitienne, est disparue en beauté, car elle a entraîné dans sa mort l'être aimé. Le fait-divers a pris une signification « lyrique », dans le sens que Baudelaire accordait à ce mot, et nullement romanesque. Le drame s'est déroulé dans une maison de santé, à Rome. Là le mari de la poétesse, un politicien doublé d'un lettré, s'est suicidé devant le cadavre de sa femme. La plus grande poétesse vivante de l'Italie s'est éteinte ainsi, enveloppée

d'une nuée pleine de charme funèbre. Mais après son amour, son œuvre la suivra. Elle partageait avec cette grossière et lourde « poétesse sociale » qui signe Ada Negri, le primat de la poésie féminine italienne. Dans le nombre sérieux et sans grande signification des femmes-écrivains italiennes, le primat était facile à détenir. Les deux poétesses, la socialiste et la romantique, étaient maîtresses de la situation. La socialiste reste, mais, par bonheur, sa lyre a ses cordes cassées, car elle, je crois, n'écrit plus. Vittoria Aganoor-Pompily, qui avait aussi la renommée de la beauté, était la plus bourgeoise et la moins curieuse des poétesses modernes. Son sentiment était simple et clair, de cette simplicité et de cette clarté qui semblent des synonymes élégants de l'impuissance dans la vision, de la faiblesse dans la conception et de l'invertébré dans l'expression. Son style était cependant nerveux et parfois émouvant; la qualité de l'émotion n'était pas très supérieure, mais elle était suffisante pour retenir l'attention des lettrés dignes de ce nom. Au surplus, l'expression lyrique de Vittoria Aganoor-Pompily était toujours très noble.

Elle a écrit deux livres qui lui assurèrent la popularité : *la Légende éternelle* (la Leggenda eterna) et *Lyriques nouvelles* (Nuove Liriche). Parfois, un élan éperdu, une angoisse toute orientale, un sursaut de son atavisme admirable, lui donnaient la nostalgie des grandes visions, des paysages d'orages, des orages de la nature et des hommes; mais le souffle était court. Et où la poétesse a trouvé l'harmonie la plus évidente entre ses possibilités intérieures et ses moyens d'extériorisation, c'est surtout dans le lyrisme « bourgeois », le plus simple, le plus clair, le plus à la portée de tous aussi. Sa sensibilité était celle d'une femme romantique, mais paisible, qui a trop regardé la lagune immobile. Sa jeunesse fut triste et dévouée, l'amour vint tard, et son art n'a pas les secousses sexuelles ou les angoisses sentimentales d'autres poétesses italiennes plus jeunes, les dernières arrivées.

Voici un exemple assez complet de cet art, dans un poème dédié par la poétesse à son mari. La sensibilité générale peut y trouver des accents d'émotion facile et agréable :

Si vers toi, cachée sous une foi fraternelle,
Vient la trahison; et sur tes champs fait sa moisson
La tromperie; et l'oubli accomplit ses lâchetés ;
Qu'à ta peine l'âme répète
Que moi je te reste.

Si l'orage déracine les domaines
Du rêve, et la misère s'installe
Là où ton désir élevait haut sa demeure;
Un nouveau palais de joie et d'espérance
Moi je t'élèverai.

Et si jamais sur la trace du destin
Les ténèbres t'enveloppent et t'attirent
Dans des coins aveugles de l'abîme, invoque mon nom ;
Et, avec mon cœur pour flambeau, pour te sauver
Moi je volerai.

Ce paisible lyrisme de Vittoria Aganoor-Pompily n'aura exercé aucune influence sur la poésie italienne contemporaine. Mais elle a eu le bonheur de mourir avant d'alourdir davantage sa popularité par le nombre des années qui, plus que le nombre des œuvres, la rendent insupportable, funeste et sottement sacrée chez ceux que l'on élève aux sommets de la renommée. La double mort lui donne une auréole de beauté qui sans nous éblouir nous charme.

J'ai le regret très vif d'associer le nom de cette femme, qui en somme fut une poétesse pure, au nom d'un des écrivains italiens les plus impurs, Girolamo Rovetta. Cet infatigable fabricant de pièces et de romans, qui laisse une vingtaine de romans, une trentaine de pièces, ne laisse au fond qu'un vide considérable où d'autres intérêts aussi matériels et acharnés que les siens vont s'engouffrer au nom de la littérature. La génération des Rovetta ne finit pas avec lui. Il a décrit la vie sociale, politique, il a évoqué le 1848 italien, il s'est attaqué tout dernièrement aux malheurs conjugaux du pauvre Molière, tout comme M. Nigond, et avec autant de talent et de succès. Dans son évocation de la révolution italienne (*Romanticismo*, drame), il y a cette élévation d'esprit, sublime, assure-t-on, qui faisait écrire à Carducci, dans une préface à une anthologie italienne, parue chez Sansoni à Florence, ces lignes qu'on ne saurait déclamer sans l'appui sonore d'une bien frissonnante harmonie militaire : « Mettons-nous debout : c'est le 48 ! »

Les âmes sensibles peuvent déplorer la mort de Vittoria Aganoor-Pompily, morte encore jeune et belle. Elles auraient mauvaise grâce à déplorer la mort de Rovetta.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Petron Axiotidis : *To paron kai to mellon tou hellinikou ethnous* ; Athènes. — N. P. Eleftheriadis : *Anatolikai Meletai*, tome Ier ; Smyrne. — G. Skliros : *To Zitima tis Anatolis* ; « Le Noumas, » Athènes. — Idas : *Samothraki* ; « Le Noumas », Athènes. — Argyris Ephtaliotis : *Phyllades tou Gerodimou* ; Athènes. — A. Ephtaliotis : *P ili Skopia* »; Le Noumas », Athènes. — G. Lambelet : *Stikhi* ; « Elpis », Corfou. — Sotiri Skipis : *O Apethantos* , Peyrillier, Le Puy-en-Velay. — Alekos Galanos : *Piimata patriotika;* Athènes. — Memento.

Le Présent et l'Avenir de la nation grecque : voilà bien, n'est-ce pas? un livre d'actualité, un livre qui doit intéresser tous les amis de l'Hellénisme et dont le titre, au surplus, résume toute la question d'Orient. Je sais bien que cette assertion va passer pour un para-

doxe ; mais si l'on veut bien considérer un instant ce que fut la Grèce dans l'œuvre de la civilisation et ce qu'elle n'a jamais cessé d'être pour les peuples demeurés en contact avec elle, on ne contestera point que les diplomaties européennes aient omis de lui faire la place qui lui était due. On ne prit point garde à sa mission spirituelle, jamais abandonnée, et à l'hégémonie qu'elle exerçait de ce fait Le principe des nationalités, au nom duquel elle s'était levée pourtant, devait lui être funeste ; puisqu'il allait provoquer le réveil d'autres nationalités rivales, qu'elles n'avait pas eu le temps de s'assimiler complètement au temps de sa puissance, malgré la communauté de foi.

On ne s'étonnera point que M. Petros Axiotidis ait présenté dans son ouvrage un long plaidoyer en faveur de la thèse panhellénique. Il y apporte trop de chaleur convaincue et surtout trop d'arguments précis pour que nous songions à l'en blâmer. Il est tels chapitres, *la Grèce calomniée,* par exemple, à l'esprit desquels nous nous associons pleinement. Nous l'avons dit à cette place : l'effort accompli dans l'espace d'un demi-siècle par le faible royaume grec, au regard des minimes ressources dont il disposait, est digne de toute admiration. Au lieu de réclamer à la moderne Hellas une restauration, d'ailleurs impossible, de l'antiquité, au lieu d'opposer constamment la Grèce d'aujourd'hui à celle d'avant-hier, ne vaudrait-il pas mieux la voir telle qu'elle est, sans comparaisons impertinentes, et la priser ce qu'elle vaut devant le présent et l'avenir ?

Quant à souscrire sans discussion aux revendications d'impérialisme futur, qui semblent l'arrière-pensée de beaucoup de Grecs, nous estimons que l'on doit s'en défendre, et M. Petros Axiotidis a peut-être moins raison qu'il ne le croit, quand il propose à ses contemporains l'héroïque exemple de l'Allemagne et du Japon. Passe pour l'Italie. Et encore. Il n'y avait en Italie que des Italiens. Il y a, dans certains pays revendiqués par l'Hellénisme, autre chose que des Grecs. Le Grec est plus généralement berger, pêcheur ou commerçant ; la culture du sol ne l'intéresse que dans une mesure plutôt restreinte, encore qu'il y réussisse à souhait quand il le veut. Mais à quoi ne réussit-il pas ? On ne saurait nier pourtant qu'il ne soit surtout un peuple côtier ou citadin, colonisateur par excellence, mais assez insoucieux de conquérir effectivement la terre.

En pénétrant sur les territoires byzantins les envahisseurs étrangers ne s'assimilèrent point à la façon de ceux qui s'étaient partagé en Occident les dépouilles de Rome. La force grecque déliquescente ne les entama qu'à demi. Ils gardèrent leur langue, leurs mœurs, leurs traditions propres, et seules les nécessités d'une défense commune contre l'Islam maintinrent groupés tous les chrétiens orthodoxes autour du Patriarche grec de Constantinople. On sait que l'effritement a déjà commencé. De là le resserrement qui paraît s'impo-

ser à l'Hellénisme, forcé de s'appuyer dorénavant sur les seuls nationaux authentiques. Equitablement la Grèce peut prétendre récupérer l'Epire et toutes les îles. A la faveur de quelque nouvelle crise turque, le programme est réalisable. Mais à cause des Bulgares, à cause des Ottomans et de toutes les convoitises européennes, le problème pour la Macédoine, pour la Thrace se présente comme particulièrement malaisé. Constantinople? Mes amis Grecs, c'est là votre Strasbourg et plus encore. Pensez-y toujours, si vous le jugez bon ; mais n'en parlez point.

Constantinople, c'est la ville que tout le monde voudrait avoir à soi, à cause de sa position unique. En attendant, c'est le Turc qui la possède. Ce fut jusqu'ici le moins dangereux. Les temps n'ont pas changé depuis les Croisades : les rivalités chrétiennes ont toujours sauvé l'empire de Bajazet.

Au lieu de se plaindre aux Puissances, comme ils se plaignaient déjà à la veille du siège de 1453, les Grecs ont mieux à faire. S'organiser. C'est ce que prêche éloquemment M. Petros Axiotidis. La force règne : les derniers événements l'ont prouvé, et la Grèce se trouve frustrée pour avoir été trop réservée ou trop faible.

De là, chez elle, à l'imitation des Bulgares et des Turcs, une recrudescence de militarisme. Au fait, il ne lui manque peut-être qu'un Bismarck.

Pour M. Petros Axiotidis, les deux ancêtres de la Grande Idée sont Alexandre de Macédoine, fondateur de l'unité grecque, artisan de l'expansion grecque, propagateur de la Civilisation hellénique, et Constantin Paléologue, dont la mort devant l'ennemi triomphant est comme un signe de ralliement séculaire. La grande proclamation du livre, c'est qu'il n'y a d'espoir que dans la force des armes. Après avoir passé en revue, dans la 1re partie intitulée *la Grèce libre*, l'organisation et les ressources du petit royaume et dénoncé en terminant l'injustice bulgare, M. P. Axiotidis traite successivement, dans *l'Hellénisme non libéré*, des diverses provinces revendiquées par l'irrédentisme grec : l'Epire, la Macédoine, la Thrace, l'Asie-Mineure, la Crète, Chypre, Samos, etc. ; il envisage ensuite, dans *la Question d'Orient*, l'action diplomatique des puissances d'Europe, dont il vitupère l'égoïsme et fait le procès. Ces diverses questions sont traitées avec beaucoup de précision et de compétence.

M. Axiotidis s'efforce généreusement vers des conclusions optimistes, auxquelles on voudrait pouvoir se ranger. Ne nous attardons donc point outre mesure à tout ce qui sort du domaine des faits concrets. Aussi bien, n'avons-nous pas à juger le chauvinisme des dernières pages : *Réalisation des vœux nationaux*. Constatons seulement que l'ensemble de l'ouvrage peut aider à redresser certaines erreurs adroitement propagées en Occident contre la Grèce. Celle-ci

veut vivre et elle a déjà donné trop de preuves, intellectuellement et économiquement, de sa vitalité renaissante, pour que l'on puisse douter de son avenir.

Autant l'ouvrage de M. Axiotidis a de quoi nous retenir au regard de la crise hellénique d'aujourd'hui, autant la révolution jeune-turque et ses possibles conséquences donnent de prix aux **Etudes orientales** de M. N. P. Elefteriadis, avocat à Smyrne.

Nous avons sous les yeux le tome premier, qui traite des **Privilèges du Patriarcat œcuménique**, *au point de vue historique, religieux, politique et juridique et de la situation des chrétiens en Turquie au regard de ces privilèges.*

C'est là un gros travail, fort judicieusement divisé en trois parties principales, et qui nous semble résumer tout ce qu'il est urgent de connaître aujourd'hui sur cette importante question des rapports de l'Etat turc et de l'Eglise orthodoxe.

Dans la première partie, *la Loi Sacrée*, l'auteur nous présente face à face les peuples Aryens et les peuples Sémitiques, le Christianisme et l'Islamisme, celui-ci subjuguant celui-là. Pour les Musulmans, le droit civil se confond en quelque sorte avec le droit religieux. De même, la religion constitue pour eux un signe distinctif et suffisant de nationalité. Il faut bien dire que les Grecs sont restés très proches de cet état d'esprit, quand ils visent à identifier la Grande Idée à l'hégémonie du Patriarcat sur la chrétienté d'Orient.

Toutefois, ils furent de tout temps trop subtils pour mettre deux couronnes sur la même tête, et quand l'Autocrator disparut, le Pontife leur demeura. Or, l'évolution des idées modernes, proclamant le droit des peuples, tend à la séparation du pouvoir religieux et du pouvoir civil. Naguère encore, la raison d'Etat exigeait l'unité de croyance et de langue ; la revendication purement nationaliste, en s'affirmant prépondérante, asservit à ses fins la croyance et semble déjà la reléguer au second plan. L'autre face du phénomène nous apparaît dans la question de langue.

Au demeurant, et pour en revenir aux conceptions théocratiques de l'Islam, la législation musulmane ne concerne que les Musulmans et les adeptes de chaque confession religieuse sont jugés d'après leur propre règle.

L'auteur des *Etudes orientales* nous fait remonter aux premiers traités établis entre Chrétiens et Musulmans, et son érudition s'étend jusqu'au règne des Abbassides de Bagdad.

La deuxième partie nous montre l'établissement du régime des capitulations après la conquête de Constantinople et nous définit les bérats.

Les récents accords diplomatiques à partir du traité de Paris ayant influé sur la situation de l'Eglise grecque vis-à-vis du pouvoir otto-

man, la troisième partie traite spécialement de *la Question des Privilèges*, de l'organisation des communautés helléniques, des démogéronties, des tribunaux chrétiens, des écoles. Pour M. Eleftheriadis, l'assimilation entre Chrétiens et Musulmans est irréalisable. Et les tentatives infructueuses de la France en Algérie sont une preuve capitale de ce fait.

Faute par les Turcs d'instituer chez eux, au profit des autres races, de suffisantes garanties civiles, les chances de conflit ne peuvent que grossir à la faveur des bouleversements éventuels.

Et le livre de M. Elefthériadis demeure, en même temps qu'un précieux memento historique, un remarquable exposé de droit comparé.

Aux remarquables études que M. G. Skliros consacre à la **Question d'Orient**, et qui ont l'avantage d'être écrites en démotique, préside un souci plus moderne, celui des faits concrets et des réalités économiques, d'où dérivent les transformations sociales. M. Skliros nous montre avec clairvoyance la différence profonde qui sépare la société civile d'aujourd'hui, aux origines industrielles et commerciales, de la société féodale d'hier appuyée sur la possession du sol. Dorénavant ce n'est plus par la religion que se distinguent les nations, mais par le langage. La Turquie, ainsi que l'Asie entière, est demeurée féodale. Sur son sol, Arméniens et Grecs sont à peu près seuls à chercher leurs moyens d'existence en dehors de la terre. De là conflit avec les représentants d'autres races.

D'aspect moins aride, les variations historiques, artistiques, sociales, philosophiques que brode pittoresquement Idas autour de **Samothrace** sont également propres à faire réfléchir longuement. Tous les amants de la Grèce et de la Beauté y goûteront particulièrement les pages intitulées *la Victoire*, qui sont à mettre auprès de la « Prière sur l'Acropole ». Idas sent profondément sa terre.

C'est là un mérite qui devient suréminent chez le maître écrivain et conteur Argyris Ephtaliotis, qui passe sa vie à l'étranger et dont l'âme est dévorée de nostalgie. Avec quel agrément ses **Cahiers du Père Dimos**, que remet au jour le *Noumas*, nous promènent à travers la vie grecque. Cela m'a donné envie de rouvrir le précieux volume et je suis allé ainsi du Village natal à Constantinople, puis en Athènes, tout en causant au hasard des incidents de chaque heure. Rien de plus adorable. Peut-être est-ce au cours des premiers feuillets : *les Premières années*, que l'émotion est la plus intense. L'inspiration de ces proses est la même que celle où les **Vieux airs** puisent leur charme de sincérité presque ingénue. Elle est toute de sentiment et jaillit directement du sol, de l'heure, des choses regrettées et familières.

Plus subjectifs, les sonnets délicats que Georges Lambelet nous

offre sous le simple titre de **Vers** dégagent une émotion non moins discrète. Une grande pureté de forme et de pensée les distingue. Parmi la série intitulée *Attique*, il faut retenir particulièrement *le Cimetière* et *Automne ;* entre ceux qui se groupent sous la rubrique *Ad Amicam*, nous avons aimé *Pythie, Dans les bois* et surtout les deux pièces finales : *Hymne à la douleur* et *A la Mère*. L'art de ce poète est très proche de celui de Lambros Porphyras, et il ne dit que ce qu'il faut dire.

Tout autre est l'**Apethantos** de Sotiri Skipis, tout autre, c'est-à-dire moins modeste et mesuré, mais tout éclatant au contraire de dons imaginatifs et verbaux dont l'abondance même peut devenir un défaut, au regard de la pureté hellénique.

Ce poème est à coup sûr le plus original qu'ait écrit Skipis, et l'un des plus puissants parmi les productions de la nouvelle littérature grecque. Il est divisé en sept rhapsodies symboliques, qui mettent en scène la psychologie du poète, autre Pèlerin passionné. Tour à tour Ulysse et Childe Harold, Faust et Dante, le héros qui s'est embarqué sur le vaisseau du Songe vient jeter l'ancre au pays de la Fable. Il y reçoit le baiser de son aïeule au château du Dragon. Ayant bu de l'eau de Jouvence, il repart sur la mer des joies et des peines. Bientôt, il fait la rencontre de la Gorgone de la tradition, qui l'interroge sur la Grèce et sur Alexandre, immortel roi des Hellades. La suivante rhapsodie nous montre Byron et Shelley venant se ranger parmi les compagnons du Héros, puis c'est la découverte du puits enchanté, la descente aux enfers et le retour vers la patrie en compagnie d'Iphigénie et de Marguerite : l'âme antique de l'épopée donnant la main à l'âme moderne du lyrisme. Toutes deux sont baptisées dans l'onde sacrée de Castalie et c'est ainsi que, dans l'inspiration du poète, la Raison et la Foi, l'Esprit et le Cœur se doivent conjoindre. Précisément, il semble bien que l'intellectualisme l'emporte ici un peu trop sur le reste, c'est-à-dire sur l'émotion pure et créatrice. Il y a dans chaque rhapsodie de grandes beautés, dont l'expression gagnerait à être plus mesurée pour rester plus évocatrice. Ce symbolisme de roman de chevalerie — sans raillerie, ni blâme — ne fait que perdre aux amplifications qui le font tourner à l'allégorie et en restreignent la portée suggestive. Ce poète fait songer à certaines productions du poète portugais Eugénio de Castro, à *Sagramor*, par exemple. Il représente un grand effort; il affirme surtout, en dépit de résistances quelque peu justifiées de la part du milieu grec, un remarquable poète, fougueux, exalté, maître du rythme et passionnément personnel. Il ne nous en voudra pas de nos restrictions ; car nous attendons beaucoup de lui.

Un mot, en terminant, pour rendre justice aux **Poèmes patriotiques** d'Alékos Galanos, qui chantent les héros de la Grèce ;

les Miaoulis, les Tsabellas, les Phouphas, les Diakos. Dans une forme qui rappelle celle de Paraskhos, le poète a, certes, moins de puissance que Valaoritis ; mais il n'y met pas moins de conviction. Stéphanos Martzokis lui écrivit une chaleureuse préface.

MEMENTO. — Outre Jean Moréas, qui avait débuté par un recueil de vers en sa langue maternelle : *Tourterelles et Vipères*, la Grèce pleure deux poètes enlevés à la fleur de l'âge : Petros Zitouniatis et Spilios Passayannis, qui fut de la *Tekhni* en 1898.

D'après M. Arvanitopoulos (*Panathinaia*, 31 mars 1910) c'est de Grèce que les Européens primitifs seraient allés vers l'Inde et il faudrait abandonner l'opinion contraire, que nous ne partagions pas, du reste.

Nous avons reçu *To Sphyri*, drame de Mme Irène Dimitracopoulos ; *Ta Tria philia*, de Constantin Christomanos, *To Violi*, poèmes de Lecopoulos, *Matomenais daphnais*, poésies de Kelepouris ; *Roda kai mila*, études de Jean Psichari, etc.

A *Néa Zoï* de beaux vers d'Aristos Cambanis : *A l'esprit de la campagne*, et un curieux roman de Petroula Psiloritis : *Moi, Vous tous*.

A *Sérapion* des pages émues de Skipis sur sur l'auteur des *Echos*, le regretté Spilios Passayannis.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

Henry Dubosc et Julien Goujon : *L'Engagement théâtral;* Duchemin 3 50

Esotérisme.

Saint-Yves d'Alveydre : *Les Clefs de l'Orient ;* Libr. Hermétique. 3 50

Histoire

Louis Batiffol : *Le Roi Louis XIII à vingt ans ;* Calmann-Lévy. 3 50

Horace Bleackley : *Les Grandes Courtisanes anglaises du XVIIIe siècle ;* Juven. 7 50

Duchesse de Dino : *Chronique de 1831 à 1862*, IV ; Plon. 7 50

Vicomte du Breil de Pontbriand : *Le Comte d'Artois et l'Expédition de l'île d'Yeu ;* Champion. 2 »

J. Hervez : *La Cour et la ville sous Louis XV, d'après les Mémoires de Casanova ;* Albin Michel. 5 »

Léon Van Neck : *1870-71 illustré ;* Dorbon aîné. » »

Maxime Wuillaume : *Mes cahiers rouges au temps de la Commune ;* Ollendorff. 3 50

Littérature

J.-L. Boillin : *Le Secret des Grands Ecrivains ;* Falque. 2 50

Henry Gaillard de Champris : *Emile Augier et la Comédie Sociale ;* B. Grasset. 6 »

Jean Héritier : *Une Critique de Chantecler ;* Sansot. 1 »

Paul Lafond : *l'Aube romantique. Jules de Rességuier et ses amis* ; « Mercure de France ». 3 50

Léonard, *Idylles et poèmes champêtres* intr. par E. Henriot ; Sansot. 2 »

Paul Lombard : *Etienne Bellot ;* « L'art Libre ». » »

Louis Maigron : *Le Romantisme et les Mœurs ;* Champion. 8 »

Gabriel Pérouse : *Georges Chastellain;* Etude sur l'hist. polit. et littér. au XVIe siècle ; Champion. 3 »

Paul Reboux et Charles Muller : *A la Manière de...*, nouv. série suivie des séries parues antérieurement ; B. Grasset. 3 50

Musique

Album Rostand : *Des vers en musique ;* Flammarion. 6 »

Philosophie

Georges Dumesnil : *Les Conceptions philosophiques perdurables ;* Beauchesne. » »

Léon Paschal : *Esthétique nouvelle fondée sur la Psychologie du Génie ;* « Mercure de France ». 7 50

F. Pillon : *L'année philosophique ;* Alcan. 5 »

Ed. Roehrich : *Philosophie de l'Education ;* Alcan. 5 »

Poésie

Pierre Boisie : *Cabarets d'Ivresse... et d'Amour ;* « Art et Travail ». 3 50

Dominique Combette : *Présence ;* Bibliothèque du « Temps Présent ». 3 50

Jacques de la Faye : *Amitiés de Reine ;* Emile-Paul. 5 »

Robert E. Mélot : *Printemps ;* Bruxelles, Larcier. » »

Noël Nouet : *Les Etoiles entre les Feuilles ;* Bibliothèque du « Temps Présent ». 3 50

Maurice Pottecher : *Paroles d'un Père ;* Libr. des « Annales ». 3 50

Prosper Roidot : *La Lumière des Buis ;* Bruxelles, Lacomblez. 2 50

Psychiatrie

Scipio Sighele : *Le Crime à deux ;* Giard et Brière. 4 »

Questions religieuses.

Henri Bremond : *Apologie pour Fénelon*, Perrin. 3 50

E. Cauderlier : *L'Eglise infaillible devant la science et l'histoire ;* Nourry. » »

Roman

Georges Beaume : *Le Maître d'Ecole ;* B. Grasset. 3 50

George Bonnamour : *Les Trois poteaux de Satory ;* Plon. 3 50

Léon Frapié : *Les Contes de la Maternelle ;* Calmann-Lévy. 3 50

Maurice J. Glomeau : *Après la Fête du Gui ;* « Ed. Française ». 3 50

Edmond Jaloux : *Le Boudoir de Proserpine ;* Dorbon aîné. 5 »

Maurice La Belangerie : *Le Clocher fleuri ;* B. Grasset. 3 50

Cecile Laporte : *Aquarelles Bleues et Silhouettes Sombres ;* Sansot. 3 »

Henri Le Verdier : *L'Amour qui sauve ;* Douville. 1 »

Paul Margueritte : *La Faiblesse humaine ;* Plon. 3 50

Ralph Paine : *La Victoire Imprévue ;* Ed. du « Monde illustré. 3 50

L. Pirandello : *Feu Mathias Pascal*, trad. par H. Bigot ; Calmann-Lévy. 3 50

Blanche Sahuqué : *L'Amour découronné ;* Sansot. 3 50

Emile Sicard : *Les Marchands ;* « Mercure de France ». 3 50

Hippolyte Taine : *Etienne Mayran ;* Hachette. 3 50

Une Femme Curieuse : *L'Art de séduire les Hommes ;* Juven. 3 50

Humphry Ward : *Daphné ou le Mariage à la Mode*, trad. de Michel Epuy ; Juven. 3 50

Sociologie

Georges Aubert : *La Finance Américaine ;* Flammarion. 7 50

A. Bonnefoy et L. Méri Dahdah : *Répertoire général des Emplois publics et administratifs ;* Flammarion. 6 »

H. Bouasse : *Bachot et Bachotage ;* Lethielleux. 2 50

François Bournand : *Pages de la Charité ;* Messein. 3 50

Alcide Ebray : *La France qui meurt ;* Soc. française d'imprim. 5 »

Henri Le Pointe : *La Roumanie Moderne ;* Jouve. 2 »

H. Pirenne : *Les anciennes Démocraties des Pays-Bas ;* Flammarion. 3 50

A. Viallate : *La Vie Poétique dans les Deux Mondes*, 1908-1909 ; Alcan. 10 »

Théâtre

Henry Bordeaux : *La Vie au Théâtre ;* Plon. 3 50

Emile Faguet : *Propos de Théâtre* 5e série ; Soc. fr. d'imprim. et de libr. 3 50

Edmond Got : *Journal, 1822-1901*, tome II ; Plon. 3 50

Marcel Loumaye : *L'Actrice*, pièce en 4 actes en prose, suivie de *Le Bouquet de Violettes*, etc. ; Bruxelles, Ed. de la « Belgique artist. et littér. ». 2 »

Edouard Mariette : *Othello ou le More de Venise de W. Shakespeare*, drame en 5 actes. Jouve. » »

Voyages

Lieut.-Colonel Baratier : *A travers l'Afrique* ; Fayard. 1 50

O. Beauchamp : *L'Ile de France* ; Publication du « Tour de France ». » »

P. Foncin : *Les Maures et l'Estérel* ; Colin. 3 50

J. Jœrgensen : *Pèlerinages franciscains*, trad. par T. de Wyzewa ; Perrin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jules Renard. — A propos du Musée de Genève. — A propos de l'Empire libéral. — Une lettre de M. Serge Sturtz-Mologuine. — Une lettre de M. Maurice du Plessys. — David d'Angers et Napoléon. — L'Exposition rétrospective de Rome. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort de Jules Renard. — Jules Renard est mort le 22 mai, à 1 h. 1/2 du matin, dans sa maison de la rue du Rocher, à Paris. Il n'avait que quarante-six ans. Depuis quelques années, sa santé déclinait ; une vieillesse précoce avait blanchi ses cheveux et altéré ses traits. Il vient de succomber à une crise d'urémie.

Né en 1864 à Châlon-sur-Mayenne, il passa toute son enfance dans la Nièvre, à Chitry-les-Mines, petit pays où il continua à résider chaque été dans sa maison de campagne de « la Gloriette », et dont il mit si souvent en scène les sites et les rustiques habitants dans ses récits et croquis champêtres. Il fit ses premières études à Nevers, puis vint les poursuivre à Paris, au lycée Charlemagne. Après un court stage dans une maison commerciale, il décide de se vouer à la littérature. Il donne des vers au *Zig-zag*, à la *Chronique parisienne*, au *Décadent*, à *la Plume*, des chroniques au *Roquet*, publie en 1886 une plaquette de vers, *les Roses*, et en 1888 un recueil de nouvelles, *Crime de Village*. Il se marie cette année même.

A la fin de 1889, se fonde le *Mercure de France*, dont le premier numéro paraît, sur 32 pages, avec la date de janvier 1890. Renard est parmi les fondateurs de cette revue de « jeunes », en compagnie de G.-Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Julien Leclercq, Ernest Raynaud, Albert Samain et Alfred Vallette. Il y collabore d'une façon assidue pendant trois ans, y publiant la plupart des matières qui forment le volume des *Sourires pincés*, son véritable début littéraire, paru en automne 1890, et un grand nombre des morceaux des volumes subséquents, entre autres d'importants fragments de *Poil-de-Carotte*. A partir de 1893, sa collaboration au *Mercure* s'espace. Tous les grands journaux lui sont ouverts.

Après *Sourires pincés*, chez Lemerre, paraissent chez Ollendorff, *l'Ecornifleur* (1892), *Coquecigrues* et *la Lanterne sourde* (1893) ; au « Mercure » *Deux fables sans morale* (1893) ; chez Flammarion, *le Coureur de filles* et *Poil-de-Carotte* (1894) ; au « Mercure », *le Vigneron dans sa vigne* (1894) ; puis, en 1896, ce sont les *Histoires naturelles*, chez Flammarion, *la Maîtresse*, chez Simonis-Empis, *Bucoliques*, chez Ollendorff ; en 1907, c'est *les Philippe*, chez Pelletan ; en 1908, *Nos frères farouches*, chez Fayard ; en 1909, *Ragotte*, chez Floury.

En 1895, Renard débute au théâtre avec *la Demande*, en collaboration avec Georges Docquois, créée à Boulogne-sur-Mer et reprise à l'Odéon ; en 1897, le Cercle des Escholiers donne *le Plaisir de rompre*, qui entre en

1902 au répertoire du Théâtre-Français ; puis ce sont successivement *le Pain de ménage*, *Poil-de-Carotte*, son plus grand succès de théâtre, comme ce fut son plus grand succès de librairie, *Monsieur Vernet*, enfin *la Bigote*, que vient de représenter l'Odéon.

En 1900, Jules Renard recevait le ruban de la Légion d'honneur et, en 1907, il était élu membre de l'Académie Goncourt, où il remplaçait J.-K. Huysmans.

Maire de son village depuis 1904, Renard consacrait depuis quelques années une partie de son activité à une intéressante propagande éducatrice et démocratique parmi les paysans. Il donna longtemps, hebdomadairement, à *l'Echo de Clamecy*, sous le titre de *Mots d'écrit*, des causeries sur des sujets de morale sociale et de politique, qui ont été réunies en volume, à Nevers, par les « Cahiers nivernais ».

Nous ne saurions, dans ce court écho où nous avons voulu seulement réunir quelques dates, nous livrer à une appréciation de l'œuvre et du talent du parfait écrivain que viennent de perdre les lettres françaises. Nous donnerons sur Jules Renard, dans notre prochain numéro, un article de M. Ernest Raynaud, qui fut l'ami de toute son existence et le connut dès ses premiers débuts à Paris. Rappelons que M. Henri Bachelin a fait paraître, l'année dernière, un excellent petit volume très complet, sur *Jules Renard et son œuvre*.

La levée du corps de Jules Renard a eu lieu le 23 mai, au milieu d'une grande assistance de littérateurs et d'artistes, ainsi que de plusieurs notabilités politiques. Le corps a été dirigé par la gare de Lyon sur Corbigny, accompagné du fils du défunt et de MM. Tristan Bernard, Alfred Athys et Henri Bachelin. Il a été enterré le lendemain au cimetière de Chitry-les-Mines.

§

A propos du Musée de Genève.

Genève, le 12 mai 1910.

Monsieur le Directeur du *Mercure*, Paris.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié, dans votre numéro du 16 avril dernier, un article de M. A. van Gennep sur le nouveau Musée d'Art et d'Histoire de la ville de Genève. Les appréciations de l'auteur sont de telle nature qu'elles me paraissent exiger certaines rectifications et j'ose espérer que vous voudrez bien les soumettre à vos lecteurs.

Je ne songe pas d'ailleurs à protester contre l'opinion de M. van Gennep à l'égard de l'architecture du musée de Genève ; il la juge prétentieuse malgré la simplicité de sa façade et la tranquillité de ses lignes ; c'est affaire de goût et c'est le droit absolu de l'auteur de proclamer le sien. Je n'ai pas non plus l'intention de rechercher comment il a pu visiter en détail un bâtiment qui n'est point encore accessible au public, mais le Directeur de la *Revue Ethnographique* est un homme de science, familier avec toutes les exigences de la méthode et de la critique objective.

J'ai donc éprouvé quelque surprise à constater que M. van Gennep exécutait sommairement la distribution intérieure d'un édifice dont il n'a pu voir que les murs et condamnait le parti adopté pour des salles inachevées dont il ignore la destination. Ce n'est pas non plus, me paraît-il, un procédé scientifique que d'appeler une galerie, collection de « croûtes », sans connaître une seule des œuvres qui la composent. Le Musée de Genève n'a certes pas la prétention de rivaliser avec ses grands confrères européens, mais, dans sa modeste sphère, il renferme nom-

bre de toiles remarquables dont le Louvre lui-même pourrait se faire honneur et je serais heureux que les lecteurs du *Mercure* eussent l'occasion de le constater quelque jour. Sans parler de l'ancienne école genevoise, si personnelle et si originale, des pastels de Liotard, le rival de La Tour, ni des œuvres de Petitot, le maître insurpassé du portrait en émail, les visiteurs trouveront dans nos salles le retable fameux de Conrad Witz de Bâle, peint en 1444 pour le maître-autel de la cathédrale de Saint-Pierre de Genève et auquel les historiens de l'art allemand attachent une importance capitale. Il convient de signaler aussi, à côté d'œuvres remarquables des écoles italiennes, une série de portraits parmi lesquels celui de Jean-Jacques Rousseau par La Tour, celui de la vicomtesse de la Valette, l'un des chefs-d'œuvre de Hogarth, celui de Diderot par Lewitski, le plus génial des peintres russes, de très beaux Largillière, des Nattier, des Van Loo, enfin le célèbre « Rieur » de l'école espagnole et d'admirables Corot.

Ce n'est pas d'ailleurs au hasard des encans qu'ont été acquises ces « croûtes nombreuses », puisqu'il plaît à M. van Gennep de les nommer ainsi. Les unes ont été données à la ville par le peintre Arlaud, le maître et l'ami du Régent, d'autres par Napoléon Ier, qui voulut que Genève fût comprise au nombre des « bonnes villes » auxquelles il fit distribuer une partie des œuvres rapportées de ses campagnes ou déposées dans les gardes-meubles de l'ancienne royauté.

Notre Musée possède, d'autre part, quelques marbres antiques non dépourvus de mérite et deux bustes célèbres par Houdon, ceux de Necker et du docteur Tronchin. Il est incontestable que ces sculptures ne peuvent être considérées comme des « chefs-d'œuvre indigènes » ; ce n'est pas non plus, je pense, le cas de la Vénus de Milo ni de la Victoire de Samothrace, ces deux gloires du Louvre, mais si M. van Gennep ignore le nom du genevois Pradier, il n'en est pas de même des artistes et des historiens de l'art qui trouveront avec plaisir, dans une galerie spéciale, la réunion la plus importante formée jusqu'à présent des ouvrages de celui que l'on a appelé, à juste titre, le dernier des Grecs.

En décidant de grouper dans un édifice construit à cet effet les collections artistiques et les séries de premier ordre que nous possédons dans le domaine de l'histoire, de la numismatique et des antiquités nationales, les autorités municipales de la Ville de Genève ont donné un incontestable témoignage de leur sollicitude pour le développement intellectuel de notre peuple et pour la haute culture en général. Cette attitude méritait mieux, semble-t-il, qu'un jugement prématuré, basé sur des assertions inexactes. En le prononçant avec quelque légèreté — qu'il me permette de le lui dire, — M. van Gennep s'est placé au seul point de vue de nos collections ethnographiques « où un tas de choses quelconques sont bien vues et des raretés sont dissimulées dans un coin ». *Inde irae !* Une tente et quelques objets du Haut Nil seraient relégués au Musée d'Horlogerie ; l'auteur veut parler sans doute du Musée des Arts décoratifs, auquel ils ont été spécialement légués, il y a quelques années.

Mais que M. van Gennep veuille bien se rassurer et nous faire crédit quelque temps encore, avant de décider que l'Ethnographie est regardée à Genève comme quantité négligeable.

L'Ethnographie obtiendra la place qui lui est due, sans qu'il soit nécessaire pour cela de vendre nos collections à Berlin ; elles trouveront les locaux nécessaires, soit au Musée d'Art et d'Histoire, soit au nouveau Muséum d'Histoire Naturelle, dont la construction est, dès aujourd'hui, prévue, pour remplacer l'ancien, devenu insuffisant : il sera dès lors facile d'installer définitivement les séries ethnographiques et de les classer comme il convient, sous la direction d'un conservateur compétent.

Dans un ouvrage récent, M. van Gennep reprochait aux travaux de l'un de ses confrères leur caractère de « fantaisie prétentieuse, à laquelle une documentation étendue donne un brillant scientifique ».

Je me garderais de caractériser de la sorte l'article que le savant ethnographe a cru devoir consacrer au Musée de Genève, mais je regrette de ne pouvoir constater, tout au moins, l'étendue et la sûreté de sa documentation sur le sujet traité par lui dans votre revue.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

ALFRED CARTIER,

Directeur du Musée d'Art et d'Histoire.

§

A propos de l'Empire libéral. — Nous recevons de M. Camille Pitollet la lettre suivante :

Dans la critique qu'il a donnée, tome LXXX, de l'ouvrage où M. E. Ollivier « fait le récit de ce qui est resté la tragédie de sa vie », M. Edmond Barthèlemy discute de façon très serrée le point de vue de l'ex-premier ministre de « l'Empire libéral » et il n'était guère possible d'exprimer, en un si court espace, des jugements plus lumineux. Si nous demandons, par suite, au *Mercure* l'hospitalité de ces quelques lignes en les rattachant à l'article sur *l'Empire libéral*, c'est beaucoup moins parce que nous ambitionnons de le compléter, à notre manière, que parce que l'occasion s'offrait à nous, sous cette forme indirecte, d'exhumer une contribution fort importante, qui jette un jour très vif sur la fort grave question de la responsabilité de M. E. Ollivier dans cette lamentable aventure à laquelle son nom est attaché.

Notre goût pour les « lectures rétrospectives » nous faisait récemment rechercher dans des collections bigarrées de vieux journaux des documents hétéroclites destinés à orner quelques reconstitutions archaïsantes de littérature et d'histoire. C'est ainsi qu'en feuilletant l'année 1873 de la *Kœlnische Zeitung*, nous y retrouvâmes les sept articles que M. Wilhelm Oncken, professeur d'histoire à l'Université de Giessen, y publia sous le titre : *Zur Geschichte der Katastrophe des Kaiserreichs* et dont les conclusions sont demeurées, en leur temps, irréfutées par les amis, encore si nombreux, de l'Empereur déchu, qu'il accablait. Mais ce n'est point tant cette prose, d'ailleurs visiblement impartiale, d'un estimable écrivain que nous voudrions voir rappelée aux souvenirs français, que l'inoubliable contribution enfouie, sous le titre : *Une Page d'Histoire*, dans *l'Indépendance Belge* du 4 mai 1874 — ainsi que les compléments publiés par l'auteur anonyme aux n^os des 9 et 12 mai 1874 du même organe — avec, comme commentaire merveilleusement adéquat, l'article de Oncken : *Napoleon III am 5. und 6. Juli 1870*, au *vol.* II, *fascicule* 8, de la Revue de Julius Rodenberg à Berlin, *Deutsche Rundschau*, pp. 319-324. De ce commentaire, vieux aujourd'hui de plus de 33 années, nous voudrions pouvoir traduire ici la teneur intégrale. L'espace réservé aux *Correspondances* dans le *Mercure* ne nous le permettant pas, nous nous bornerons à en donner l'exacte analyse et à en rendre en notre langue les passages les plus caractéristiques, souhaitant qu'un lecteur en éprouve le désir de réimprimer autre part ces capitales contributions, trop inaccessibles au gros des historiens eux-mêmes.

Oncken a écrit son article dans l'intention de rappeler, sans doute, que c'était à l'Empereur qu'incombait l'adjonction de la fameuse clausule finale — véritable déclaration de guerre à la Prusse — dans la déclaration par laquelle Gramont répondit le 6 juillet 1870 à l'interpellation Cochery, clausule que ce même Gramont avait, le 2 janvier 1872, dit, devant la Commission d'enquête, n'avoir pas été contenue dans le texte officiellement arrêté au Conseil des ministres à Saint-Cloud, mais sans qu'il daignât en désigner l'auteur responsable. Déjà, dans ses articles de la *Kœlnische Zeitung*, Oncken rejetait cette adjonction sur Napoléon III, ajoutant prudemment que le matériel documentaire dont il disposait ne lui permettait pas de rien conclure touchant une influence possible de la part de l'impératrice. Cette fois, par contre, sa conviction est bien arrêtée et il n'hésite pas à attribuer, sur la foi de son garant — en lequel il distingue une personnalité « qui, ou bien a compté parmi les ministres, ou était à même de reproduire l'immédiate communication de l'un d'entre eux », déplorant, en même temps, le silence obstiné de « MM. de Gramont et Ollivier, par ailleurs si loquaces » (*die Redseligkeit selbst*) — à Eugénie, influencée par son confesseur, la maternité de la phrase qui déchaîna l'incendie. Mais c'est, de plus, en son nom propre qu'il parle, lorsque, en appelant aux propres paroles que lui adressa « un homme d'Etat haut placé », l'écrivain allemand affirme solennellement : « *A minuit, la paix était assurée ; à une heure du matin, la guerre était certaine. Voilà ce qu'a fait l'impératrice, sous l'influence de son confesseur.* » (*Um 12 Uhr war der Friede gesichert, um 1 Uhr der Krieg entschieden. Bewirkt hat das die Kaiserin unter dem Einfluss ihres Beichtvaters.*)

Touchant la part qu'a prise M. E. Ollivier à la rédaction du cinquième paragraphe de la déclaration lue par Gramont, voici comment s'exprimait Wilhem Oncken, après avoir transcrit le texte de ce paragraphe et répété que M. Ollivier s'était empressé d'affirmer « qu'il abondait dans les idées de l'Empereur, parce que, lui aussi, il croyait qu'un langage précis et ferme assurerait la paix au gouvernement

impérial... » et qu'en outre c'était à M. Ollivier qu'était due l'adjonction de l'allusion au « trône de Charles-Quint » :

« Notons, donc, en passant que ce serait, par suite, M. Ollivier qui aurait été cause que l'on admit l'insipide mention du « trône de Charles-Quint » et insistons sur ce fait que sa proposition ne fit que renforcer une phrase qui n'était rien moins que le premier pas pour franchir le Rubicon. L'hypothèse nettement exprimée qu'un prince allemand librement élu par les Cortes espagnoles n'avait été « mis » là-bas par le roi de Prusse que pour troubler l'équilibre européen et porter préjudice à la France n'était pas précisément flatteuse pour l'honneur du peuple espagnol et elle était décidément injurieuse pour l'Etat qui se trouvait, dans toute cette affaire, entièrement hors de cause. *Cette phrase à elle seule créait une situation fort grave.* (*Schon dieser Satz schuf eine sehr ernste Lage.*) Sans nul doute, ses auteurs étaient convaincus que la candidature du prince Leopold serait retirée du jour où, tant à Madrid qu'à Sigmaringen, l'on aurait connaissance de la déclaration du duc de Gramont au Corps législatif. La mise en cause intentionnelle d'une puissance absolument irresponsable trahissait, par conséquent, en toute évidence l'idée d'exploiter le retrait de la candidature comme une défaite de la Prusse et d'obtenir, fût-ce au risque d'une guerre, l'aveu formel de cette défaite. Lorsque cette phrase serait devenue publique, il devait être difficile au Cabinet impérial — sinon impossible — de se contenter du simple désistement, de l'annulation du choix du prince. Mais, dès lors, la Prusse n'était-elle pas en droit de se plaindre d'une grossière insulte? Qui voulait la paix n'était point autorisé à recourir à un tel langage. (*Wer den Frieden wollte, durfte solche Sprüche nicht führen*). » Nous livrons ces graves paroles à la réflexion de nos historiens. — CAMILLE PITOLLET, *agrégé de l'Université, docteur ès-lettres.*

Nota. — Dans notre lettre au *Mercure* sur les plagiats de Stendhal (LXXXIII, pp. 567-569), une erreur typographique nous fait attribuer à M. C. Segré le recueil édité par M. A. Lumbroso, qui — notons-le en passant — a publié quelques détails peu connus sur le candidat au trône d'Espagne en 1870, Leopold von Hohenzollern, dans son livre : *Attraverso la Rivoluzione e il I° Impero* (Turin, 1907), pp. 401-408 : *La guerra franco-prussiana provocata da un nipote di G. Murat.* Nous devons également ce livre à l'obligeance de l'auteur, que nous remercions ici avant de le prendre à partie sur une question toute differente. (Cf le fasc. 1-2 des *Studi di filologia moderna*, 1910.)

§

Une lettre de M. Serge Sturz-Mologuine.

Nice, le 15 mai 1910.

Au « Mercure de France »
Paris.

Monsieur le Directeur,

Dans le n° du « Mercure » du 1er mai, je lis, dans l'article de M. Saint-Alban, consacré à la Police des Mœurs, la phrase suivante :

«.... Les pays latins et *slaves* inclinent vers notre système : surveillance de la police, inscription des filles, maisons approvisionnées presque par l'autorité municipale.... »

En parlant des pays slaves, M. Saint-Alban tombe dans l'erreur, du moins pour ce qui concerne la Russie, où le mouvement abolitionniste est très fort, comprend presque entièrement tout le corps médical et a pour porte-parole, à quelques exceptions près, la presque unanimité des organes de la presse.

D'autre part, le Congrès National pour la lutte contre la prostitution, qui vient de se terminer à Saint-Pétersbourg, a voté à l'unanimité moins 13 voix deux résolutions, tendant, l'une *à la suppression complète de toute réglementation*, l'autre *à la fermeture immédiate par voie législative des maisons closes.*

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

SERGE STURTZ-MOLOGUINE.

Rédacteur à la *Novaïa Rouss* de Saint-Pétersbourg.
Nice, 8, rue Michel-Ange.

§

Une lettre de M. Maurice du Plessys.

Paris, le 20 mai 1910.

Mon cher Vallette,

En réponse à certaines questions qui m'ont été posées au lendemain de la mort de Jean Moréas par plusieurs correspondants, dont quelques-uns anonymes, je me vois dans la nécessité de recourir à l'hospitalité du *Mercure de France* pour vous prier, mon cher Vallette, de bien vouloir porter à la connaissance de votre public mondial, ceci, à savoir que : moi, Maurice du Plessys, poète lyrique, déclare, parlant à tous qu'appartiendra, en ma qualité de nouveau Chef de l'Ecole Romane Française, successeur en cet emploi de notre très regretté Jean Moréas, déclare, dis-je, entendre ne changer quoi que ce soit ni aux principes, ni à l'action, ni à la manière d'être générale de l'Institut conçu, créé de toutes pièces et fondé par moi à Paris en 1891, sous le nom d'*Ecole Romane Française* et sous la direction de Jean Moréas, son premier chef, qualité dont vient de le déposséder la mort. J'ajoute que la Pléïade Romane (moins Moréas) est toujours, grâce à Dieu, la même qu'en 1891, protestant de plus à tous ceux que la chose peut intéresser qu'elle ne changera pas, du moins de mon fait, non plus que la marque de l'Ecole, emblème du principe de la dite. *Sint ut sunt aut non sint.*

Croyez-moi, mon cher Vallette,

Tout votre

MAURICE DU PLESSYS.

§

David d'Angers candidat et Napoléon. — En l'année 1839, on préparait des élections, et le sculpteur David d'Angers, poussé par des amis, avait songé à se présenter aux censitaires du 8e arrondissement; mais M. Eug. Bethmont, qui fut envoyé à la Chambre trois ans plus tard et devint ministre en 1848, était son concurrent.

David d'Angers, saisi de scrupules — les électeurs libéraux allaient se diviser sur deux noms et amoindrir leurs forces — adressa à M. Aug. Callet, secrétaire de M. de Genoude à la *Gazette de France*, la lettre suivante (1) :

Monsieur le Rédacteur,

Veuillez, je vous prie, annoncer dans votre journal que je me retire de la candidature du 8e arrondissement.

Persuadé que, dans la crise où se trouve actuellement la France, il est de la plus haute importance que les électeurs ne nomment à la députation que des hommes vraiment patriotes, et qu'une lutte entre deux candidats de l'opposition pourrait servir à faire passer le candidat ministériel, je n'ai pas balancé un instant, comme dans toutes les circonstances de ma vie, à faire, pour le succès de notre sainte cause, abnégation de mon désir de sauver les intérêts des arts et de la liberté au sein de la représentation nationale.

J'engage donc tous mes amis politiques à reporter leurs suffrages sur M. Bethmont qui, dans plusieurs réunions, s'est posé comme un énergique défenseur des droits du pays.

Mais, je dois ici, pour satisfaire au besoin de ma cause, exprimer ma vive et profonde reconnaissance de l'accueil bienveillant et des témoignages d'estime que j'ai reçus d'un si grand nombre d'électeurs du 8e, en 1837, et dans les élections actuelles.

Agréez, monsieur le Rédacteur, etc. »

DAVID d'Angers.

Paris, 24 février 1839.

(1) Le journal annonça le désistement sans publier la lettre, qui est restée inédite.

Nobles sentiments, aujourd'hui rares. L'artiste avait cinquante ans, il était membre de l'Institut, professeur aux Beaux-Arts. Un de ses élèves, le sculpteur Etienne Montagny, contait volontiers une anecdote assez jolie de la jeunesse de son maître. Il nous faut remonter jusqu'à l'année 1810, où David remporta à l'Ecole le prix de la Tête d'expression. Les rapins adolescents parlaient de Napoléon et de son regard fascinateur, de ce regard si troublant que nul, parmi les contemporains, n'a pu en déterminer la teinte.

— Eh bien, moi, je parie de faire baisser les yeux au Buonaparte, affirma David d'Angers.

— Toi ! nous tenons le pari.

Le lauréat de la Tête d'expression avait, comme l'Empereur, une puissance de regard extraordinaire. Napoléon devait, prochainement, rentrer à Paris par l'avenue des Champs-Elysées. A cheval, suivi de troupes, il parut au jour annoncé. La foule formait la haie. David s'était posté au premier rang. L'Empereur s'avance, une influence magnétique le contraint à tourner la tête vers un garçon chevelu qui le fixe ardemment. Il ralentit sa monture et considère l'audacieux.

Duel étrange de deux énergies, les prunelles adverses dardent leurs effluves... Au bout de quelques secondes, David d'Angers baissa les yeux, il avait perdu son pari ! — CHARLES CALLET.

§

L'exposition rétrospective de Rome. — A l'occasion des fêtes commémoratives de l'unité italienne, qui auront lieu l'année prochaine à Rome, une exposition rétrospective, comprenant plusieurs sections, sera installée au château Saint-Ange, sous la direction du colonel Borgatti.

Dans la section de topographie romaine figureront des reproductions en plastique d'anciens monuments qui n'existent plus, notamment des modèles de Saint-Pierre avant les travaux entrepris par Nicolas V et Jules II, du Campidoglio avant les travaux de Michel-Ange et de Vignola, de l'ancienne basilique Saint-Jean-de-Latran, etc.

Une section sera consacrée à l'histoire des costumes romains, avec une série de groupes en cire, anciens personnages habillés suivant les données fournies par l'archéologie.

Une exposition de pharmacie, chirurgie, parfumerie et céramique contiendra la reproduction de diverses boutiques de l'époque, et du cabinet du célèbre alchimiste et médecin Borri qui, prisonnier au château Saint-Ange, s'y trouva si bien qu'il ne voulut plus en sortir : il s'était créé là une clientèle spéciale et avait guéri l'ambassadeur de France.

Une autre section sera consacrée aux armes. A cet effet, le château Saint-Ange sera complètement équipé et armé dans ses tours, bastions, créneaux et meurtrières, pour donner l'illusion de ce qu'il était au moyen âge au moment de repousser un assaut.

Enfin l'exposition rétrospective des beaux arts occupera une place d'honneur. Le comte San Severino di Vimercate y enverra la célèbre statue qu'il possède, la *Pieta* de Michel-Ange ; la société des anciens marbriers viterbiens prépare une reproduction en marbre de la fontaine monumentale de Viterbe, qu'elle offre gracieusement à l'exposition.

§

Publications du « Mercure de France » :

ESTHÉTIQUE NOUVELLE FONDÉE SUR LA PSYCHOLOGIE DU GÉNIE, par Léon Paschal (I. Préliminaires. II. Le Génie, sa Psychologie et ses Modes de création. III. Les Problèmes de l'Art et de la Beauté). Vol. in-8, 7 fr. 50.

L'AUBE ROMANTIQUE, *Jules de Rességuier et ses Amis*, par Paul Lafond (*Chateaubriand, Emile Deschamps, Sophie Gay, Mme de Girardin, Victor Hugo, Lamartine, H. T. de Latouche, Sainte-Beuve, A. Soumet, Eugène Sue, Alfred de Vigny*, etc.), avec un portrait à l'eau-forte. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LES MARCHANDS, roman, par Emile Sicard. Vol. in-18, 3 fr. 50.

Nous allons prochainement mettre sous presse un volume de la série d'*Etudes Romantiques* de M. Léon Séché : *Delphine Gay* (*Mme Emile de Girardin*). Ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Alexandre Dumas, Eugène Sue et George Sand. Ce livre, tant en raison des questions traitées que de la valeur des documents mis en œuvre (plus de cent lettres inédites), est un des plus curieux de la série. Il contiendra un portrait de Delphine Gay d'après le dessin original de Hersent, un portrait de Mme de Girardin d'après le tableau de Chassériau, un portrait de Sophie Gay, et cinq fac-similés d'autographes. Le volume paraîtra en in-8, à 7 fr. 50. Les exemplaires de luxe porteront le nom du souscripteur, et leur nombre sera strictement limité à celui des souscriptions qui nous parviendront avant le 10 juin (Japon : 30 fr. ; Chine : 25 fr. ; Hollande : 20 fr.).

§

Le Sottisier universel.

Tout au plus, demain, serons-nous en droit de rééditer la boutade de Fontenelle : « Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle. » — J.-L. DUMONT, *l'Eclair*, 18 mai.

Et quand le bolide sera remonté dans les sphères inaccessibles à nos regards, vous verrez que nombre d'imbéciles s'écrieront joyeusement, comme dans *les Precieuses ridicules :* Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle. — HENRI ROCHEFORT, *la Patrie*, 18 mai.

Aucun livre important ne parût (*sic*), soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en France, sans qu'Edouard VII le lisât. — HENRI NICOLLE, *Supplément littéraire du Figaro*, 14 mai.

Le train royal est conduit par MM. Saint-Germain et Achères sur Persan-Beaumont, où il quitte la voie de la grande ceinture pour le réseau du Nord. — *La Dépêche Algérienne*, 19 mai.

Le rôle de la Taglioni sera tenu par Anna Pavlova et le triomphant Nijinsky. — *Echo de Paris*, 12 mai.

Coquilles.

Cette reprise d'une pièce [*la Fille Elisa*], qui fit du bruit et est démodée comme la formule nationaliste dont elle est le type idéal. — *Libre Parole*, 11 mai.

... Cette épée de Damoclès, sachons nous en servir même pour combattre des pratiques surannées qui remontent à l'ère des potaches. — *Revue Illustrée de la Carte postale*, 25 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo

BULLETIN FINANCIER

Les esprits sont à l'optimisme. Nous n'avons donc qu'à enregistrer les bonnes dispositions du marché.

Sur la dernière quinzaine le 3 o/o Français passe de 98.50 à 98.92; le 2 1/2 o/o Anglais reste à 82, ou 82.05; l'Extérieure Espagnole s'inscrit à 96.57, le 4 o/o Japonais nouveau à 96, le Turc unifié à 94.50. Quant aux fonds Russes, ils montrent une bonne tenue, le Consolidé 4 o/o à 95.50, le 4 1/2 o/o 1909 à 101.15, le 5 o/o 1906 à 103.90, le 4 o/o 1901 à 95.70.

Les Sociétés de Crédit font preuve d'une notable activité : la Banque de Paris progresse à 1.850, le Comptoir d'Escompte à 845, le Crédit mobilier à 736. Ce dernier établissement vient de patronner l'introduction sur le marché des actions de la *Banque de Commerce Privée de Saint-Pétersbourg*. Un groupe important a précisément réorganisé cette banque, dont le capital se compose de 60.000 actions de 200 roubles chacune, entièrement libérées en espèces.

De son côté la Banque de l'Union Parisienne a prêté son concours à l'augmentation de capital de la *Banque d'Athènes*. Ce sont là de petites affaires destinées seulement à mettre en appétit nos sociétés de Crédit qui toutes préparent une campagne importante. La Banque Française pour le Commerce et l'Industrie doit créer le Crédit foncier de Turquie; le Comptoir a mis à la disposition de la nouvelle Compagnie des omnibus les fonds nécessaires à la formation de son capital social. On parle de bien d'autres choses encore pour éclore en l'année de la Comète de Halley !

Le Masque d'Or.

P. S. — Signalons, avec plaisir, que, à l'occasion de l'exposition de Londres, M. Dorizon, directeur général de la Société Générale, vient d'être nommé Commandeur de la Légion d'honneur.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

---

2 Maisons, à Paris : 1° **Rue de la BANQUE, 20.** Cce : 317 m. R. br. 32.265 fr. **Mise à prix : 475.000** fr. ; 2° **R.N.-D. DES VICTOIRES,** 13. Cce : 187m. R. br. 20.710 fr. **M. à p. : 320.000** fr. A adj. s. 1 ench., Ch. n., 7 juin. Me Rafin, n., 60, Chaus. d'Antin.

Maison à Paris, **Rue de TOCQUEVILLE,** 99. Cce : 287m. R. 11.515 fr. **M. à p. : 140.000** fr. A adj. s. 1 ench., Ch. not., Paris, 14 juin. S'ad. Me Huguenot, not., 50, rue de la Boétie.

Maison à Paris **Rue des PANOYAUX** 49, et r. Delaître, 2. Cce : 310m. Rev. br. 8.550 fr. (Prêt Créd. fonc.) **M. à p. : 70.000** fr. Adj. s. 1 ench., ét. Taupin, not., Clichy, lundi 6 juin, 1 h.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 11 juin 1910, à 2 h. de relevée, en 3 lots, de :

1er Lot **PROPRIÉTÉ A CHANTILLY. Arron-dis. de Senlis** (Oise), près de la gare de Chantilly, à l'angle de trois chemins, dite « **Villa Espérance** » ou le « **Bois-St-Denis** » à usage d' **ÉTABment D'ENTRAINEUR DE CHEVAUX DE COURSES** douze boxes Cce : 1.390m carrés environ. **M. à p. : 30.000** fr.

2e Lot. **TERRAIN SIS AU VÉSINET** (Seine-et-Oise) 75, av. Centrale, rive gauche, non clôturé. Cce : 1.520 m. carrés 78 environ. **M. à p. : 4.500** fr.

3e Lot **TERRAIN SIS AU VÉSINET** (Seine-et-Oise) 83, av. Centrale, rive gauche. Jardin avec serres, tennis, clôtures. Cce : 1.548 m. carrés environ. **Mise à pr. : 6.000** fr.

S'adresser : à Mes Devaureix et Geoffroy, avoués à Paris, à Mes Gastaldi et Aron, not. à Paris ; et sur les lieux pour visiter.

R. PAPIN, 3, (Sd. Arts et Métiers). R. b. 19.427 fr. **M. à p. : 200.000** fr. 2° **R. SAULNIER, 13,** r. b. 13.853 fr. ; **M. à p. : 140.000** fr. Adj. 1 ench. Ch. not., 21 juin ; Rocagel, 182, r. Rivoli.

Maison de rapport, r. du Commerce, 23. R. b. 7.926 fr. **M. à pr. : 75.000** fr. Adj. 1 ench. ch. not., 28 juin. S'ad. aux not. Mes Faucheyer et Nottin, 5, r. Ville-l'Évêque.

Maison 5e arrt **R. THOIN, 4.** Cce 505 m. env. R. br. 9.637 fr. **M. à p. : 85.000** fr. Adj. ch. not., Paris, 21 juin. Me Dauchez, not., 37, quai Tournelle.

MAISON à Paris, 14, r. des Prêtres-St-Séverin. R. b. 3.900 fr. **M. à p. : 50.000** fr. Adj. s. ench., ch. not., 7 juin, Me Thio de la Chaume, not., 8, b. Sébastopol.

Adj., ch. not., Paris, le 7 juin 1910.

QUATRE IMMEUBLES :	Cont.	Rev. b.	M. à p.
Impasse de Saxe, 9 ..	1,546m		120 000 f.
Place d'Alleray, 3 ...	1,619m	13.430 f.	150.000 f.
Fg. Montmartre. 68.	382m	22.836 f.	250.000 f.
Fg. St-Antoine, 277 ..	1.383m	18.760 f.	180.000 f.

S'ad. à Me Dufour, not., 15, boul. Poissonnière.

Adj. ét. Jean Fay, not. à Brunoy, dim. 5 juin, 2 h. **Jolie Villa** « Le Refuge », à Brunoy, sur riv. d'Yerres. Clos, Bois, Bord d'eau, Vergers. **M. à p. : 30.000, 10.000, 2.500, 2.500, 400, 700** f. S'adr. C. Ch. de Ribes et Fleury, not. Paris, et Fay, à Brunoy.

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. des Not., Paris, le 14 Juin 1910. **TERRAIN** rue Théodore-de-Banville. Sce : 566m14. **M. à p. : 250** f. le m. S'ad. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, dép. de l'ench.

HOTEL rue Michel-Ange, 59. Cce 448m. **M. à pr. 85.000** fr. A adj. s. 1 ench., Ch. not. 14 juin. S'ad. Me Dutertre, not., 183, boul. Saint-Germain.

BELLEVUE (S.-et-O.) Prop., chemin de la Station 66, 1.417m., lib. **Mise à prix 40.000** fr. Adj. Ch. not., 7 juin. Me Fay, not., 11 rue Saint-Florentin.

Maison à Paris BOUL. SAINT-GERMAIN, 53 Cce 287m60. Rev. br. 8.115 f. 60. **M. à p. : 105 000** A adj. lundi 6 juin 1910, ét. Thomas, not., 53, r. d'Orléans à Montrouge.

Maison à Paris, faub. SAINT-MARTIN, 196, ang. rue des Ecluses-Saint-Martin, 47. Cce : 335 m. Rev. br. 25.320 fr. **M. à p. : 225.000** fr. ; 2° **Propriété** à **NEUILLY-SUR-SEINE**, 22 et 24, r. Hôtel-de-Ville. Cce : 624 m. **M. à p. : 120.000** A adj. s. 1 ench., Ch. not., 14 juin. Me Cousin, not., 6, pl. St-Michel.

---

2 Mons à Paris ; 1° Rue de la Banque, 20. Cce : 317 R. b. 32.265 fr. **M. à p. : 475.000** fr. 2° **R.** N.-D.-DES-VICTOIRES, 13. Cce : 187m. R. 20.710 fr. **M. à p. : 320.000** fr. Adj. 1 ench., ch. not., 7 juin. S'ad. Me Rafin, not., Chaussée-d'Antin.

BOULOGNE (Seine). HOTEL et dépend. Grande Rue, 81. Cce : 6.708m env. **M. à p. 150.000** fr. Adj. le 6 juin 1910. à 1 h., en l'ét. de Me Loyseau, not., 23 *bis*, boul. de Strasbourg, Boulogne.

Maison de rapport à **MONTROUGE,** 15, r. Radiguey. Cce 158m20. Rev. br. 6.480 fr. **M. à p. : 90.000** fr. Adj. lundi 6 juin, Et. Thomas, not., 53, route d'Orléans, Montrouge.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.